

Pourrais-tu me traduire ce texte et me faire parvenir la traduction?

Bien cordialement H. Mazéas

Excuse-moi pour l'attente pour à Quimper, mais tu as vu comment les technocrates des Bâtiments de France me sont tombés dessus!

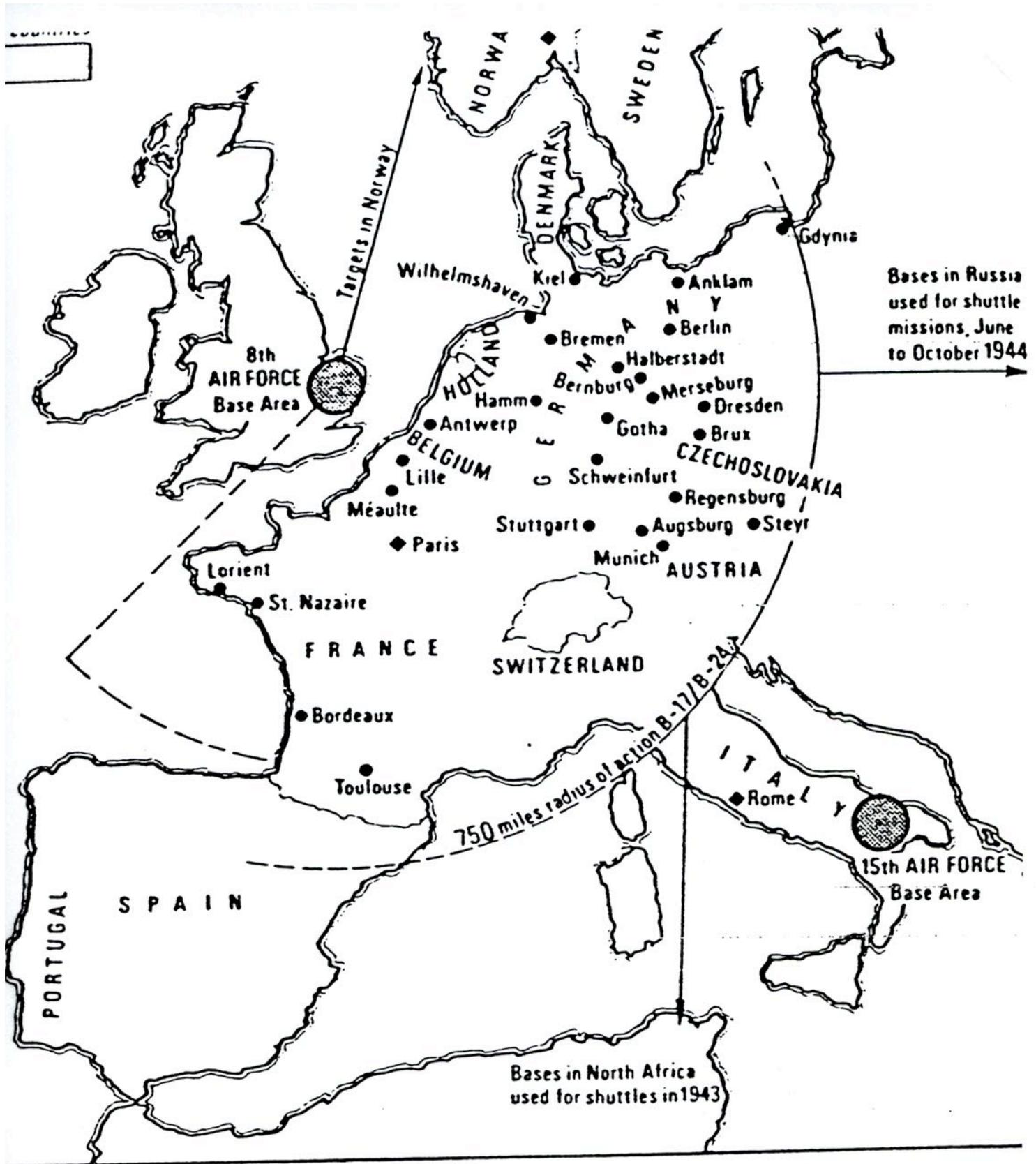
Wer hat am 1. Mai 1943 B-17 bei St. Nazaire abgeschossen

Am 1. Mai 1943 wurden aus einem amerikanischen B-17-Verband sieben „Fliegende Festungen“ durch deutsche Jagdflieger und Küstenflak abgeschossen. In der B 17 mit der Nummer 42-5780 war mein Vater, der damalige Leutnant Harry E. Roach, der Navigator, der mit dem Fallschirm absprang und mit Hilfe von Franzosen vor einer Gefangennahme bewahrt wurde, so daß er via Spanien nach England zurückkehren konnte. Er ist 1954 im USAF-Dienst gestorben.

Von seiner Besatzung sind der Pilot Lt. Jay Sterling und die Sgts. Harley Fields, Jesse Clavelin, Arthur McCormik, Daniel Cashman und William Whalon beim Absturz getötet und auf dem Friedhof „Pont du Cens“ in Nantes beerdigt worden. Aber das Kreuz auf dem Grab von William Whalon war mit „Harry Raach“ beschriftet worden. Erst 1945 konnte diese falsche Inschrift berichtigt werden.

Über die Erlebnisse meines Vaters während des Krieges und vor allem über die Flucht durch Frankreich und Spanien nach seinem Abschluß über St. Nazaire möchte ich ein Buch schreiben. Deshalb suche ich ehemalige deutsche Jagdflieger und Flaksoldaten, die damals am 1. Mai 1943 in der Nähe der Atlantikküste bei St. Nazaire stationiert und bei den Luftkämpfen gegen die amerikanischen Viermot-Verbände beteiligt waren. Bitte helfen Sie mir! Für jede Nachricht ist dankbar: Harry E. Roach, RD 2, Box ~~1815~~, East Stroudsburg/PA 18301 USA. 2542

Roach?



BULLETIN DE LA PÊCHE

DOUARNENEZ. — (du 28). — Palangre.

Les apports ont continué à être très abondants tant dans l'ensemble qu'individuels, les cours malgré cette fin de semaine se sont tenus fermes et ont plutôt tendus à la hausse et ont permis de bonnes ventes. Quatorze bateaux revenant du large d'Armen et des parages d'Ouessant se sont présentés à la vente et ont apporté au total environ 3.000 kilos de rales diverses, douces, froides et vertes qui ont été cotées à raison de 3 fr. 25 à 4 fr. 50 le kilo, suivant races; 6.000 kilos de gros pocheteaux gris et blancs, de 4 fr. 75 à 6 fr. 50 le kilo; 1.000 kilos de gros congres, de 4 fr. 25 à 4 fr. 50 le kilo; 800 kilos de petits congres, de 2 fr. 25 à 2 fr. 50 le kilo; 75 grosses juliennes, de 20 à 25 fr. la pièce; 150 gros chiens de mer, de 20 à 24 fr. la pièce; 800 kilos de gros turbots, de 9 à 9 fr. 50 le kilo. Tous ces cours s'entendent pour poissons ni vidés, ni décapités.

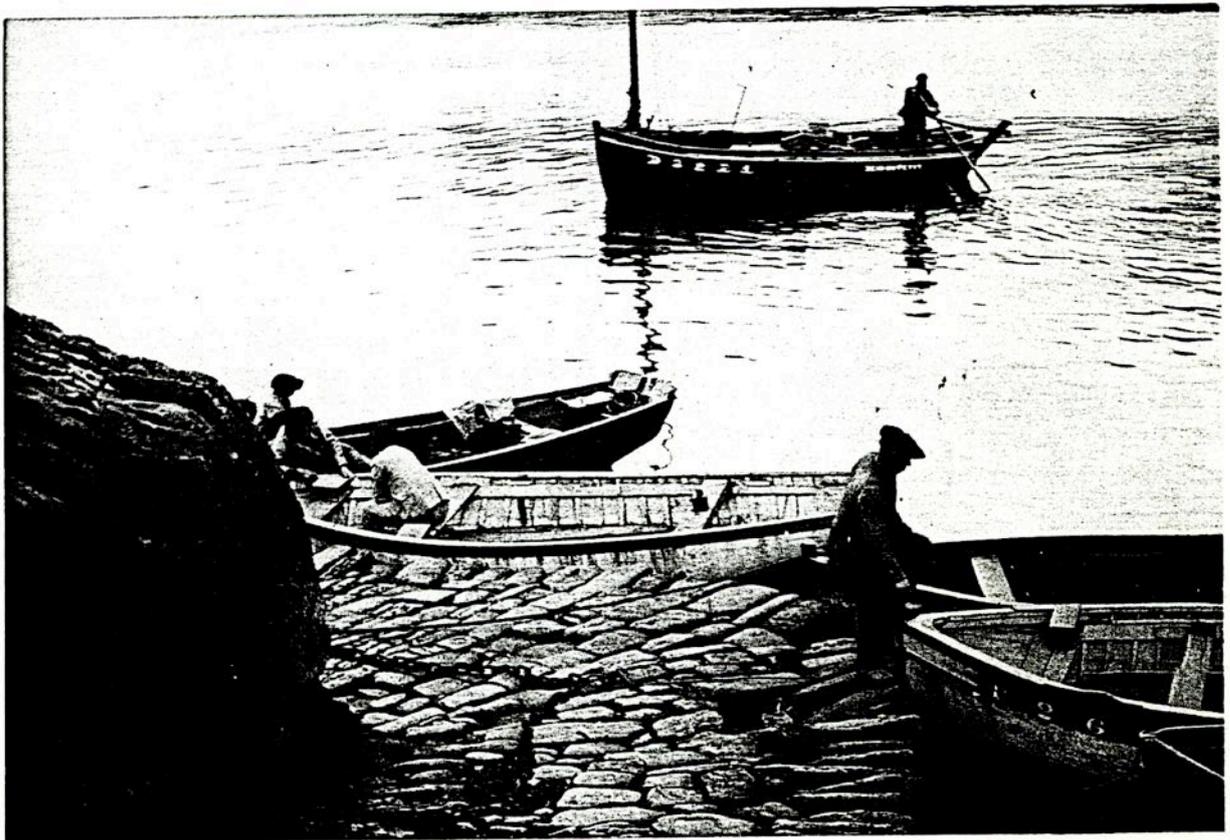
Filets à rales. — Bons résultats, douze bateaux revenant des parages de l'île de Sein sont rentrés et ont apporté au total, 1.000 kilos de rales douces et froides, qui ont été cotées aux mareyeurs à raison de 3 fr. 75 à 4 fr. 50 le kilo; 2.000 kilos de gros pocheteaux gris et blancs, de 4 fr. 50 à 7 fr. 50 le kilo, suivant races; 35 lottes, de 38 à 40 francs; 10 anges de mer; de 25 à 30 fr. la pièce. Ces bateaux avaient également, de 8 à 16 kilos de langoustes vertes vendues aux mareyeurs à raison de 22 fr. 50 à 23 fr. le kilo.

Gros maquereaux de dérive. — Arrivages réduits, la grande majorité des bateaux n'ayant pas repris la mer, un seul bateau s'est présenté à l'heure du courrier à la vente et a apporté au total, 11.000 gros maquereaux de dérive, de 3 à 3 1/2 au kilo, qui ont en totalité été livrés pour l'expédition aux mareyeurs à raison de 205 à 215 francs le quintal.

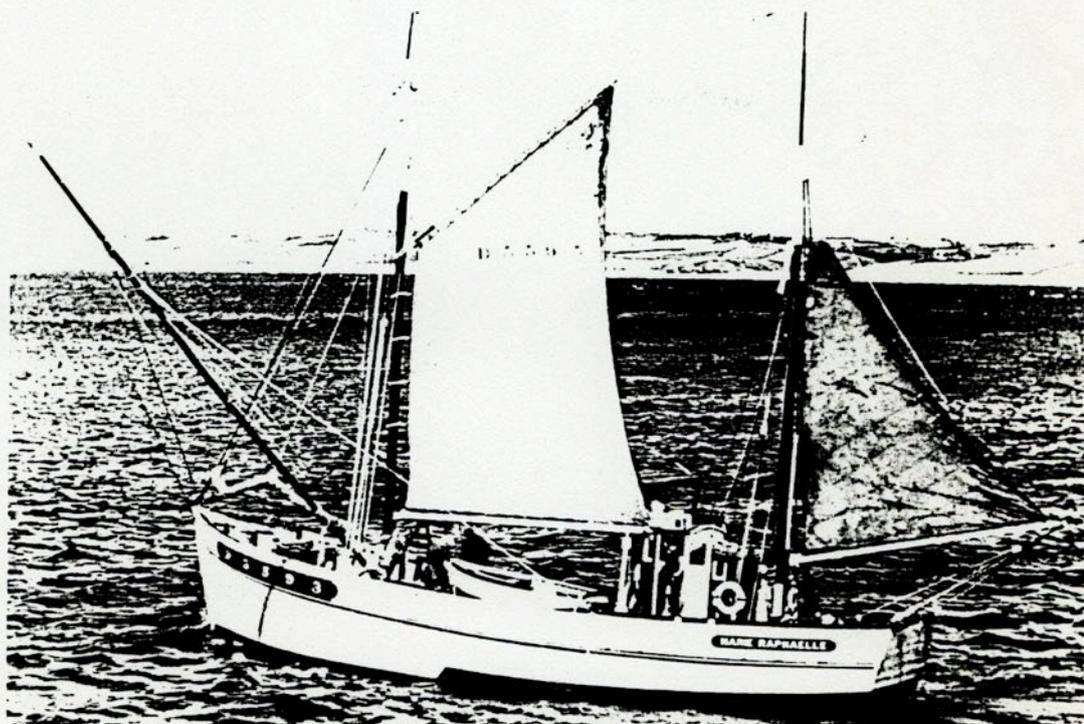
Sardines profondes. — Faibles résultats, les cours ont sérieusement tendu à la hausse sur les précédents. Six bateaux ayant pratiqué en bale et en bale de Dinan se sont présentés à la vente et ont apporté de 120 à 1.500 sardines profondes, soit au total 4.300 sardines de 20 à 22 au kilo, qui ont été livrées aux mareyeurs pour l'expédition à raison de 1.175 à 1.210 francs le quintal.

Grosses sardines de dérive. — Résultats moyens, tant dans l'ensemble qu'individuellement, les cours se maintiennent assez rémunérateurs, la qualité de ce poisson étant de toute première fraîcheur. Quatre bateaux revenant du large d'Armen se sont présentés à la vente et ont apporté de 1.500 à 14.500 grosses sardines de dérive, dites « coureuses », soit au total 23.500 grosses sardines, de 10 à 12 au kilo, qui ont en totalité été vendues et livrées aux mareyeurs pour l'expédition à raison de 380 à 477 francs le mille.

" La Dépêche de Brest "
30 mai 1938.



"LE NID DU PETIT", à l'aviron, dans le port
du ROSMEUR, étroitement surveillé par les Allemands.



La "MARIE RAPHAËLLE" quitte le port de
DOUARNENEZ, après le contrôle de la "GAST"
au mois de juillet 1943.



Le général Ernst UDET, l'un des promoteurs
de la renaissance de la LUFTWAFFE. Il se
suicide le 17 novembre 1941, à 45 ans.

Nouveaux renforts

L'ennemi progresse par bonds, protégeant sa progression par des tirs de mortiers. La patrouille de Le Doaré est alors envoyée sur le port, d'où le feu de son fusil-mitrailleur fauche, au bois de hêtres, les Allemands, qui se replient. Vers 10 h. 30 l'ennemi reçoit de nouveaux et importants renforts descendant de Pouldavid. Cette fois la partie devient inégale. L'adversaire est beaucoup plus nombreux et possède une supériorité écrasante en armement. De plus il dispose d'artillerie. Un fusil-mitrailleur, placé aux environs de l'E.P.S., tente de ralentir l'avance allemande. Lucas et les gendarmes Riou et Rivoel sont tués. A 12 h. un avion américain tombe dans la baie. Aussitôt toute une flottille de barques de pêche se précipite au secours de l'équipage. Un des aviateurs est sauvé.

Pour éviter le massacre de la population civile, Québriac se décide à tenter de négocier avec le commandant allemand. Une trêve est conclue, suivant laquelle les Allemands évacueront la ville et laisseront leurs armes aux F.P.I. à condition que ceux-ci rendent les prisonniers allemands. A 15 heures le combat cesse, mais le 6 au matin les Allemands sont encore là. Malgré les engagements pris, ils incendient plusieurs maisons et tuent des civils. Le 8, ils évacuent enfin.

Les jours suivants on procède à la constitution d'un bataillon à quatre compagnies : la première formée des éléments de l'O.R.A. de Douarnenez, la deuxième des éléments Libération, la troisième des éléments F.T.P. et la quatrième des éléments O.R.A. de Tréboul.

Départs pour l'Angleterre

Le principal artisan de cette curieuse agence de tourisme fut le syndic des Gens de mer de Tréboul, M. Salez. En 1942, grâce à un prêtre de Lourdes, il avait déjà pu faire partir par la frontière espagnole quelques personnes désireuses de rejoindre la « France Combattante ». Très vite, les évasions par l'Espagne se firent de plus en plus difficiles et périlleuses.

Au début de 1943, après son entrevue avec M. Kervahut, puis le commandant Québriac, il estima qu'à tout prendre des départs par bateaux présentaient moins de risques. Le carburant, les faux rôles d'équipage, les livrets maritimes et les cartes de Gast seraient fournis par l'inscription maritime. Celle-ci tenterait aussi d'expliquer l'absence des bateaux.

La pêche à la palangre

C'est le 8 avril, au matin, le départ du bateau de pêche « Dalch Mad », patron Colin, transportant à son bord 22 passagers, dont Xavier Trellu, embarqués ce nuit.

Deux jours après, le bateau accoste à Penzance. On met sa disparition sur le compte d'un naufrage probable. Colin cependant est arrêté; mais il est relâché 20 jours plus tard, faute de preuves. Le 19 août, nouveau départ. Le « Moïse », patron Marco, prend la mer pour 10 jours pour pêcher à la palangre. Dans la nuit du 23 au 24, il embarque sur la petite plage de Pors-Piron un groupe de 20 fugitifs, conduits par Salez et Jean Bariou. Le patron

conduit à Penzance ce bateau, qui transporte deux de ses fils. L'aîné était parti à la barre du « Dalch Mad ». Il estime plus prudent de rester en Angleterre. Il faut expliquer cette nouvelle absence. On l'impute à un arrangement possible par un navire de guerre allié, comme cela s'est produit quelques jours plus tôt pour un thonier de Douarnenez. L'ennemi accepte l'explication.

Le 15 septembre 1943, le bateau « Ar Voualch », patron Balanec, transporte neuf personnes, conduites au lieu d'embarquement par Salez. Pour les Allemands on conclut à un naufrage.

La Gestapo, moins crédule que la Gest, s'installe à Tréboul pour surveiller les agissements des gens qu'elle suspecte. Le commandant Québriac subit un long interrogatoire. Salez sent l'air devenir malsain et décide de partir à son tour. Il emmènera 19 autres passagers : aviateurs, officiers, etc... L'embarquement se fait en partie en pleine mer, dans le sloop « La Pérouse ». Au départ, l'un des marins pousse l'ironie jusqu'à interpeller les douaniers allemands, sur la jete, et leur propose deux places pour l'Angleterre, ce qui les fait beaucoup rire.

Naufrage au Raz de Sein

Après le départ de Salez, deux autres sorties auront encore lieu à Douarnenez. Le lieutenant de vaisseau Hénaf (Fanfan dans la résistance) doit rentrer en Angleterre pour conduire à Londres la mission Pierre Brossolette. Il se met en relation avec le mouvement Libération. C'est le « Jouet des Flots », de Tréboul, qui est acheté au nom d'un patron pêcheur de Concarneau. Cette circonstance doit permettre d'embarquer les passagers dans l'estuaire de l'Odet, moins surveillée. Car les Allemands s'agitent à la suite du départ, organisé par Le Guillou pour le compte du mouvement Bourgogne, du « Breiz-Izel », magistralement réalisé par le patron Cloarec.

Quant au « Jouet des Flots » c'est en définitive à l'île Tudy qu'il embarque ses passagers le 2 février 1944. Il devait malheureusement faire naufrage au sud du Raz de Sein. Les passagers purent atteindre la côte et escalader les falaises; mais plusieurs d'entre eux, dont Brossolette et Fanfan, furent arrêtés à Audierne; conduits à Quimper, puis à Rennes pour être torturés.

On connaît la fin tragique de Brossolette. En se rendant à un interrogatoire, il se jeta par la fenêtre d'un 5^e étage pour être sûr de ne pas parler sous la torture.

Le Bris, qui faisait partie de l'expédition, réussit à passer à travers les mailles du filet. Avec Le Bars, l'organisateur du départ, il se sent étroitement surveillé. Tous deux décident de prendre le maquis dans la région de Carhaix. Ces deux départs laissent les groupes de Libération désorganisés dans le canton et expliquent l'adhésion de la plupart des hommes à l'O. R. A.

La fin des départs

Par la suite, il ne devait plus y avoir de départs pour l'Angleterre. Le commandant Québriac était lui aussi étroitement surveillé. Il ne lui était pas possible de continuer ce rôle de distributeur d'essence et de faux papiers. La

coordination entre les différents groupes, qui fut son œuvre, retenait tous ses soins. Puis ce fut, après la libération de Douarnenez, l'organisation du bataillon local.

Il convient de signaler ce que devinrent ensuite les éléments de ce bataillon. Si la ville était libérée, une grave menace persistait au nord, où les Allemands occupaient toute la presqu'île de Crozon et faisaient des incursions en direction de Locronan. A la suite d'une razzia allemande sur Trefuntec, des éléments du bataillon de Douarnenez établissent un bouchon de protection qui s'installe le 20 à Sainte-Anne-la-Palud et Trefuntec. Ces éléments, de l'effectif d'une compagnie, sont commandés par le lieutenant Chancerelle. Ils constitueront la compagnie de Douarnenez, placée sous les ordres du capitaine Bellan, commandant le 1^{er} bataillon de Quimper, dont ils constitueront l'aile gauche.

Quant aux autres groupes de Douarnenez, ils participèrent au cordon de protection qu'il fallut établir autour de l'ouvrage de Lezongar, près d'Audierne, et à la surveillance des côtes, ce qui les amena à prendre une part active au combat de Lesven.

DE bonne heure, les Quimpérois entreprirent la lutte contre l'occupant. Il est difficile de dire quand commença cette lutte car ceux qui y participèrent opéraient généralement seuls ou par petits groupes. Bien des actions restèrent ignorées car la plupart de leurs auteurs ont payé de leur vie leur patriotisme. Ceux qui faisaient partie des réseaux de renseignements s'efforçaient de rester en liaison avec le minimum de membres du groupe auquel ils appartenaient.

tion ». Salez était surtout spécialiste des départs pour l'Angleterre. Cette activité est assez importante pour que nous y consacrons un récit. A part, il accepte la proposition de M. Kervahut et rend compte de son accord à l'administrateur de la marine, le commandant Québriac. Celui-ci avait déjà travaillé pour les alliés en favorisant des départs au Guilvinec. Salez, aidé de son neveu, Noël Le Guillou, avait déjà fait du renseignement. Après quelques belles réussites dans l'organisation des départs, Salez sent que le terrain brûle. Il décide de partir à son tour. Par l'intermédiaire de son adjoint Le Floch, Kervahut demande à Le Guillou de remplacer son oncle. Noël accepte, mais pour peu de temps. Il veut, en effet, passer à l'action. Le Floch tente de l'en dissuader en l'absence d'instructions précises. Il quitte donc « Libération » et travaille de son côté. Il est remplacé au groupe par Le Bris, syndic des Gens de mer de Douarnenez, tandis que son collègue Le Bars prend la direction du groupe de Tréboul.

Commandement unique

Le Front national a, de son côté, formé à Pouldavid, sous l'impulsion d'Eugène Lucas, un mouvement qui reste assez longtemps sans contact avec son organisation départementale. Aussi lorsque les chefs locaux de l'O. R. A. proposent une fusion de tous les groupes, le groupe Libération de Tréboul, puis celui de Douarnenez et celui du Front national acceptent, sous réserve de savoir à qui sera confié le commandement.

Lorsque le commandant Québriac accepte de devenir le chef militaire du canton, la fusion devient effective. Québriac a posé comme condition que tous les mouvements, quelle que soit leur origine, adhèrent sans arrière-pensée. Aussi est-ce à l'unanimité qu'il est accepté comme chef. La situation de Québriac (il ne peut quitter son poste et reste toujours en démolés avec les Allemands) l'oblige à prendre un faux nom : il s'appellera Le Fur.

Entre temps, à la suite d'un piège tendu par deux traitres, l'abbé Cariou est arrêté. Par mesure de prudence, les différents groupes du canton limitent au minimum leurs contacts. Québriac se décide à convoquer séparément les responsables. Il voit successivement Charles Hélias pour Libération, Lucas pour le Front national et Berrou pour le groupe de Tréboul. On décide : 1° de constituer un conseil cantonal de la Résistance, comprenant : Québriac, Lucas, Berrou, Hélias, Chancerelle, Hernandez; 2° que Chancerelle prendra contact avec le groupe O. R. A. de Foix.

L'ordre arrive de réaliser la fusion de tous les groupes à l'échelon départemental. Une première rencontre projetée entre Foix et Donnard (Le Poussin) ne peut avoir lieu. Le 23 mai seulement Berthaud, adjoint du Poussin, et Chancerelle peuvent se retrouver. Ils décident qu'une réunion aura lieu au Juch le 26, au chalet de Kernoalet. A cette date se fera la réunion des groupes O. R. A. aux Forces Françaises de l'Intérieur. Le même jour, l'ennemi fait une rafle massive à Douarnenez et arrête 600 personnes.

Le petit jeu des parachutages

Le 6 juin, ordre est donné de prendre le

Le Juch, Ploaré, Pouldavid, Tréboul.

Le 10 juin commence le petit jeu des parachutages, jeu trop bien connu des patriotes du Sud-Finistère. Les règles en sont très simples : on reçoit un message par la radio à laquelle on est suspendu depuis plusieurs jours, ce message est une phrase sybilline comme « Nana vend des ananas ». A la suite de ce message on rassemble des hommes sûrs munis, si possible, de lampes électriques. On se rend, de nuit, à l'emplacement convenu et on attend. A chaque vrombissement de moteur on allume les lampes suivant un ordre bien déterminé et l'avion s'en va sans avoir rien largué, sauf, parfois, une rafale de mitrailleuse si c'est un appareil allemand. Il peut aussi ne pas passer d'avion du tout.

Pour les gars de Douarnenez le jeu se déroule le plus régulièrement du monde. Il débute par une annonce de trois parachutages, l'un à Rosnoen, le second au Faou, le troisième à Cast. Les hommes, alertés à 16 h., se rendent, malgré les mauvais temps et les mauvaises rencontres, aux emplacements indiqués et reviennent au petit jour sans avoir reçu le moindre container.

La division Ramke

Le 15 juin 1944 Québriac, qui avait assumé jusque-là les fonctions de chef militaire du canton, se voit confier, par Berthaud, une zone comprenant outre le canton de Douarnenez, ceux de Pont-Croix, Plonévez-Forzay, Plomodern et Crozon. Chancerelle reste son adjoint militaire et Hernandez son adjoint administratif.

Le pays est infesté d'Allemands : des parachutistes de la division Ramke, qui pillent, volent et perquisitionnent partout. Pas d'armes pour se défendre. Il faut donc se cacher. La liaison entre les différents groupes est impossible à réaliser à vélo. Elle se fera à pied, avec des relais. L'ennemi menace à chaque instant la population de représailles sanglantes, d'incendies de fermes.

Malgré toutes ces difficultés, le harcèlement se fait partout où il est possible. Le 28 juin un sabotage d'ensemble du réseau téléphonique souterrain, à l'aide de clous d'acier, rend ce réseau définitivement inutilisable depuis Audierne jusqu'à Crozon. L'ennemi impute cette action à des spécialistes russes et lève les sanctions qu'il avait prises contre la population. C'est un résultat pour le moins inattendu.

Le P.C. de Kernavalet cerné

Des camions de ravitaillement destinés à la Kriegsmarine de Brest et de Lorient, accompagnés de détachements armés, passent sous le nez des maquisards qui ne peuvent rien faute d'armes. Le 6 juillet, nouvelle annonce de parachutage à Guengat et à Névet, Micheline, parachutée dans la région de Quimper, et qui avait fait des cours de sabotage au lycée de cette ville, doit venir avec un « eureka » pour mieux guider les avions alliés. C'est encore peine perdue. Les avions ne sont pas au rendez-vous. Les 24, 25 et 27 juillet nouvelles attentes, toujours sans résultat. Le 31 juillet 400 soldats allemands cernent le P.C. de Kernoalet et les fermes voisines. Ils perquisitionnent au chalet pour la quatrième fois, toujours sans rien trouver.

Après l'encerclement, puis la chute de Concarneau, le seul point très inquiétant reste la région située au nord de Locronan. Aussi, en accord avec Berthaud, je décide de porter tout notre effort au nord et d'y établir une ligne de défense à peu près continue au-delà de Locronan, car nos troupes sont maintenant mieux organisées.

Pour pouvoir manœuvrer facilement, il faut abandonner le système de postes que nous avons autour de la ville. Quimper n'en sera que mieux protégé contre un retour éventuel de l'ennemi.

Châteaulin, occupé le 11 août, à 6 h. du matin, par des éléments du bataillon Stalingrad, avait été évacué la veille par l'ennemi. Le 12, sous les ordres d'un officier parachuté, le lieutenant Bernard, le bataillon Normandie, (composé d'éléments divers, dont les compagnies Bayeux et Cartouche), reçoit l'ordre de monter en renfort dans la presqu'île de Crozon. Il prend position à gauche du bataillon Stalingrad.

La compagnie Corentin Cochenec a poussé une pointe profonde jusqu'à Kervigen; encerclée elle parvient à se dégager. Le bataillon occupe un front de plus de 6 kilomètres. Il est séparé de la mer par une brèche importante. L'ennemi, poussé par la faim, fait des razzias jusqu'à Sainte-Anne-la-Palud; il ne rencontre pas d'opposition.

Quériae tâche d'y pourvoir en détachant un poste vers Sainte-Anne, mais il reste toujours un grand vide. Tant pour empêcher les vols et les violences commis par les Allemands et leurs mercenaires russes que pour protéger la population, il est indispensable de pousser au nord. Le colonel Plouhinec, chef d'état-major de Berthaud, me donne alors le commandement d'un secteur limité à l'ouest par la mer et par une ligne Sainte-Anne-la-Palud, Bric, Pousnant, ce qui est assez vague et ne tient pas compte des unités déjà en ligne.

Deux heures de fusillade

Le 19 j'installe mon P. C. à Locronan et je fais monter le bataillon Bellan, le mieux équipé et le plus entraîné. Il est renforcé par la compagnie Guilligomarch, du bataillon La Tour d'Auvergne; le reste de ce bataillon étant toujours engagé sur le front de Concarneau. Cette fois la frèche entre le bataillon Normandie est bouchée en avant de Plonevez-Porzay. La veille encore, une reconnaissance ennemie avait poussé jusqu'à Sainte-Anne et Penprat. Nos lignes s'organisent au sud du ruisseau qui, passant entre Plomodiern et Ploeven, se jette dans l'anse de Kervigen. La compagnie Chancerelle s'est insérée dans le dispositif Bellan et, sur la droite, le bataillon Normandie, peut resserrer son front.

abords de la ferme de Kervigen, l'ennemi qui emporte des blessés. Le lendemain il revient en force sonder nos lignes sur quatre points différents, depuis la mer jusqu'à Kergonnec. Nous avons quelques blessés et deux tués, dont le sous-lieutenant Tanguy, de la compagnie Guilligomarch. L'un de ses engagements ne relève pas de l'initiative des Allemands: il se produit au nord de nos lignes. Danion, averti par des paysans que l'ennemi est en train de razzier du bétail dans les fermes de Kergus et de Langontenat, pousse son dispositif en avant au contact des Allemands et engage le combat, surprenant l'adversaire qui n'a jusqu'alors rencontré aucune résistance. L'ennemi, surpris, se ressaisit. La réplique vient, brutale: un feu nourri d'infanterie, appuyé par des armes lourdes. La fusillade dure de 10 h. 30 à 14 h. 30. C'est l'ennemi qui décroche, emportant ses blessés au nombre de 17, selon les paysans qui ont assisté, en spectateurs effrayés, à ce dur accrochage.

Un groupe ennemi arbore un drapeau... tricolore

Les Allemands ayant échoué dans leurs tentatives d'entamer nos lignes, le moment est favorable pour faire un bond en avant, réduire le « no man's land » et prendre l'initiative des opérations. Le 22, nous portons nos lignes à trois kilomètres plus au nord, occupant les hauteurs qui dominent au sud le ruisseau qui va des abords nord de Plomodiern à Lestrevet. Le 23, la compagnie Danion accroche à nouveau un groupe ennemi se dirigeant vers la ferme de Kergus en arborant un drapeau... tricolore. Le combat dure de 17 à 20 heures. L'ennemi se retire, emportant ses blessés, nombreux si l'on en juge par le nombre de paquets de pansements laissés sur le terrain et abandonnant le cadavre d'un feldwebel russe et trois fusils.

Pendant ce temps, sur le reste du front, nos patrouilles, en liaison avec celles du bataillon Normandie, harcèlent l'ennemi. Le 21, patrouille sur Sainte-Marie-du-Ménez-Hom. Le 23, reconnaissance aux Trois Canards. Notre bluff réussit. Nous sommes 1.500 entre l'Aulne et la mer. En aucun point l'ennemi, qui dispose à ce moment, de 15.000 hommes dans la presqu'île de Crozon, n'ose nous attaquer. Nous réduisons encore la distance qui nous sépare des lignes allemandes, occupant Kergustan, Keralliou, Lesceurs, tandis que, sur notre droite, le bataillon Normandie prend pied dans Sainte-Marie. L'artillerie d'Espem arrive à pied d'œuvre et va pouvoir intervenir.

Opération bluff

Nous nous préparons pour un nouveau bond, mais nos lignes sont dominées par la très forte position du Ménéz-Hom et la cascade de ses contreforts descendant jusqu'aux abords de Saint-Nic. Des Américains arrivent, enfin, dans le secteur. Il s'agit d'une unité blindée, la 1^{re} brigade de tank-destroyers, sous les ordres du général Earnest. Elle s'est d'abord manifestée par des reconnaissances légères, un char et une ou deux jeeps se promenant sur les routes, en arrière de nos lignes, de manière à signaler leur présence aux observateurs ennemis et ren-



Entre le 20 et le 25 - 1944; les blindés américains traversent en force Châteaulin pour aller prendre position dans la presqu'île de Crozon.

forcer notre bluff en faisant illusion sur nos moyens. Par ailleurs, nos effectifs se sont quelque peu renforcés. À notre droite, des gars de la presqu'île se sont inscrits entre le bataillon Normandie et nous. Ils n'ont presque pas d'armes, mais ils sont très précieux comme guides et agents de renseignements.

Le colonel Eon parachuté en Bretagne pour organiser le soulèvement, est maintenant dans notre secteur. Il contrôle toute la région au sud de l'Elorn. Pour des raisons d'unification de commandement, il me confie la responsabilité des forces F.F.I. qui opèrent entre l'Aulne et la mer.

La colline du Ménéz-Yun

Les ordres généraux sont toujours les mêmes: pousser le plus possible en avant. Le 28, nous progressons encore. Nos lignes passent par Kergors, Kergoff, Lesvouyer et St-Sulliau. L'ennemi réagit surtout par des tirs de mortiers et d'artillerie. Le 28 nous poussons au-delà de Lesloys. La compagnie Danion essuie un violent tir de mortiers. En fin d'après-midi, elle réussit à prendre pied sur la colline du Ménéz-Hom, dont le bois a été incendié la veille par

l'artillerie américaine. Elle est appuyée à sa droite par la compagnie du lieutenant Le Goff et par quelques éléments américains. L'opéra-

tion nous coûte un tué, Jean Poquet, un blessé grave et cinq blessés légers. La compagnie Nicolas a tenté de pousser au-delà de Liaven, vers Pouloupry et l'ouvrage de Ménez-Bichen. Elle est arrêtée par un tir ennemi très précis et doit se replier après avoir atteint les premiers bâtiments de la ferme.

Le 24, la compagnie Danlon tente, par deux fois, de s'accrocher aux pentes de la côte 183; prise en enfilade par les éléments ennemis de la côte 246, elle ne peut s'y maintenir. Elle ramène pourtant de cette opération une trentaine de prisonniers. Les Américains, après l'avoir soutenue de leurs feux pendant l'attaque, se sont retirés, la laissant à découvert. Ce fait se reproduira d'ailleurs plusieurs fois pendant les opérations ultérieures. Tant que nous ne serons pas maîtres du sommet du Ménez-Hom, il sera impossible de se maintenir sur ses contreforts sud-ouest.

Le drapeau français flotte sur le Ménez-Hom

Mais les événements vont se précipiter. Notre artillerie est prête à entrer en action, malgré l'interdiction des Américains qui n'ont aucune confiance dans les talents de nos pointeurs. Les canons automoteurs de la brigade américaine Earnest sont en position derrière nous. Le colonel Bon m'avertit qu'un bombardement par avions va avoir lieu sur le Ménez-Hom. Le 29, quatre chasseurs-bombardiers lâchent quatre bombes sur la position allemande, et se retirent après quelques passes, accompagnées de rafales de mitrailleuses. C'est peu pour un ouvrage aussi important. Enfin, notre artillerie entre en action. Nous comptons surtout sur le 155. Le 30, par un tir extrêmement précis et heureux, il détruit successivement le poste de radio et la centrale électrique de ce puissant bastion. L'ennemi, démoralisé et privé de ses moyens de liaison, se laisse entamer par les attaques incessantes du bataillon Bernard.

Le 1^{er} septembre le lieutenant Bernard m'adresse ce laconique, mais éloquent compte rendu : « Le drapeau français flotte sur le Ménez-Hom ».

Le détail des brillantes opérations qui conduisirent le bataillon Normandie à cet éclatant fait d'armes sera raconté plus loin. Ce n'est pas seulement le Ménez-Hom qui tombe. Toute la ligne de défense ennemie cède.

Les prisonniers allemands affluent de toutes parts

La compagnie Chancerelle qui a envoyé une reconnaissance avec l'aspirant Noyon vers les ouvrages de Beniel, entre Saint-Nic et la mer, les trouve abandonnés. Toute notre ligne se porte en avant. La compagnie Fer s'empare, presque sans combat, de la côte 183 et la dépasse rapidement. Les blindés américains démarrent à leur tour. Ils roulent derrière nos avant-gardes, qui, à 14 heures, ont occupé Saint-Nic et foncent sur la station d'Argol. Les prisonniers affluent de toutes parts. La progression continue. A 18 heures Telgruc est atteint, malgré les obstacles et les destructions qui obligent les voitures à passer à travers champs. La population de Telgruc nous accueille avec enthousiasme. A 20 heures, on nous signale une petite troupe ennemie à 3 kilomètres au-delà de Telgruc, vers Tal-ar-Groas, à la ferme de Pen-ar-Guer. Je n'ai personne sous la main, le gros des troupes n'étant pas encore arrivé. Il y a là seulement Monteil, Bellan et quelques agents de liaison. Nous les embarquons dans nos deux voitures et, conduits par un guide du pays, nous essayons de tourner la ferme. Nous avons récupéré chacun une mitrailleuse allemande. Au départ notre entreprise est favorisée par une légère brume nous permettant d'aller en voiture à moins d'un kilomètre de notre objectif. Nous nous faufileons à travers champs, mais sommes repérés et recus, par des rafales de mitrailleuses. Nos mitrailleuses sont aussi inutiles que les trois fusils des agents de liaison. De plus la brume s'est levée. De la côte 133 l'ennemi nous tire dessus au mortier. Il faut

revenir sans les occupants de Pen-ar-Guer. Nos deux chauffeurs reviennent aux voitures, s'installent au volant et, sous le feu de l'ennemi, reculent jusqu'au premier tournant, où nous les rejoignons indemnes, mais déçus d'avoir échoué. Une patrouille qui, un peu plus tard, veut aborder de face la même position, est stoppée et moins chanceuse que nous. Son chef, Bideau, est blessé.

La tactique américaine de repli

Il y a une demi-heure que nous sommes de retour dans Telgruc. L'ennemi décoche sur le village quelques rafales de 77 qui, fort heureusement, ne blessent personne, mais sont pour moi un précieux avertissement. Elles me renforcent dans l'idée de laisser le moins de monde possible dans l'agglomération et de porter nos lignes franchement en avant. Je devais me féliciter deux jours plus tard de cette décision, pourtant contestée. Quand on est mal équipé et mal chaussé comme l'étaient nos volontaires, la tentation est bien grande de loger sous un toit quand l'occasion s'en présente.

Le 1^{er}, au soir les Américains, qui nous avaient accompagnés jusqu'aux abords de Telgruc, se replient suivant leur habitude, nous laissant le soir de garder les positions conquises. C'est une tactique de combat à laquelle nous ne parvînmes pas à nous habituer. Ce qui n'avait qu'une importance relative tant qu'il s'agissait de reconnaissances où nous n'engagions que des effectifs réduits, devint un sérieux handicap quand il fallut engager tout notre monde. Les volontaires non armés suivaient leurs camarades, comptant sur les chances du combat pour avoir, enfin, des armes de récupération.

X. - Dans les combats du Ménez-Hom le bataillon Bellan fait, seul, 500 prisonniers

J'avais protesté à plusieurs reprises contre la désinvolture avec laquelle les Américains nous laissaient seuls sur le terrain après chaque reconnaissance. Espérant avoir plus de succès, j'avais demandé au colonel Eon d'intervenir lui-même auprès du général Earnest. Le 27 août au soir, il m'écrivait : « Les blindés ont l'ordre d'occuper avec les F.F.I. le terrain conquis et d'y rester ». Ceci ne changea rien à la situation et, le 29 août, j'écrivais dans un long rapport que j'adressais au colonel Eon, à la suite des opérations relatées précédemment :

« Nos hommes ont fait hier aux Américains deux démonstrations : la première, capitaine Bellan avec le lieutenant américain Kassy, devant Pouloupry, par miracle n'a rien coûté; la seconde, capitaine Danton, a été qualifiée de brillante par le lieutenant américain Henderson, mais s'est soldée par 12 % de pertes des effectifs engagés, cela sans résultat parce qu'il a fallu abandonner les positions conquises faute d'un appui convenable... »

Je terminais ce rapport en réclamant des munitions, du ravitaillement et un tir violent de l'artillerie américaine sur tous les objectifs que nous pourrions repérer à coup sûr (et il y en avait grâce à nos agents de la Presqu'île). Je réclamaient de la part des chars, un soutien efficace qui ne s'arrête pas la nuit tombée comme cela se produisait toujours.

Le bataillon Bellan fait 500 prisonniers

Mais revenons à cette journée victorieuse du 1^{er} septembre. Nos troupes venaient de remporter brillamment la première manche des combats pour la Presqu'île. L'ennemi avait dû nous abandonner toute sa première ligne de défense, pourtant puissamment fortifiée et comprenant de nombreux ouvrages permanents en béton. Nous avions capturé un abondant matériel permettant enfin d'armer tous nos hommes. Le bataillon Bellan à lui seul avait fait plus de 500 prisonniers. Notre poussée entre la Menez-Hom et la baie de Douarnenez avec un bord en avant de 8 kilomètres avait permis aux unités opérant au nord du Menez-Hom (groupelement Sommepey, bataillon Castel et bataillon Bidault) au-delà d'Argol, d'occuper toute la pointe de Landévennec. Autre avantage important, nous occupons un front nord-sud barbant la Presqu'île sur 8 kilomètres. Enfin, malgré les champs de mines, nos pertes étaient extrêmement légères.

Ordre du jour n° 1

Le 2 septembre, le colonel Eon lance son ordre du jour n° 1 que devait diffuser la radio de Londres :

« Après une semaine de combats acharnés, les F.F.I. de Bretagne, commandés par le commandant Philippot, ont enlevé de haute lutte l'ensemble puissamment fortifié de la montagne du Menez-Hom, clé de la défense de la Presqu'île de Crozon, défendu par des troupes d'élite qui avaient l'ordre de tenir jusqu'à la mort.

« Le colonel commandant les F.F.I. de Bretagne adresse à cette occasion à tous les officiers et volontaires, l'expression de sa fierté d'avoir de tels soldats sous ses ordres. Les félicitations s'adressent particulièrement :

« 1^{er} Au bataillon Normand qui, sous les ordres de son chef, le lieutenant Bernard, a conquis de haute lutte l'ouvrage puissamment fortifié qui couronnait le piton 330 lui-même et dont les compagnons, grelottant de froid dans leurs vestes déchirées et leurs souliers sans semelles, ont hissé sur le Menez-Hom le drapeau tricolore et monté à son côté la garde sacrée de la France.

« 2^o Au commandant de l'artillerie F.F.I. appuyant l'attaque dont les tirs et, en particulier, deux coups au but de 155 court, l'un sur la génératrice électrique de l'ensemble fortifié, l'autre sur le local du poste de radio, ont brisé la volonté de lutte de la garnison.

« Officiers des F.F.I. de Bretagne, sachez et dites à vos troupes que la France entière vous regarde et que vous êtes son orgueil. »

Le 2 septembre au matin, le colonel Eon complétait cet ordre du jour un peu grandiloquent en m'adressant la note suivante :

« Transmettez au bataillon Bellan toutes mes félicitations pour sa brillante avance d'hier. »

Enfin, le général Earnest écrivait un peu plus tard au colonel Berthaud avant de quitter le secteur :

« Je désire vous remercier, vous et vos forces françaises, pour les services appréciables que vous nous avez rendus, à la Task Force A, durant la campagne de Bretagne et particulièrement durant les combats de la Presqu'île de Crozon. L'appui donné par vos troupes nous a matériellement aidés pour une victoire rapide et complète sur les Allemands dans ce secteur. »

Des guerilleros aguerris et disciplinés

Nous étions loin de l'ordre donné, par radio, par le Q.G. quelques semaines plus tôt, d'avoir à déposer les armes à l'arrivée des troupes alliées.

Il est de fait que la plupart de nos unités ne le cédaient en rien sous le rapport de la tenue au combat et de la discipline aux tirailleurs marocains avec lesquels je fis « Rhin et Danube » quelques mois plus tard. Ce fut mon plus grand étonnement de constater avec quelle facilité nos guerilleros, dont beaucoup n'avaient

jamais fait de service militaire, s'étaient transformés aussi rapidement en troupes assez aguerries et assez disciplinées pour s'adapter à la guerre de siège. Je pense que dans l'histoire de la Libération il ne doit pas y avoir beaucoup d'exemples de ce genre.

Les combats du Menez-Hom

La prise du Menez-Hom est le résultat d'une série de brillantes opérations de harcèlement dont l'honneur revient au bataillon Normand. Monté dans le secteur le 13 août, il commença ses actions de patrouilles et c'est la guérilla contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, dans un secteur beaucoup trop étendu. Le 14, le premier choc est à notre avantage. L'ennemi y perd 10 tués et des blessés. Le 15, la compagnie Bayeux tue trois soldats ennemis et en blesse plusieurs autres sans subir de pertes. Le 16, reconnaissance profonde à 10 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, vers Pouloupry. La compagnie Corentin Cochenne, encerclée vers Kervigen, se dégage et, recevant du renfort à temps, stoppe une avance ennemie qui menaçait Plonévez-Forzay. La section d'assaut de la compagnie Cartouche patrouille vers Plomodiern; celle de la compagnie Surcouf aux abords des Trois Canards, comblant un trou énorme entre les deux compagnies. Le 17, nouvelle incursion dans les lignes ennemies. Le 18, un groupe de gars de la Presqu'île vient se joindre à eux. Rencontre de patrouilles aux abords de Lesloys. 15 ennemis restent sur le terrain. Le groupe de Plomodiern accroche une patrouille à Gorrâ Rible. Un soldat allemand est tué, un autre blessé.

Sur le terrain de football

Le 13 encore, une patrouille de la compagnie Bayeux rencontre des Russes sur le terrain de football de Plomodiern. Malgré le renfort qu'il reçoit, l'ennemi laisse six morts sur le terrain. Une autre patrouille de la même compagnie surprend, à la sortie de Plomodiern, un convoi hippomobile qui perd 10 tués et 15 blessés, malgré un violent tir de mortiers obligeant les nôtres à se retirer.

Le 20 août, une colonne de ravitaillement est attaquée par le corps franc de la compagnie Corentin Cochenne. Les nôtres doivent se retirer sous le feu des mortiers. Le corps franc du capitaine Dampierre (groupe bien armé constituant l'escorte du colonel Eon) s'empare de Plomodiern, soutenu par deux sections du bataillon. Le corps franc Bayeux pousse une reconnaissance vers Sainte-Marie. Le bataillon Bellan vient compléter les lignes, permettant de mettre en réserve la compagnie Corentin Cochenne. Le 23, le corps franc Cartouche descend jusqu'à Lesloys et abat deux Allemands, tandis que le corps franc Normandie harcèle Coat-Yffinec.

Les vaches auraient sauté sur les mines

Le 24, les compagnies Surcouf et Bayeux sont relevées à leur tour par la 2^e compagnie de Huelgoat, une compagnie de Scrignac et la compagnie Normandie. Un groupe de la compagnie Cartouche patrouille sur Trois Canards et tue trois Allemands. Le corps franc de la même compagnie, en liaison avec des éléments du bataillon Bellan, pousse une nouvelle reconnaissance sur Lesloys. Deux soldats ennemis tués, mais un tué chez nous.

Les corps francs Normandie et Cartouche tentent d'intercepter une colonne de ravitaillement. L'ennemi est sur ses gardes et trop nombreux. Les Américains apparaissent dans le secteur. Une série d'opérations très délicates, par des troupes non instruites, va commencer avec leur appui, mais avant, sur l'ordre du colonel Eon et sans l'appui américain, une progression est réalisée en même temps que dans le secteur voisin.

Le 27, appuyé par le tir d'un blindé, l'infanterie d'assaut du bataillon (une section de la compagnie Richelieu et le corps franc et une section de la compagnie Normandie) s'empare de Sainte-Marie. Des démineurs américains nettoient le coin truffé de champs de mines sur lesquelles des vaches ont sauté. L'ennemi tire au mortier sur Sainte-Marie. Trois hommes sont blessés, cinq autres sautent sur des mines. Le lendemain, le déminage est assuré par 10 prisonniers faits dans la nuit par le corps franc Normandie. Le 28, la compagnie Cartouche subit dans Sainte-Marie où elle a pris position, un violent bombardement. Les hommes sont terrés. Il n'y a qu'un seul blessé. Tout le bataillon pousse en avant et s'installe sur une ligne Stang-ar-Véner, Sainte-Marie, Kergao, pendant que la compagnie Danion s'accroche au Ménéz-Yun.

Le troisième assaut réussit

Il reste pourtant un trou de 1.500 mètres entre les bataillons Bellan et Normandie. On le colmate par des éléments de la compagnie de Carhaix. Le 29, les Allemands contre-attaquent, appuyés par un violent tir de mortiers. Une

section américaine montée en ligne, mais ne tient pas; notre bataillon résiste. Dans la nuit, le corps franc Normandie ramène encore une dizaine de prisonniers. Le corps franc Richelieu, guidé par un chef de section de la compagnie de Plomodiern, s'aventure sur la côte 246 et rafle une compagnie de Russes, forte de 87 hommes. Dans le reste du secteur du bataillon, nous faisons encore une trentaine de prisonniers, remis aux Américains, pleins d'attention pour eux. Dans la journée du 30, l'ennemi continue à bombarder nos positions. Les blindés américains n'ont toujours pas dépassé la ferme des Trois Canards. Ce jour-là, quatre avions américains font la petite démonstration déjà signalée, mais le tir de notre artillerie est particulièrement efficace. Le lieutenant Bernard, d'accord avec les Américains, donne l'ordre de cesser le feu pour permettre au corps franc Normandie de pousser une reconnaissance sur la côte 299. A deux reprises, 8 hommes de ce corps franc tentent de prendre pied dans un blockhaus. Ils sont repoussés. Vers 15 heures enfin, une troisième tentative particulièrement audacieuse réussit. Sept Allemands sont capturés. Les autres parviennent à s'enfuir. La patrouille est mitraillée au retour par les ennemis qui occupent 330 et 246. Un homme est blessé. Les prisonniers sont remis en mains sûres et donnent de précieux renseignements que l'artillerie exploite aussitôt. Les prisonniers affluent. Le dénouement est proche.

Le bataillon Bellan fonce en terrain découvert

Le 31 août pourtant, l'ennemi tient toujours la côte 246 et le corps franc Normandie, remonté sur 299 pour récupérer des armes, doit encore se replier sur Stang-ar-Vénoc. La nuit suivante, des actions incessantes sur toute la ligne des hauteurs de 163, 246, 299 et 330 rendent la vie intenable aux derniers défenseurs du massif. Les compagnies du Huelgoat et Cartouche effectuent une action en force contre le Ménéz-Hom, utilisant des mortiers de 60 récupérés. Cette action déloge les derniers Allemands de la position et au petit jour, les corps francs Normandie et Richelieu, se risquant à travers les champs de mines, prennent enfin possession du sommet où il ne reste que quel-

ques Allemands. Peu après, la compagnie Richelieu prend pied à son tour sur la côte 246 et y cueille les derniers défenseurs. C'est alors au tour du bataillon Bellan de fonder et de fonder, comme nous l'avons vu, en terrain découvert, guidé par des hommes du groupe de Plomodiern. Le bataillon Normandie reprend son souffle sur la position conquise. Il y reçoit l'ordre de se maintenir pendant que le front s'ébranle à son tour au nord du Ménéz-Hom. On dénombre sur la position un très important matériel parmi lesquels deux canons de 77 avec leurs munitions, un mortier de 88, 6 mitrailleuses et de nombreux fusils.

Après la prise de la position, l'aviation américaine bombarde le Ménéz-Hom occupé par nos hommes. Heureusement, il y avait les abris allemands.

(A suivre)

LES « RÉSISTANTS »

Au cours d'un entretien que nous avons eu avec M. Albert Philippot, l'auteur de cette série d'articles, nous lui avons notamment posé la question de savoir « COMMENT » on entrainait dans la Résistance.

« Chaque cas de résistant, précise M. Philippot est particulier. On ne s'inscrivait pas dans la Résistance comme on s'inscrit à un club de football !

« C'est pourquoi il paraît plus judicieux d'expliquer « POURQUOI » on devenait résistant.

« Pour les aînés, résister était au premier chef une réaction contre les horreurs dont ils étaient les témoins (tortures, fusillades, déportations...). C'était aussi l'expression d'un amour de la liberté dont on était privé. On se sentait des citoyens diminués... humiliés...

« Pour les jeunes il y avait en outre, le goût du risque l'attrait de jouer un rôle dans une sorte de roman d'espionnage, la révolte contre la justice bâfonnée, la propension des adolescents à s'irriter ou à s'enthousiasmer. Pour certains la peur fut un élément moteur : peur du S.T.O. qui les incitait à rejoindre un maquis, peur des sanctions pour un geste ayant paru sans gravité, comme la distribution de tracts, et qui a conduit plus d'un au poteau d'exécution. Mais quand on se sentait il devenait insupportable de se sentir un gibier traqué et l'on passait à l'action, dès qu'on en avait le moyen... »

XI. - Le 3 septembre 1944, tragique méprise :
deux escadrilles U.S.A. bombardent Telgruc
occupée par des résistants et des troupes alliées
Bilan : 100 morts français et américains

La dernière poche ennemie disparaît

De notre côté, nous avons à déplorer 12 morts et 15 blessés dont le lieutenant Guillermou. Pendant le combat, comme à son habitude, l'ennemi a brûlé des fermes, mutilé des paysans et torturé nos blessés. Au cours de cette journée, un de nos camions de renfort a été mitraillé par erreur par un avion américain.

Le secteur d'Audierne et de la pointe du Raz devait rester calme jusqu'à la mi-septembre. Peut-être, à la suite de ce combat, avons-nous perdu une occasion d'adresser un nouvel ultimatum.

Un cordon de protection garda la petite poche ennemie jusqu'à l'arrivée de la 8^e division américaine d'infanterie, appuyée par une artillerie considérable. Espern vint alors avec sa batterie prendre position pour pouvoir, le moment venu, arroser les positions ennemies. Entre temps, notre dispositif était renforcé par des éléments du bataillon Angéli, dont la compagnie Daoudal. A partir du 11 septembre, le blocus se resserra. Le 17, un petit bâtiment allié vint bombarder l'ouvrage ennemi. Celui-ci riposta en bombardant nos positions au mortier et aux canons légers.

Le 20, la batterie Espern entra en action. Tir très efficace, un des abris est démoli. Dans la matinée, des canons américains pilonnent l'ouvrage.

Après un premier bombardement, l'ennemi se rend. La dernière poche ennemie dans le Finistère a cessé d'exister.

La douloureuse méprise de Telgruc

Dans la journée du 1^{er} septembre, les bataillons opérant au nord du massif, très décalés vers l'est, viennent s'aligner sur l'aile gauche. Le 29 déjà, le bataillon Stalingrad a occupé Kergully, Kerveur et Pen-ar-Siang à 2 kilomètres au nord-ouest de Dinault et fait 7 prisonniers. Le 30, deux compagnies du ba-

tillon Castel s'installent plus au sud à Kerdanet, Kernalliv et Kergoac; la compagnie de Gaulle à Kéraliou et au Cosquer, faisant 15 prisonniers. Le 31, mouvement d'encerclement autour de la côte 272 occupée le 1^{er} septembre à 6 heures du matin par une section de la compagnie de Châteaulin. Dans l'après-

midi, le bataillon s'installe au nord-ouest du Ménez-Hom, déjà occupé par le bataillon Normandie. Le soir, le bataillon Stalingrad cantonne à Kerfréval, Quistilic et Stanquelen, à 2 kilomètres au sud-ouest de Trégarvan. Le bataillon Castel vient s'aligner le 2 sur les troupes qui ont pris Telgruc la veille, tandis que le bataillon Stalingrad, ayant nettoyé la région de Landevennec, vient en fin de journée occuper Kermouaich et Kerlivit. Le même jour, les bataillons de gauche ont occupé la côte 133 et Penquer-le-Caon. Notre front est jalonné par la côte 133, Kergreis, Kérampran, Lescataouen, Kermouaich et Kerlivit. Les Américains occupent avec nous le terrain le jour, mais la nuit ils nous laissent seuls en ligne.

L'ennemi réagit par des tirs d'artillerie parfois très violents. Le 3 dans la matinée, c'est la douloureuse méprise de Telgruc. L'aviation américaine, une 1^{re} fois à 9 h. 30, bombarde nos lignes par 4 chasseurs-bombardiers. Je monte en ligne, laissant à Telgruc ma voiture, mon chauffeur Sannier et Roger Le Bras.

Liaison radio impossible Je regrette...

Personne n'est touché.

Avec deux aspirants qui m'ont accompagné dans ma tournée, nous regardons passer les forteresses volantes qui se dirigent sur Brest. Arrivée aux premières maisons de Telgruc, une escadrille volant à peine à 1.200 mètres déverse sur le village son chargement de bombes. Nous arrivons devant l'église quand une seconde escadrille imite la première. Cette fois, nous sommes en plein dessous. Cela dure 20 secondes. L'obscurité provoquée par la fumée des explosions et la poussière est totale. La maison, à 4 mètres de nous, a disparu. Dispa-

ruit aussi l'église et tout le village? Mes deux aspirants sont tous deux légèrement blessés. Autour de nous il n'y a que des entonnoirs. A la sortie de Telgruc, je retrouve ma voiture dont la carrosserie est transformée en passoire. Mon chauffeur est indemne à quelques contusions près (il a reçu sur le dos un pan du mur du cimetière), mais Roger Le Bras a disparu. Inquiet sur mon sort après la première rafale, il a voulu partir à ma recherche.

Il n'était hélas pas la seule victime. Cette incompréhensible méprise nous coûtait 28 tués, à peu près autant de civils et 51 Américains installés dans le village. Il y avait en outre de nombreux blessés dans les décombres. Après la première alerte du matin, les Américains avaient pourtant bien pris toutes les précautions. Nos positions étaient jalonnées par leurs soins de panneaux et de fumigènes orange au moment où les deux escadrilles se débarrassaient de leurs bombes. Rien n'y fit. La liaison par radio ne pouvait, paraît-il, pas être réalisée entre l'aviation et les troupes à terre, les bandes de longueurs d'ondes étant différentes. A midi, les chasseurs-bombardiers du matin revinrent mitrailler les décombres alors que les ambulances américaines et de nombreux bulldozers se trouvaient sur place.

Lorsque, accompagné de Blathweat, l'allai protester auprès du général Earnest, il ne put nous donner d'explication, essayant d'abord, à la grande indignation de Blathweat, de rejeter la responsabilité sur des avions anglais puis sur une escadrille de forteresses volantes pilotées par des Canadiens. Le lendemain pourtant il m'adressa la lettre suivante :

« I regret exceedingly this unfortunate bombing of September 3rd in which of the French Forces as well as American Forces were caught.

We, as soldiers, must carry on with a more determined attitude then over to drive the enemy from French soil and continued to press on.

Assuring You of all necessary cooperation, I remain sincerely... »

Nous avions de la chance dans notre malheur. La plupart de nos troupes étaient cantonnées en dehors du village où il ne restait que le P.C. de Bellan et le corps franc de son bataillon.

XII. - Le 16 septembre, 1944, le général américain Middleton annonce aux résistants :
« L'assaut final est pour demain »

A PRES la dure épreuve du 3 septembre, je fais relever le bataillon Bellan, qui a tenu les lignes pendant 15 jours de rudes combats. Il est remplacé par un groupe mixte comprenant les compagnies de Plonévez et du Huelgoat et, enfin équipées, la compagnie de Plomodiern et la compagnie de la presqu'île.

Ces groupes forment un bataillon dont je confie le commandement au capitaine Le Carvenec. J'affecte en outre à ce bataillon le groupe Pennanéac'h, venu de Quimper, ainsi que le peloton d'engins de l'adjudant Le Poittevin. Enfin, le dispositif est complété par les compagnies fraîches du bataillon La Tour d'Auvergne, sous les ordres de Gaston. Depuis que nous sommes dans la presqu'île, il n'y a pratiquement aucune distinction entre anciens F.F.I. et anciens F.T.P. Les uns et les autres ont appris à s'estimer au feu et ceci facilite grandement ma tâche.

Le terrain d'aviation du Poulmic

Outre notre mission de couverture, les Américains nous demandent d'organiser un filtrage sérieux des gens qui viennent chaque jour en masse demander à franchir nos lignes. Il se trouve dans les lignes ennemies des gens suspects qu'il est nécessaire d'arrêter au passage. Enfin, à la suite d'une fausse alerte, le général Earnest me demande d'assurer, avec mes éléments de réserve, la protection des côtes jusqu'aux abords de Douarnenez, de peur que l'ennemi ne tente un jour un hypothétique mouvement tournant. Je confie ce soin à des compagnies qui ont besoin de repos. A la suite de petites avances locales, nos lignes passent par Kerguirou, Pen-ar-Guer, Kerjean, la côte 75 et Hirsars. Des fusiliers marins commandés par le lieutenant de vaisseau Le Hénaff et comprenant 87 hommes sont venus nous rejoindre pour renforcer le secteur nord. Ils ont une mission très précise : s'emparer avant les Américains du terrain d'aviation du Poulmic. Le commandement américain nous demande de ne pas pousser plus avant, pour laisser une marge de sécurité suffisante à leur artillerie. Les positions ennemies passent par Tal-ar-Groas et Le Véniec, puis elles remontent vers le nord. Le colonel Bon nous a quittés après la prise de la première ligne de défense allemande. Pour asseoir mon autorité auprès des Américains, le chef départemental me donne les galons de lieutenant-colonel. Ce ne fut pas de trop pour discuter avec eux.

Plus nombreux que l'adversaire

Le 7 septembre, l'infanterie américaine arrive à son tour dans le secteur. Jusqu'à cette date, les Américains n'ont tenu, en propre, aucun secteur. Quant aux fusiliers marins, à l'extrême droite du dispositif, ils échappent en fait à mon commandement.

Le 7 septembre donc, la division « Gold Arrow », général Middleton, s'installe. Pour la première fois depuis le début des opérations, nous allons être plus nombreux que l'adversaire, car, avec cette division, vient de l'artillerie, même de très grosses pièces, du 280, qui s'installent derrière nous.

Jusqu'ici, même en comptant nos réserves, nous n'avons jamais disposé de plus de 3.000 hommes de la brigade Earnest. En face de nous, les effectifs ont atteint, à certains moments, 23.000 hommes. Le 7 septembre, ils sont encore 10.000.

Missions dangereuses derrière les lignes

La brigade Earnest part à l'arrivée de l'infanterie. Le général Middleton détache à mon P.C. de Saint-Nic un officier de liaison. C'est un capitaine américain, né à Saint-Erieux. Le commandement américain a décidé d'en finir et, pour une fois, il semble y mettre les moyens. L'artillerie s'accumule. Les Américains assurent pouvoir agir seuls. Notre rôle reste cependant important et les événements le rendront plus important que ne l'avait prévu le commandement américain. Nos éléments restent en ligne, renforcés par des unités américaines. Un filtrage sévère des transfuges nous permet d'arrêter quelques suspects.

Les nôtres font, avec les Américains, une série de sondages sur les avant-postes ennemis. On nous demande aussi d'envoyer en mission spéciale, des volontaires, très loin derrière les lignes ennemies, pour rapporter des renseignements. Ces missions, particulièrement dangereuses, sont accomplies avec bonheur par des hommes du bataillon de la Presqu'île. Les alliés, par négligence, omettent d'informer leurs postes de ces missions, de sorte qu'il est aussi dangereux pour nos volontaires de franchir les lignes amies au retour d'une mission de 24 heures que d'y aller. Mes protestations à la suite d'un premier incident n'y changent rien.

Les volontaires, Jestin et Le Dimet d'une part, et Caradec et Palud d'autre part, traversent les lignes ennemies une première fois par la route des plages, poussent jusqu'à Crozon et Camaret et retournent la nuit suivante porteurs de renseignements. Ils rééditent leur exploit le lendemain soir dans le secteur nord, du côté du Poulmic. Au retour, ils manquent de se faire fusiller par les soldats du poste américain. On peut rapprocher ces exploits de celui de Marcel Cornec, de Camaret, qui, pour apporter de précieux renseignements et rejoindre nos lignes, traversa à la nage la baie de Douarnenez.

L'attaque du Four à Chaux

Parmi les sondages opérés dans les lignes adverses, il convient de citer celui fait sur Tal-ar-Groas par des éléments de la compagnie Surcouf et ceux exécutés sur le Four à Chaux et la casemate du Véniec. Ce dernier point était particulièrement important. En effet, dans la partie sud du front, nos lignes étaient séparées de celle de l'ennemi par l'embouchure de l'Aber, estuaire rempli de vase que seule une digue placée près du Four à Chaux permettait de franchir. L'adversaire en avait protégé l'accès par un petit ouvrage. Une première reconnaissance effectuée le 9 par le groupe Pennanéac'h avait déterminé avec précision l'importance des défenses de l'ouvrage mais n'avait pu y pénétrer. L'offensive générale, d'abord prévue pour le 15, avait été retardée de deux jours en raison du mauvais temps. Dans la nuit du 16 au 17, on décida de faire un coup de main sur le Four à Chaux. L'opération fut confiée à un groupe mixte commandé par Le Poittevin du peloton d'engins. Elle comprend 7 volontaires P.F.I. et 5 Américains. La réussite fut totale. La garnison ennemie fut capturée après un bref combat, laissant entre nos mains un tué et 17 prisonniers. Pas un seul des occupants ne put s'enfuir pour donner l'alerte. Les nôtres, maîtres de la position, désamorçèrent le fourneau de mine qui devait faire sauter la digue, assurant ainsi pour le lendemain un passage facile pour nos troupes.

L'assaut final est pour demain

Le 16, le général Middleton m'annonce que l'assaut est pour le lendemain. Il me demande de faire reculer nos troupes de 1.500 mètres pendant la préparation d'artillerie et nous confie, sur un kilomètre de front, les bandes côtières sud et nord, les deux zones de champs de mines. Heureusement que nous avons des guides du pays. Ce rôle n'est pas du goût des nôtres. Cela limite leur participation à l'hallali, eux qui sont là pour délivrer leurs familles. Les gens de la compagnie France, en particulier, tous de Crozon, protestent avec véhémence. Cela s'arrange en définitive très bien, car les officiers des unités américaines sont fort heureux de cet appui, malgré les ordres du général Middleton. Sur tout le front, des accords particuliers font qu'Américains et F.F.I. attaqueront au coude à coude.

7.000 prisonniers

J'avais confié l'attaque de la bande côtière nord au groupe Péron et celle de la bande sud au bataillon Gaston, compagnie Anselot en tête. Le 17 au soir, nos troupes occupent Lanvéoc, Morgat, Crozon où la compagnie France est entrée la première. Les éléments avancés

ont poussé au-delà du Fret vers le mur de Quéiern, faisant un grand nombre de prisonniers. Vers le sud, en fin d'après-midi, nos groupes poussent seuls à près de 6 kilomètres en avant des lignes, ramenant eux aussi de nombreux prisonniers. Le groupe d'engins de Penmarch, conduit par le lieutenant Le Goff, en ramène à lui seul plus de 150, soit 4 fois plus que son effectif. Les fusiliers marins du

lieutenant de vaisseau Le Hénaff, s'installent solidement sur la base du Poulmic.

Le 18, la marche en avant reprend. La compagnie Anselot nettoie le cap de la Chèvre où elle trouve un abondant matériel, et nous occupons Camaret. J'y établis aussitôt un service d'ordre, en attendant l'arrivée du capitaine Belbéoch. Il y a, en particulier à la pointe du Gouin, du matériel qu'il faut protéger contre la destruction. Dès le 18, nous sommes maîtres de toute la Presqu'île à l'exception de la partie au nord du mur de Quéiern où l'ennemi s'est replié pour une ultime résistance. Des quais de Camaret, nous assistons au pilonnage des fortifications à la Vauban qui constituent cette ligne. Ecrasé sous un bombardement très violent, ce dernier îlot de résistance ennemie tombe à son tour le 19 septembre au matin, comptant ainsi la chute du camp retranché de Brest, la ville elle-même ayant été libérée la veille. Sur les 7.000 prisonniers faits dans la Presqu'île pendant cette dernière phase de la lutte, les F.F.I. en ont fait à eux seuls plus de 2.500.

L'hommage du général Middleton

Le matériel pris à l'ennemi est considérable. Il comprend notamment plusieurs batteries d'artillerie lourde et un très important matériel de signalisation. Les Allemands ont aussi abandonné à Lanvéoc un abondant stock de conserves que les Américains firent jeter à la mer.

Le général Middleton, comme le général Earnest, rendit justice à nos hommes, le 19 septembre au soir. Il me chargea de transmettre à tous les volontaires sous mes ordres « ses plus vives félicitations pour leur brillante conduite pendant les opérations et pour la façon dont elles avaient accompli, et au-delà, la mission qui leur avait été confiée ».

Le prix des denrées de première nécessité

L'organisation de la résistance dans la Presqu'île de Crozon a commencé en août 1943. C'est M. Alfred Le Du, du bourg de Crozon, qui, déjà en relation avec des groupes de Quimper et de Nantes, en prend l'initiative. Les débuts ne sont pas encourageants. Il sollicite des officiers de réserve qui ne veulent pas se compromettre. Il trouve enfin un concours précieux de la part de M. Hernandez, de Crozon, puis, un peu plus tard, d'Yves Favennec, de Plomodiern, et Jacques Le Roux, enfin de Noblet et de Coadou, capitaine de réserve, qui devient le chef militaire du canton. Le petit groupe s'accroît par la suite de Le Corvoisier, Le Mével, Louarn et Belbéoch, capitaine d'ac-

te des premiers résistants, de petits groupes se forment dans chaque commune. Le Du assure la liaison avec Quimper d'abord, puis avec Douarnenez.

En mai 1944, sur ordres venus de Douarnenez, le groupement entreprend une série de sabotages sur les câbles téléphoniques de l'ennemi et sur la voie ferrée de Châteaulin à Crozon. Les résultats sont excellents. L'ennemi réagit violemment à Crozon où 53 hommes sont arrêtés et déportés. Parmi eux, deux résistants de Lanvéoc, les frères Rogel.

Quelques jours plus tard, le groupement fixe par voie d'affiches le prix de certaines denrées de première nécessité. Certains producteurs étant passés outre, des bêtes sont saisies et livrées à la consommation locale. L'ennemi ne réagit que par des menaces qui restent toutes platoniques. Le maire de Crozon aide la résistance et la brigade de gendarmerie, commandée par l'adjudant Blain qui vient de purger 180 jours de détention à Rennes, prend position en faveur des patriotes.

Le maquis de Plomodiern

Entre temps, un maquis s'est formé au bois de Lescuz en Plomodiern. Il a à sa tête Kervella, Harré et Lons, ayant sous leurs ordres une douzaine d'hommes. Ils ont pour tout armement 4 pistolets et 2 Lebel récupérés. Le gendarme Lons avait quitté Pleyben pour venir au maquis de Rosnoën le 13 juin. Jusqu'au 24 juillet, on pense surtout à faire de l'instruction. A partir du 25 juillet, le groupe patrouille dans la région pour recueillir le plus de renseignements possible. Les effectifs se sont gonflés peu à peu. Le Roux a pris le commandement avec Favennec comme responsable civil.

A l'arrivée du bataillon Normande, le groupe se met à la disposition du lieutenant Bernard, lui donne de très-précieux renseignements et lui procure des guides. Quand le bataillon Bellan arrive dans le secteur, le groupe de Plomodiern, à la soudure des deux bataillons, partage ses activités entre eux. Deux éléments du groupe, devenu la compagnie de Plomodiern, participent à l'action du bataillon Bellan sur Foulioupy, le 28 août. Le 1^{er} septembre, la compagnie de Plomodiern est à 9 heures à Saint-Nic et vers 19 heures à Telgruc, et le groupe Bideau tente de prendre la ferme de Pen-ar-Guer.

Le parc à bestiaux des Allemands

Faisons un retour en arrière. Les patriotes restés dans la poche de Crozon ne demeurent pas inactifs, mais dans ce lieu infesté d'Allemands, l'action directe est bien difficile. De plus, il n'y a pas d'armes. Le Du s'impatiente et veut agir. Le 5 août, il envoie Hernandez et Blain porter à Québricac les plans de la position ennemie et demander des ordres. Ils sont pris, mais la trêve conclue par Québricac les libère.

Dans la Presqu'île, l'ordre est toujours de rester sur place. L'ennemi se retranche. Le Du envoie trois fois des agents de liaison. Ils passent les lignes mais ne peuvent revenir. Le 25 août, l'ennemi décide de refouler la population civile. Une partie du groupe de

lignes. Le 25, d'autres groupes passent avec la population de Crozon et Lanvéoc. Le 27, les évacuations sont suspendues. Il reste dans la zone occupée les groupes de Lanvéoc, de Camaret et du Fret, constitués quelques jours plus tôt par Mériour. La liaison entre les trois groupes est extrêmement difficile car les avions alliés mitraillent tous ceux qui se font voir. La vie est un enfer pour la population. De jour et de nuit, le pays est bombardé par l'artillerie et l'aviation. Le Fret est déclaré zone sanitaire et la population de Lanvéoc s'y réfugie. Coadou reste à son poste. A Camaret, l'effort est à son comble. Le maire et Belbéoch font évacuer la ville où la liste des victimes s'allonge chaque jour. La population s'installe dans des hameaux et même dans les champs. Le ravitaillement est nul. Il faut agir. Belbéoch organise coup sur coup deux expéditions sur le parc à bestiaux des Allemands à Quéiern. Les deux coups réussissent, mais la distribution est très dangereuse sous le bombardement.

Officiers de la Gestapo ficelés et bâillonnés

Entre temps, le groupe de Camaret arrête trois suspects. Ils sont interrogés puis enfermés sous bonne garde. Les bombardements augmentent. La défense passive n'y suffit plus. Le groupe prend à son compte cette nouvelle mission. Des patriotes parviennent à faire déserteur trois Polonais et trois Italiens qui apportent quelques armes. Les Italiens détruisent même deux mitrailleuses lourdes et des caisses de munitions. Le groupe camoufle les déserteurs à Camaret. Le lundi 1^{er} septembre, deux officiers de la Gestapo y viennent chercher les suspects arrêtés par nos hommes. Ils s'adressent par hasard à deux gars du groupe, Riou et Anquetil qui, leur proposant de les conduire, les font tomber dans un piège. Ils les ligotent, les bâillonnent; mais un soldat allemand a vu la scène. Il va chercher du renfort et délivre les deux prisonniers. L'air devient malsain pour le groupe qui reçoit l'ordre de se camoufler et si possible de franchir les lignes. Quatre hommes y parviennent par les plages de l'Aber. Mériour fait passer du Fret, Déjou, Belbéoch et six hommes dans un petit canot. Le lendemain il fait évacuer du camp de Rostellec deux prisonniers F.F.I., Vigneron et Mauricette Ragarnaud, capturés le 10 au soir au Four à Chaux. Il les débarque aussitôt à l'Auberlac'h, près de Plougastel.

Aussitôt débarqué, Belbéoch donne au 2^e bureau de Landerneau tous les renseignements qu'il a recueillis, puis rejoint le bataillon de la Presqu'île où il prend le commandement d'une compagnie. Lors de l'attaque finale, sa compagnie attaque sur Tal-ar-Groas et poursuit sur Crozon et Camaret. Elle reçoit pour cette action une lettre de félicitations du colonel américain Cazez avec qui elle opérait.

Pendant les ultimes heures des combats, les quelques hommes restés à Camaret et les gendarmes de Crozon participent au nettoyage et font plus de 200 prisonniers.

Avec les derniers combats de la Presqu'île, finit le cauchemar de quatre années d'occupation et s'achève l'épopée qui, prenant ses racines jusque dans les moindres villages de nos campagnes, a conduit nos volontaires à une éclatante victoire.

dans une conduite intérieure pilotée par D'Arin. L'opération réussit. Mais, au retour, à 4 km de Coray, les deux voitures tombent sur une douzaine d'ennemis embusqués sur le bord de la route. Dans l'accrochage les Allemands perdent deux hommes. Bien qu'indemnes, les maquisards doivent abandonner leurs véhicules inutilisables.

Cependant la fusillade a alerté ceux de Kersquin. Une vingtaine d'hommes viennent renforcer les nôtres. Et l'on décide d'empêcher l'adversaire de rejoindre Rosperden. Mais les Allemands ont devancé la manœuvre et le groupe rentre à Coray. A peine y est-il depuis quelques minutes que plusieurs voitures ennemies arrivent de Rosperden. Les patriotes s'embusquent à l'angle des maisons. L'un d'eux, Barbica, resté au milieu de la rue, somme les Allemands de stopper. Mais ceux-ci ouvrent le feu avec des fusils-mitrailleurs; les maquisards ripostent. L'accrochage dure environ un quart d'heure. Dans cette lutte trop inégale, Boursier est blessé. Il faut se replier, par petits groupes et dans plusieurs directions. Bien qu'il ait des chiens, l'adversaire doit renoncer à la poursuite. Et tout notre monde se retrouve à Kersquin.

Les F.M. s'enrayent

La nuit suivante, les corps francs de Job Giquelays, quelques hommes du corps franc de Quimper et le groupe de Marcel Frlou installent un point d'appui au carrefour de Font-Lédan. A 5 h du matin quatre fusils-mitrailleurs, en batterie, les nôtres sont prêts. Vers 8 h, l'appareil, venant de Gourin, un groupe cycliste-allemand; il précède un camion chargé de troupes. Les maquis ouvrent aussitôt le feu. Mais, très vite, les deux fusils-mitrailleurs postés sur la route de Soaër s'enrayent. Celui qui tenait la route de Soaër se déplace alors et, pendant une demi-heure, arrose copieusement l'ennemi. Le chef de groupe, de la Granderie, est blessé, ainsi que Briand de Quimper. Devant un ennemi très supérieur en nombre, il faut décrocher. Le mouvement s'effectue sans perte.

Pendant cet engagement — il aura duré près de deux heures — un autre groupe prend position à Bouzigou. Calvary, le commande. Mais un renfort allemand, venu de Soaër, prend ce groupe de flanc. C'est la fusillade et des pertes de part et d'autre : les résistants Le Hamp et Baumin sont tués. Les Français se replient sur Kerfring, Calvari et Le Guen neutralisent trois Allemands postés sur la voie

manœuvre s'effectue sans autre incident.

Première action de guerre ouverte

A partir de fin juillet, il est difficile de suivre toutes les actions du maquis car ses effectifs importants lui permettent d'attaquer simultanément en divers endroits. De plus, les contacts pris avec d'autres maquis engendrent fréquemment des opérations conjuguées. Différents groupes y interviennent. C'est le cas, par exemple, de l'opération de Mellac, le 5 août : un groupe du maquis de Soaër monte renforcer des camarades déjà engagés. Burel commande ce renfort qui, bien qu'encercé, parvient à forcer l'étau ennemi. La nuit suivante, nouvelle action dans cette même région de Creis Obet, entre Bannalec et Quimper. Là, 120 hommes sous les ordres d'un officier parachuté — le capitaine Le Zachmeur — attaquent, vers 23 h, un convoi allemand : 11 camions de munitions, dont l'un explose, autour desquels on se bat jusqu'à l'ordre de décrochage.

Cette opération, déjà importante, peut être considérée comme la première action du bataillon « Louis d'Or » dans la guerre ouverte.

Conduisant à Londres la mission Brossolette le « Jouet des Flots » fait naufrage au Raz de Sein

C'est en août 1941 que l'abbé Cariou forme, avec quelques amis, un petit groupe de résistants. Les principaux artisans en sont : M. Robet, Claude Hernandez et Mlle Seznec.

Ce groupe se fixe pour mission la recherche de renseignements susceptibles d'être utiles aux armées alliées en cas de débarquement (défenses côtières allemandes, terrains d'aviation, champs de mines, etc...)

Tenir à jour cette documentation est un gros travail. Simultanément on recherche une filière pour transmettre ces renseignements, ce qui s'avère difficile. Enfin, par l'intermédiaire du commandant Grand, Robet entre en contact avec le colonel Heurteaux. Celui-ci lui assigne comme autre mission de tenter la formation d'autres groupes dans le département. Il y parvient dans plusieurs localités : à Landerneau Kersaint, Pleyben, Beuzec, Concarneau et Quimper. De nombreux renseignements sont transmis.

Mais au début de 1942 le colonel Heurteaux, puis le commandant Grand sont arrêtés. Le groupe se retrouve isolé. En février 1943 seulement un contact est pris à Nice. Le commandant Ducousseau-Tassel promet qu'un agent de liaison viendra à Douarnenez; mais cet agent de liaison n'arrivera jamais à destination.

Convoqués par télégramme

Cette année 1943 est l'année des prises de contact souvent malheureuses : avec l'O. R. A., puis avec d'autres mouvements de résistance.

Des indésirables se sont glissés dans le circuit, ce qui provoque des fuites aux conséquences graves. Elles entraînent l'arrestation de Robet et de Max, tous deux convoqués par télégramme à Rennes au bureau de de Freslon, ou à la Gestapo les cueille. Cette période est d'ailleurs une des plus dangereuses pour les corps-francs « Vengeance », auxquels appartient Max, nombre de leurs chefs sont arrêtés. Parmi eux plusieurs membres de la famille Le Guennec. Le successeur de Max n'échappe que de justesse, Max, heureusement, ne fait en prison qu'un très bref séjour et revient. Pendant ce temps Chancerelle (le Gorille dans la Résistance) s'occupe de chercher et de faire homologuer des terrains de parachutage. Par mesure de prudence l'O. R. A. et les corps-francs « Vengeance » interrompent tout contact.

Départs pour l'Angleterre

Les autres mouvements de résistance ne sont pas restés inactifs. Début 1943, M. Kervahut prend contact avec Salez, syndic des Gens de mer de Tréboul, pour le compte de « Libéra-

Après l'encercllement, puis la chute de Concarneau, le seul point très inquiétant reste la région située au nord de Locronan. Aussi, en accord avec Berthaud, je décide de porter tout notre effort au nord et d'y établir une ligne de défense à peu près continue au-delà de Locronan, car nos troupes sont maintenant mieux organisées.

Pour pouvoir manœuvrer facilement, il faut abandonner le système de postes que nous avons autour de la ville. Quimper n'en sera que mieux protégé contre un retour éventuel de l'ennemi.

Châteaulin, occupé le 11 août, à 5 h. du matin, par des éléments du bataillon Stalingrad, avait été évacué la veille par l'ennemi. Le 12, sous les ordres d'un officier parachuté, le lieutenant Bernard, le bataillon Normandie, composé d'éléments divers, dont les compagnies Bayeux et Cartouche, reçoit l'ordre de monter en renfort dans la presqu'île de Crozon. Il prend position à gauche du bataillon Stalingrad.

La compagnie Corentin Coehennec a poussé une pointe profonde jusqu'à Kervigen; encerclée, elle parvient à se dégager. Le bataillon occupe un front de plus de 8 kilomètres. Il est séparé de la mer par une brèche importante. L'ennemi, poussé par la faim, fait des razzias jusqu'à Sainte-Anne-la-Palud; il ne rencontre pas d'opposition.

Québricac tâche d'y pourvoir en détachant un poste vers Sainte-Anne, mais il reste toujours un grand vide. Tant pour empêcher les vols et les violences commis par les Allemands et leurs mercenaires russes que pour protéger Quimper contre un retour qui hante toujours la population, il est indispensable de pousser au nord. Le colonel Plouhinec, chef d'état-major de Berthaud, me donne alors le commandement d'un secteur limité à l'ouest par la mer et par une ligne Sainte-Anne-la-Palud, Bric, Fouesnant, ce qui est assez vague et ne tient pas compte des unités déjà en ligne.

Deux heures de fusillade

Le 19 j'installe mon P. C. à Locronan et je fais monter le bataillon Bellan, le mieux équipé et le plus entraîné. Il est renforcé par la compagnie Guilligomarc'h, du bataillon La Tour d'Auvergne; le reste de ce bataillon étant toujours engagé sur le front de Concarneau. Cette fois la frèche entre le bataillon Normandie est bouchée en avant de Plonevez-Portzay. La veille encore, une reconnaissance ennemie avait poussé jusqu'à Sainte-Anne et Penfrat. Nos lignes s'organisent au sud du ruisseau qui, passant entre Plomodiern et Ploëven, se jette dans l'anse de Kervigen. La compagnie Chancerelle s'est insérée dans le dispositif Bellan et, sur la droite, le bataillon Normandie, peut resserrer son front.

abords de la ferme de Kervigen, l'ennemi qui emporte des blessés. Le lendemain il revient en force sonder nos lignes sur quatre points différents, depuis la mer jusqu'à Kergonnec. Nous avons quelques blessés et deux tués, dont le sous-lieutenant Tanguy de la compagnie Guilligomarc'h. L'un de ses engagements ne relève pas de l'initiative des Allemands: il se produit au nord de nos lignes. Danion, averti par des paysans que l'ennemi est en train de razzier du bétail dans les fermes de Kergus et de Langontenat, pousse son dispositif en avant au contact des Allemands et engage le combat, surprenant l'adversaire qui n'a jusqu'alors rencontré aucune résistance. L'ennemi, surpris, se ressaisit. La réplique vient, brutale: un feu nourri d'infanterie, appuyé par des armes lourdes. La fusillade dure de 10 h. 30 à 14 h. 30. C'est l'ennemi qui décroche, emportant ses blessés au nombre de 17, selon les paysans qui ont assisté, en spectateurs effrayés, à ce dur accrochage.

Un groupe ennemi arbore un drapeau... tricolore

Les Allemands ayant échoué dans leurs tentatives d'entamer nos lignes, le moment est favorable pour faire un bond en avant, réduire le « no man's land » et prendre l'initiative des opérations. Le 22, nous portons nos lignes à trois kilomètres plus au nord, occupant les hauteurs qui dominent au sud le ruisseau qui va des abords nord de Plomodiern à Lestrevet. Le 23, la compagnie Danion accroche à nouveau un groupe ennemi se dirigeant vers la ferme de Kergus en arborant un drapeau... tricolore. Le combat dure de 17 à 20 heures. L'ennemi se retire, emportant ses blessés, nombreux si l'on en juge par le nombre de paquets de pansements laissés sur le terrain et abandonnant le cadavre d'un feldwebel russe et trois fusils.

Pendant ce temps, sur le reste du front, nos patrouilles, en liaison avec celles du bataillon Normandie, harcèlent l'ennemi. Le 21, patrouille sur Sainte-Marie-du-Ménez-Hom. Le 23, reconnaissance aux Trois Canards. Notre bluff réussit: Nous sommes 1500 entre l'Aulne et la mer. En aucun point l'ennemi, qui dispose à ce moment de 15.000 hommes dans la presqu'île de Crozon, n'ose nous attaquer. Nous réduisons encore la distance qui nous sépare des lignes allemandes, occupant Kergustan, Kerallou, Lesceurs, tandis que, sur notre droite, le bataillon Normandie prend pied dans Sainte-Marie. L'artillerie d'Espervin arrive à pied d'œuvre et va pouvoir intervenir.

Opération bluff

Nous nous préparons pour un nouveau bond, mais nos lignes sont dominées par la très forte position du Ménéz-Hom et la cascade de ses contreforts descendant jusqu'aux abords de Saint-Nic. Des Américains arrivent, enfin, dans le secteur. Il s'agit d'une unité blindée, la 1^{re} brigade de tank-destroyers, sous les ordres du général Earnest. Elle s'est d'abord manifestée par des reconnaissances légères, un char et une ou deux jeeps se promenant sur les routes, en arrière de nos lignes, de manière à signaler leur présence aux observateurs ennemis et ren-



Entre le 20 et le 25 (1944) les blindés américains traversent en force Châteaulin pour aller prendre position dans la presqu'île de Crozon.

forcer notre bluff en faisant illusion sur nos moyens. Par ailleurs, nos effectifs se sont quelque peu renforcés. A notre droite, des gars de la presqu'île se sont insérés entre le bataillon Normandie et nous. Ils n'ont presque pas d'armes, mais ils sont très précieux comme guides et agents de renseignements.

Le colonel Eon, parachuté en Bretagne pour organiser le soulèvement, est maintenant dans notre secteur. Il contrôle toute la région au sud de l'Elorn. Pour des raisons d'unification de commandement, il me confie la responsabilité des forces F.F.I. qui opèrent entre l'Aulne et la mer.

La colline du Ménéz-Yun

Les ordres généraux sont toujours les mêmes: pousser le plus possible en avant. Le 26, nous progressons encore. Nos lignes passent par Kergors, Kergoff, Lesvouyer et St-Sulliau. L'ennemi réagit surtout par des tirs de mortiers et d'artillerie. Le 28 nous poussons au-delà de Lesloys. La compagnie Danion essuie un violent tir de mortiers. En fin d'après-midi, elle réussit à prendre pied sur la colline du Ménéz-Hom, dont le bois a été incendié la veille par

l'artillerie américaine. Elle est appuyée à sa droite par la compagnie du lieutenant Le Goff et par quelques éléments américains. L'opération nous coûte un tué, Jean Poquet; un blessé grave et cinq blessés légers. La compagnie Nicolas a tenté de pousser au-delà de Laven, vers Pouloupry et l'ouvrage de Ménez-Bichen. Elle est arrêtée par un tir ennemi très précis et doit se replier après avoir atteint les premiers bâtiments de la ferme.

Le 24, la compagnie Danlon tente, par deux fois, de s'accrocher aux pentes de la côte 163; prise en enfilade par les éléments ennemis de la côte 246, elle ne peut s'y maintenir. Elle ramène pourtant de cette opération une trentaine de prisonniers. Les Américains, après l'avoir soutenue de leurs feux pendant l'attaque, se sont retirés, la laissant à découvert. Ce fait se reproduira d'ailleurs plusieurs fois pendant les opérations ultérieures. Tant que nous ne serons pas maîtres du sommet du Ménez-Hom, il sera impossible de se maintenir sur ses contreforts sud-ouest.

Le drapeau français flotte sur le Ménez-Hom

Mais les événements vont se précipiter. Notre artillerie est prête à entrer en action, malgré l'interdiction des Américains qui n'ont aucune confiance dans les talents de nos pointeurs. Les canons automoteurs de la brigade américaine Earnest sont en position derrière nous. Le colonel Eon m'avertit qu'un bombardement par avions va avoir lieu sur le Ménez-Hom. Le 29, quatre chasseurs-bombardiers lâchent quatre bombes sur la position allemande, et se retirent après quelques passes, accompagnées de rafales de mitrailleuses. C'est peu pour un ouvrage aussi important. Enfin, notre artillerie entre en action. Nous comptons surtout sur le 155. Le 30, par un tir extrêmement précis et heurteux, il détruit successivement le poste de radio et la centrale électrique de ce puissant bastion. L'ennemi, démoralisé et privé de ses moyens de liaison, se laisse entamer par les attaques incessantes du bataillon Bernard.

Le 1^{er} septembre, le lieutenant Bernard m'adresse ce laconique, mais éloquent compte-rendu : « Le drapeau français flotte sur le Ménez-Hom ».

Le détail des brillantes opérations qui conduisirent le bataillon Normandie à cet éclatant fait d'armes sera raconté plus loin. Ce n'est pas seulement le Ménez-Hom qui tombe. Toute la ligne de défense ennemie cède.

Les prisonniers allemands affluent de toutes parts

La compagnie Chancerelle qui a envoyé une reconnaissance avec l'aspirant Noyon vers les ouvrages de Bemel, entre Saint-Nic et la mer, les trouve abandonnés. Toute notre ligne se porte en avant. La compagnie Fer s'empare, presque sans combat, de la côte 163 et la dépasse rapidement. Les blindés américains démarrent à leur tour. Ils roulent derrière nos avant-gardes qui, à 14 heures, ont occupé Saint-Nic et foncent sur la station d'Argol. Les prisonniers affluent de toutes parts. La progression continue. A 18 heures Telgruc est atteint, malgré les obstacles et les destructions qui obligent les voitures à passer à travers champs. La population de Telgruc nous accueille avec enthousiasme. A 20 heures, on nous signale une petite troupe ennemie à 3 kilomètres au-delà de Telgruc, vers Tal-ar-Groas, à la ferme de Pen-ar-Guer. Je n'ai personne sous la main, le gros des troupes n'étant pas encore arrivé. Il y a là seulement Montell, Bellan et quelques agents de liaison. Nous les embarquons dans nos deux voitures et, conduits par un guide du pays, nous essayons de tourner la ferme. Nous avons récupéré chacun une mitrailleuse allemande. Au départ notre entreprise est favorisée par une légère brume nous permettant d'aller en voiture à moins d'un kilomètre de notre objectif. Nous nous fauflions à travers champs, mais sommes repérés et repus par des rafales de mitrailleuses. Nos mitrailleuses sont aussi inutiles que les trois fusils des agents de liaison. De plus la brume s'est levée. De la côte 133 l'ennemi nous tire dessus, au mortier. Il faut

venir sans les occupants de Pen-ar-Guer. Nos deux chauffeurs reviennent aux voitures, s'inclinent au volant et, sous le feu de l'ennemi, reculent jusqu'au premier tournant où nous les rejoignons, indemnes, mais déçus d'avoir échoué. Une patrouille qui, un peu plus tard, veut aborder de face la même position, est stoppée et moins chanceuse que nous. Son chef, Bideau, est blessé.

La tactique américaine de repli

Il y a une demi-heure que nous sommes de retour dans Telgruc. L'ennemi décoche sur le village quelques rafales de 77 qui, fort heureusement, ne blessent personne, mais sont pour moi un précieux avertissement. Elles me renforcent dans l'idée de laisser le moins de monde possible dans l'agglomération et de porter nos lignes franchement en avant. Je devais me féliciter deux jours plus tard de cette décision, pourtant contestée. Quand on est mal équipé et mal chaussé comme l'étaient nos volontaires, la tentation est bien grande de loger sous un toit quand l'occasion s'en présente.

Le 1^{er}, au soir les Américains, qui nous avaient accompagnés jusqu'aux abords de Telgruc, se replient suivant leur habitude, nous laissant le soin de garder les positions conquises. C'est une tactique de combat à laquelle nous ne parvînmes pas à nous habituer. Ce qui n'avait qu'une importance relative tant qu'il s'agissait de reconnaissances où nous n'engagions que des effectifs réduits, devint un sérieux handicap quand il fallut engager tout notre monde. Les volontaires non armés suivaient leurs camarades, comptant sur les chances du combat pour avoir, enfin, des armes de récupération.

X. - Dans les combats du Ménez-Hom le bataillon Bellan fait, seul, 500 prisonniers

J'avais protesté à plusieurs reprises contre la désinvolture avec laquelle les Américains nous laissent seuls sur le terrain après chaque reconnaissance. Espérant avoir plus de succès, j'avais demandé au colonel Eon d'intervenir lui-même auprès du général Earnest. Le 27 août au soir, il m'écrivait : « Les blindés ont l'ordre d'occuper avec les F.F.I. le terrain conquis et d'y rester ». Ceci ne changea rien à la situation et, le 29 août, j'écrivais dans un long rapport que j'adressais au colonel Eon, à la suite des opérations relatées précédemment :

« Nos hommes ont fait hier aux Américains deux démonstrations : la première, capitaine Bellan avec le lieutenant américain Kassy, devant Pouloupry, par miracle n'a rien coûté; la seconde, capitaine Danion, a été qualifiée de brillante par le lieutenant américain Henderson, mais s'est soldée par 12 % de pertes. Des effectifs engagés, cela sans résultat parce qu'il a fallu abandonner les positions conquises faute d'un appui convenable... »

Je terminais ce rapport en réclamant des munitions, du ravitaillement et un tir violent de l'artillerie américaine sur tous les objectifs que nous pourrions repérer à coup sûr (et il y en avait grâce à nos agents de la Presqu'île). Je réclamaux de la part des chars, un soutien efficace qui ne s'arrêta pas la nuit tombée comme cela se produisait toujours.

Le bataillon Bellan fait 500 prisonniers

Mais revenons à cette journée victorieuse du 1^{er} septembre. Nos troupes venaient de remporter brillamment la première manche des combats pour la Presqu'île. L'ennemi avait dû nous abandonner toute sa première ligne de défense, pourtant puissamment fortifiée et comprenant de nombreux ouvrages permanents en béton. Nous avions capturé un abondant matériel permettant enfin d'armer tous nos hommes. Le bataillon Bellan à lui seul avait fait plus de 500 prisonniers. Notre poussée entre le Ménez-Hom et la baie de Douarnenez avec un bond en avant de 8 kilomètres, avait permis aux unités opérant au nord du Ménez-Hom (groupe ment Sommepey, bataillon Castel et bataillon Bidault) au-delà d'Argol, d'occuper toute la pointe de Landévennec. Autre avantage important, nous occupons un front nord-sud barrant la Presqu'île sur 8 kilomètres. Enfin, malgré les champs de mines, nos pertes étaient extrêmement légères.

Ordre du jour n° 1

Le 2 septembre, le colonel Eon lance son ordre du jour N° 1 que devait diffuser la radio de Londres :

« Après une semaine de combats acharnés, les F.F.I. de Bretagne, commandés par le commandant Philpott, ont enlevé de haute lutte l'ensemble puissamment fortifié de la montagne du Ménez-Hom, clé de la défense de la Presqu'île de Crozon, défendu par des troupes d'élite qui avaient l'ordre de tenir jusqu'à la mort... »

« Le colonel commandant les F.F.I. de Bretagne adresse à cette occasion à tous les officiers et volontaires, l'expression de sa fierté d'avoir de tels soldats sous ses ordres. Les félicitations s'adressent particulièrement : »

« 1^{er} Au bataillon Normand qui, sous les ordres de son chef, le lieutenant Bernard, a conquis de haute lutte l'ouvrage puissamment fortifié qui couronnait le pignon 330 lui-même et dont les compagnons, grelottant de froid dans leurs vestes déchirées et leurs souliers sans semelles, ont hissé sur le Ménez-Hom le drapeau tricolore et monté à son côté la garde sacrée de la France. »

« 2^o Au commandant de l'artillerie F.F.I. appuyant l'attaque dont les tirs et, en particulier, deux coups au but de 155 court, l'un sur la génératrice électrique de l'ensemble fortifié, l'autre sur le local du poste de radio, ont brisé la volonté de lutte de la garnison. »

« Officiers des F.F.I. de Bretagne, sachez et dites à vos troupes que la France entière vous regarde et que vous êtes son orgueil. »

Le 2 septembre au matin, le colonel Eon complétait cet ordre du jour un peu grandiloquent en m'adressant la note suivante :

« Transmettez au bataillon Bellan toutes mes félicitations pour sa brillante avance d'hier. »

Enfin, le général Earnest écrivait un peu plus tard au colonel Berthaud avant de quitter le secteur :

« Je désire vous remercier, vous et vos forces françaises, pour les services appréciables que vous nous avez rendus, à la Task Force A, durant la campagne de Bretagne et particulièrement durant les combats de la Presqu'île de Crozon. L'appui donné par vos troupes nous a matériellement aidés pour une victoire rapide et complète sur les Allemands dans ce secteur. »

Des guerilleros aguerris et disciplinés

Nous étions loin de l'ordre donné, par radio, par le Q.G. quelques semaines plus tôt, d'avoir à déposer les armes à l'arrivée des troupes alliées.

Il est de fait que la plupart de nos unités ne le cédaient en rien sous le rapport de la tenue au combat et de la discipline aux tirailleurs marocains avec lesquels je fis « Rhin et Danube » quelques mois plus tard. Ce fut mon plus grand étonnement de constater avec quelle facilité nos guerilleros, dont beaucoup n'avaient

jamais fait de service militaire, s'étaient transformés aussi rapidement en troupes assez aguerries et assez disciplinées pour s'adapter à la guerre de siège. Je pense que dans l'histoire de la Libération il ne doit pas y avoir beaucoup d'exemples de ce genre.

Les combats du Ménez-Hom

La prise du Ménez-Hom est le résultat d'une série de brillantes opérations de harcèlement dont l'honneur revient au bataillon Normand. Monté dans le secteur le 12 août, il commença ses actions de patrouilles et c'est la guérilla contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, dans un secteur beaucoup trop étendu. Le 14, le premier choc est à notre avantage. L'ennemi y perd 10 tués et des blessés. Le 15, la compagnie Bayeux tue trois soldats ennemis et en blesse plusieurs autres sans subir de pertes. Le 16, reconnaissance profonde à 10 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, vers Pouloupry. La compagnie Corentin Cochenec, encerclée vers Kervigen, se dégage et, recevant du renfort à temps, stoppe une avance ennemie qui menaçait Plonévez-Forzay. La section d'assaut de la compagnie Cartouche patrouille vers Plomodern; celle de la compagnie Sturouff aux abords des Trois Canards, comblant un trou énorme entre les deux compagnies. Le 17, nouvelle incursion dans les lignes ennemies. Le 18, un groupe de gars de la Presqu'île vient se joindre à eux. Rencontre de patrouilles aux abords de Lesloys. 15 ennemis restent sur le terrain. Le groupe de Plomodern accroche une patrouille à Gorre Riblé. Un soldat allemand est tué, un autre blessé.

Sur le terrain de football

Le 18 encore, une patrouille de la compagnie Bayeux rencontre des Russes sur le terrain de football de Plomodern. Malgré le renfort qu'il reçoit, l'ennemi laisse six morts sur le terrain. Une autre patrouille de la même compagnie surprend, à la sortie de Plomodern, un convoi hippomobile qui perd 10 tués et 15 blessés, malgré un violent tir de mortiers obligeant les nôtres à se retirer.

Le 20 août, une colonne de ravitaillement est attaquée par le corps franc de la compagnie Corentin Cochenec. Les nôtres doivent se retirer sous le feu des mortiers. Le corps franc du capitaine Dampierre (groupe bien armé constituant l'escorte du colonel Eon) s'empare de Plomodern, soutenu par deux sections du bataillon. Le corps franc Bayeux pousse une reconnaissance vers Sainte-Marie. Le bataillon Bellan vient compléter les lignes, permettant de mettre en réserve la compagnie Corentin Cochenec. Le 23, le corps franc Cartouche descend jusqu'à Lesloys et abat deux Allemands, tandis que le corps franc Normandie harcèle Coat-Yffinec.

Les vaches auraient sauté sur les mines

Le 24, les compagnies Surcouf et Bayeux sont relevées à leur tour par la 2^e compagnie de Huelgoat, une compagnie de Scrignac et la compagnie Normandie. Un groupe de la compagnie Cartouche patrouille sur Trois Canards et tue trois Allemands. Le corps franc de la même compagnie, en liaison avec des éléments du bataillon Bellan, pousse une nouvelle reconnaissance sur Lesloys. Deux soldats ennemis tués, mais un tué chez nous.

Les corps francs Normandie et Cartouche tentent d'intercepter une colonne de ravitaillement. L'ennemi est sur ses gardes et trop nombreux. Les Américains apparaissent dans le secteur. Une série d'opérations très délicates, par des troupes non instruites, va commencer avec leur appui, mais avant, sur l'ordre du colonel Eon et sans l'appui américain, une progression est réalisée en même temps que dans le secteur voisin.

Le 27, appuyé par le tir d'un blindé, l'infanterie d'assaut du bataillon (une section de la compagnie Richelieu et le corps franc et une section de la compagnie Normandie) s'empare de Sainte-Marie. Des démineurs américains nettoient le coin truffé de champs de mines sur lesquelles des vaches ont sauté. L'ennemi tire au mortier sur Sainte-Marie. Trois hommes sont blessés, cinq autres sautent sur des mines. Le lendemain, le déminage est assuré par 10 prisonniers faits dans la nuit par le corps franc Normandie. Le 28, la compagnie Cartouche saute dans Sainte-Marie où elle a pris position, un violent bombardement. Les hommes sont terrés. Il n'y a qu'un seul blessé. Tout le bataillon pousse en avant et s'installe sur une ligne Stang-ar-Véner, Sainte-Marie, Kergao, pendant que la compagnie Danion s'accroche au Ménez-Yun.

Le troisième assaut réussit

Il reste pourtant un trou de 1.500 mètres entre les bataillons Bellan et Normandie. On le comble par des éléments de la compagnie de Carhaix. Le 29, les Allemands contre-attaquent, appuyés par un violent tir de mortiers. Une

section américaine monte en ligne, mais ne tient pas; notre bataillon résiste. Dans la nuit, le corps franc Normandie ramène encore une dizaine de prisonniers. Le corps franc Richelieu guidé par un chef de section de la compagnie de Plomodern, s'aventure sur la côte 246 et rafle une compagnie de Russes, forte de 87 hommes. Dans le reste du secteur du bataillon, nous faisons encore une trentaine de prisonniers, remis aux Américains, pleins d'attention pour eux. Dans la journée du 30, l'ennemi continue à bombarder nos positions. Les blindés américains n'ont toujours pas dépassé la ferme des Trois Canards. Ce jour-là, quatre avions américains font la petite démonstration déjà signalée, mais le tir de notre artillerie est particulièrement efficace. Le lieutenant Bernard, d'accord avec les Américains, donne l'ordre de cesser le feu pour permettre au corps franc Normandie de pousser une reconnaissance sur la côte 299. A deux reprises, 8 hommes de ce corps franc tentent de prendre pied dans un blockhaus. Ils sont repoussés. Vers 15 heures enfin, une troisième tentative particulièrement audacieuse réussit. Sept Allemands sont capturés. Les autres parviennent à s'enfuir. La patrouille est mitraillée au retour par les ennemis qui occupent 330 et 248. Un homme est blessé. Les prisonniers sont remis en mains sûres et donnent de précieux renseignements que l'artillerie exploite aussitôt. Les prisonniers affluent. Le dénouement est proche.

Le bataillon Bellan force en terrain découvert

Le 31 août pourtant, l'ennemi tient toujours la côte 246 et le corps franc Normandie, remonté sur 299 pour récupérer des armes, doit encore se replier sur Stang-ar-Véner. La nuit suivante, des actions incessantes sur toute la ligne des hauteurs de 163, 246, 299 et 330 rendent la vie intenable aux derniers défenseurs du massif. Les compagnies du Huelgoat et Cartouche effectuent une action en force contre le Ménez-Hom, utilisant des mortiers de 60 récupérés. Cette action déloge les derniers Allemands de la position et au petit jour, les corps francs Normandie et Richelieu, se risquant à travers les champs de mines, prennent enfin possession du sommet où il ne reste que quel-

ques Allemands. Peu après, la compagnie Richelieu prend pied à son tour sur la côte 246 et y cueille les derniers défenseurs. C'est alors au tour du bataillon Bellan de jouer et de foncer, comme nous l'avons vu, en terrain découvert, guidé par des hommes du groupe de Plomodern. Le bataillon Normandie reprend son souffle sur la position conquise. Il y reçoit l'ordre de se maintenir pendant que le front s'ébranle à son tour au nord du Ménez-Hom. On dénombre sur la position un très important matériel parmi lesquels deux canons de 77, avec leurs munitions, un mortier de 88, 8 mitrailleuses et de nombreux fusils. Après la prise de la position, l'aviation américaine bombarde le Ménez-Hom occupé par nos hommes. Heureusement, il y avait les abris allemands.

LES « RÉSISTANTS »

Au cours d'un entretien que nous avons eu avec M. Albert Philippot, l'auteur de cette série d'articles, nous lui avons notamment posé la question de savoir « COMMENT » on entrait dans la Résistance.

Chaque cas de résistant, précise M. Philippot est particulier. On ne s'inscrivait pas dans la Résistance comme on s'inscrit à un club de football.

C'est pourquoi il paraît plus judicieux d'expliquer « POURQUOI » on devenait résistant.

Pour les aînés, résister était au premier chef une réaction contre les horreurs dont ils étaient les témoins (tortures, fusillades, déportations...). C'était aussi l'expression d'un amour de la liberté dont on était privé. On se sentait des citoyens diminués... humiliés.

Pour les jeunes il y avait en outre, le goût du risque, l'attrait de jouer un rôle dans une sorte de roman d'espionnage, la révolte contre la justice bâtonnée, la propension des adolescents à s'irriter ou à s'enthousiasmer. Pour certains la peur fut un élément moteur : peur du S.T.O. qui les incitait à rejoindre un maquis; peur des sanctions pour un geste ayant paru sans gravité, comme la distribution de tracts, et qui a conduit plus d'un au poteau d'exécution. Mais quand on se traitait il devenait insupportable de se sentir un gibier traqué et l'on passait à l'action, dès qu'on en avait le moyen.

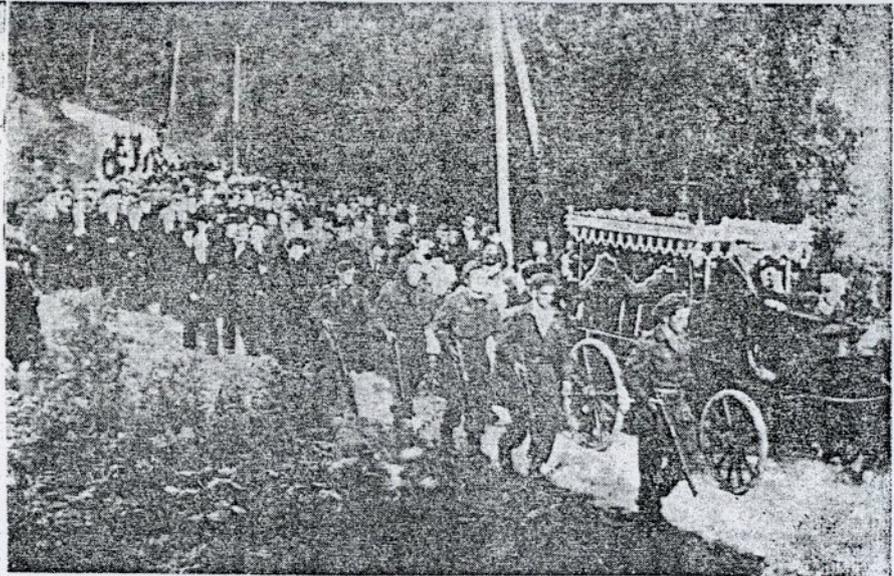
XI. - Le 3 septembre 1944, tragique méprise :
deux escadrilles U.S.A. bombardent Telgruc
occupée par des résistants et des troupes alliées
Bilan : 100 morts français et américains

PENDANT que se déroulait la phase d'approche des combats pour la Presqu'île, une diversion se produisit qui attira l'attention sur le secteur de la pointe du Raz. Il m'avait été signalé, qu'à deux reprises déjà, la garnison des ouvrages de Lézongar et Poulgoazec était parvenue à établir une liaison avec les ennemis se trouvant dans la Presqu'île de Crozon en embarquant des petits détachements dans une crique aux environs de Beuzec-Cap-Sizun. Les groupes locaux n'étaient pas suffisamment armés pour s'opposer à de telles opérations. On avait bien tenté de miner certains points de la côte où pouvaient se faire ces embarquements, cela n'avait pas donné grand-chose. Le 25 août à 20 h., je reçois l'avis qu'il semble se passer quelque chose d'anormal dans les ouvrages allemands. Des préparatifs font croire que l'ennemi a l'intention de partir.

J'alerte immédiatement la compagnie Bédéric en réserve à Locronan et j'avertis Quimper où l'on pourra trouver, le cas échéant, du renfort au bataillon Angélique qui est à l'instruction. A 23 heures, de nouveaux renseignements confirment les soupçons. Je fais partir Bédéric avec deux sections renforcées. A son passage à Douarnenez, le commandant Québriac lui apprend qu'une partie de la garnison allemande de Lézongar est partie pour Crozon. Deux points de la côte seulement peuvent permettre une opération d'embarquement : Pors-Piron près de Pont-Croix ou Lesven au nord-ouest de Beuzec. Les groupes de la région de Pont-Croix sont déjà en position et les éléments de Bédéric reçoivent la mission de surveiller les routes conduisant à Pors-Piron.

Les deux mâchoires de la tenaille se referment

Peu à peu les renseignements se précisent. Le choc se produira à Lesven. Les sections de Treboul et le groupe Coataná sont engagés depuis 2 heures du matin. Malgré leur infériorité numérique en hommes et en armement, ils réussissent en partie dans leur opération de retardement, se repliant le plus lentement possible pour permettre aux renforts d'arriver. Il y a là maintenant outre les groupes de Pont-Croix et d'Esquibien, celui de Plozévet, le corps franc Marceau, le groupe Ben-Hur et la compagnie Marcel, tous de Douarnenez. L'ennemi



Septembre 1944. Les obsèques, à St-Coulitz, du sous-officier F.T.P. Albert Guennec.

est cloué sur place. Il faut le neutraliser. Dès qu'il connaît le lieu du combat. Bédéric regroupe ses hommes et, guidé par un volontaire du pays, vient s'installer à proximité d'une ferme que l'ennemi finit par reprendre grâce à une écrasante puissance de feu. Les Allemands disposent en effet d'une demi-douzaine de mitrailleuses de 20 et de nombreuses mitrailleuses légères. L'adversaire est de taille. Il s'agit de parachutistes de la division Ramke. A 6 heures du matin, l'ennemi se trouve coincé entre les éléments locaux et les deux sections de Bédéric. Les renforts demandés à Quimper arrivent peu à peu et progressivement les deux mâchoires de la tenaille se referment. Cette opération donne lieu à de violentes escarmouches. Avec les nouveaux groupes arrivés sur les lieux, deux éléments de la compagnie Lautridou, du groupe Kléber et des marins, le demi-cercle s'est refermé sur l'enne-

mi mais sa puissance de feu le protège et empêche de conclure.

Combat au corps à corps

A 15 heures, Bédéric m'envoie le message suivant :

« En ce moment, secteur calme. Les groupes un à un viennent prendre contact. Nous sommes suffisamment en nombre mais les armes lourdes nous manquent. Attendons toujours le renfort du capitaine Dampierre. S'il ne vient pas, je vais faire une dernière tentative pour déborder les Allemands par la droite. Au cas où elle réussirait (la précédente a échoué), je ferais le même mouvement vers la gauche. En cas d'insuccès, j'attendrai. »

Le capitaine Dampierre arrive vers 16 h. 30 avec son auto-canon et sa grande puissance de feu. En même temps arrive la compagnie Le Gars. Nous allons pouvoir donner l'assaut. L'ennemi essaie en vain de se replier vers la pointe du Raz. Il ne réussit pas à percer et c'est au tour des nôtres d'attaquer. Tous les groupes y participent. La progression est magnifique malgré le feu des mitrailleuses ennemies. Le cercle se resserre de plus en plus et l'adversaire, rapidement, est acculé dans une cuvette. Le combat se termine par un corps à corps. Le succès est complet. L'ennemi laisse sur le terrain une trentaine de morts, 17 blessés et nous faisons 210 prisonniers.

Le matériel capturé est très abondant et varié : 4 mitrailleuses lourdes de 20, de nombreuses mitrailleuses légères, 250 fusils et un important butin comprenant des vivres.

Louis Mazéas embarqué ~~sur~~ la pêche au large sur le
DOM MICHEL LE NOBLETZ
patron ~~Joseph~~ GLOAGUEN dit "AR CHUNNAR RU"

—
Année 1943

Embarqué le	Débarqué le
25 mars 1943	23 juin 1943
30 juin 1943	7 juillet 1943
22 juillet 1943	4 octobre 1943

Année 1944

8 mars 1944	13 juin 1944
-------------	--------------

Année 1945

29 mars 1945	20 avril 1945
1945	9 juin 1945

—
Sapigneul 6 novembre 1941

Paris le 9 avril 1986

Cher ami;
(pourquoi pas?)

Voici donc cette cassette. C'est un témoignage qui prouve, en fait, en tiers, que l'armée régulière allemande était devenue une organisation criminelle, dès le début de 1944. En vérité, elle l'était déjà en 1942 quand elle extorquait les prisonniers de guerre soviétiques.

Cette cassette est déposée au service de la documentation de la Direction des Statuts et de l'information historique, à Paris.

Je n'ai qu'un souhait : qu'elle soit

diffusé au maximum, pour servir la cause
de la paix.

Bien cordialement.

Aguirre

[Faint, mirrored handwriting from the reverse side of the paper, likely bleed-through from another document.]

TRADUCTION DU « DECRET DE LA BALLE »

POLICE SECRÈTE DE L'ETAT - BUREAU DE COLOGNE
Section d'Aix-la-Chapelle.

Document à transmettre secrètement et à traiter comme matériel
gouvernemental secret.

Dur. Berlin N U E 19 507 4 mars 1944 1430 - WF

*A toutes les directions de la police d'Etat, excepté Prague et Brunn.
Inspecteurs de la police de sécurité et du service de sécurité.*

Objet : Mesures à prendre à l'encontre des prisonniers de guerre
évadés recapturés qui sont officiers ou sous-officiers, ne travaillant pas,
excepté les prisonniers de guerre britanniques et américains.

Le commandement suprême de l'armée a ordonné ce qui suit :

1. Tout prisonnier de guerre capturé qui est officier ou sous-officier
ne travaillant pas, excepté les prisonniers de guerre britanniques et
américains, doit être remis au chef de la police de sécurité et du Service
de sécurité, sous la classification « échelon III », sans égard au fait
qu'il se soit évadé pendant un transport, qu'il s'agisse d'une évasion en
masse ou d'une évasion individuelle.

2. Comme le transfert de prisonniers de guerre à la police de sécurité
et au service de sécurité ne doit être officiellement connu de l'extérieur
en aucun cas, les autres prisonniers de guerre ne peuvent d'aucune
façon être informés de la capture. Les prisonniers capturés doivent être
signalés au Bureau d'information de l'Armée comme « évadés et non
capturés ». Leur courrier doit être acheminé conformément à cette indi-

cation. La même réponse sera donnée aux enquêtes de la puissance protectrice, de la Croix-Rouge internationale et d'autres sociétés de secours.

3. Si des officiers, des prisonniers de guerre britanniques et américains évadés qui sont officiers ou sous-officiers ne travaillant pas, respectivement, sont capturés, ils doivent d'abord être détenus hors des camps de prisonniers de guerre et hors de la vue des prisonniers de guerre ; si l'on ne peut disposer de bâtiments appartenant à l'Armée, il doivent être placés dans un poste de police. Dans tous les cas, le commandement de la région du corps d'armée devra demander rapidement au commandement suprême de l'Armée (au chef de la section des prisonniers de guerre) une décision pour savoir si les prisonniers capturés doivent être remis au chef de la police de sécurité et du service de sécurité.

En référence à ce qui précède, j'ordonne ce qui suit :

1. Les directions de la police d'Etat recevront les prisonniers de guerre officiers évadés recapturés des commandants du camp de prisonniers de guerre et les transporteront au camp de concentration de Mauthausen, selon la procédure adoptée antérieurement, à moins que les circonstances ne rendent un transport spécial indispensable. Les prisonniers devront être enchaînés pendant le transport, mais non dans les gares s'ils sont soumis à la vue du public. Il devra être notifié au commandant du camp de Mauthausen que ce transfert a lieu dans le cadre du décret « Kugel ¹ ».

Les directions de la police d'Etat remettront des rapports semestriels à propos de ces transferts, rapports comportant uniquement les chiffres, le premier rapport devant être établi au 5 juillet 1944 (ponctuellement). Le rapport devra être fait sous la référence : Traitement des prisonniers de guerre évadés recapturés qui sont officiers, dans le cadre du décret « Kugel ».

En cas d'événements spéciaux, les rapports devront être transmis immédiatement. Les directions de la police d'Etat tiendront des registres exacts de ces rapports.

2. Pour maintenir le secret, on a demandé au commandement suprême des forces armées d'informer les camps de prisonniers de guerre qu'ils doivent remettre les prisonniers capturés au bureau local de la police de l'Etat, et non pas les envoyer directement à Mauthausen.

3. Les officiers et les sous-officiers ne travaillant pas, britanniques et américains, évadés recapturés devront être détenus dans le poste de police d'une ville où se trouve un bureau de la police de l'Etat, dans

1. Kugel signifie « balle » en allemand (N. d. T.)

la mesure où l'Armée ne dispose pas de locaux adéquats. Compte tenu de l'encombrement des prisons de la police, l'officier de police de l'Etat n'acceptera les prisonniers recapturés que si l'Armée ne dispose réellement d'aucun emplacement adéquat. Les commandants des camps de prisonniers de guerre devront être consultés immédiatement après réception de cet ordre en ce qui concerne les cantonnements dont ils disposent. Dans l'intérêt du secret de cet ordre, la réclusion en dehors des prisons de la police, par exemple dans des camps d'éducation au travail, n'est pas admissible.

4. Si des prisonniers de guerre évadés qui sont officiers ou sous-officiers ne travaillant pas, sauf les prisonniers de guerre britanniques et américains, sont capturés par des autorités de police, des raisons pratiques rendent inutile de renvoyer le prisonnier au commandant du camp des prisonniers de guerre une fois les faits adéquatement tirés au clair. Le camp des prisonniers de guerre doit être informé de la capture et il doit lui être demandé de transférer le prisonnier sous la classification « échelon III ». Les prisonniers de guerre britanniques et américains évadés et recapturés qui sont officiers ou sous-officiers ne travaillant pas doivent toujours être remis à l'Armée.

5. Les autorités de police des villes et des provinces ne doivent pas être informées de cet ordre.

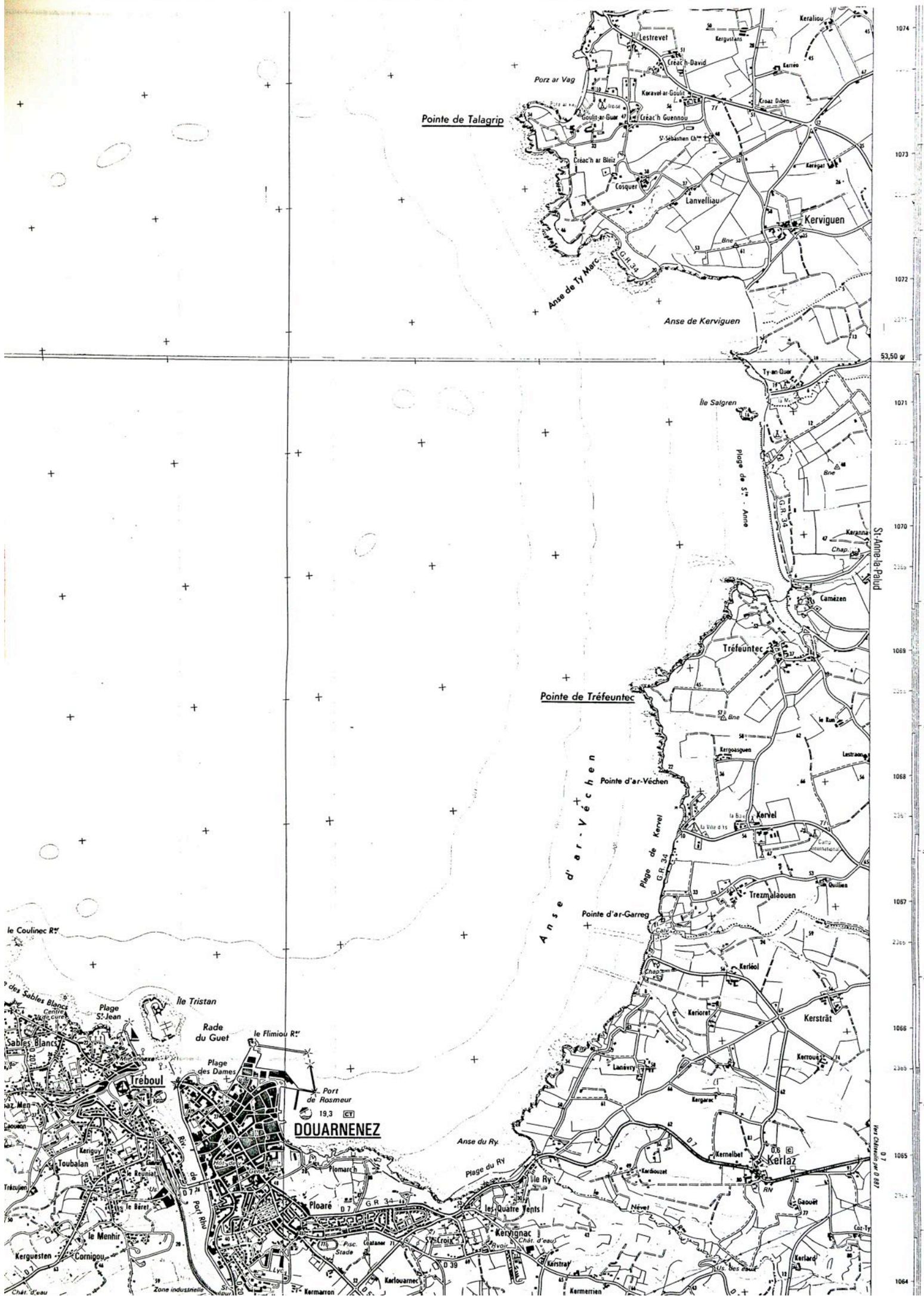
Le chef de la police de sécurité et du service de sécurité IV D5d - B.N.R. 51/44 GRS - pour le chef.

(signé) MUELLER, SS GÉNÉRAL.
Aix-la-Chapelle, 6 mars 1944.

Bureau d'Aix-la-Chapelle
IV D N° 26/44 g Rs

1. Deux copies ont été faites de cet ordre :
1^{re} copie à IV A-6 mars ;
2^e copie à IV D - 2 mars.
3. A classer avec IV C - IV 3 noté.

ROSCHER, 19 juin.
(Deux signatures illisibles.)



Pointe de Talagrip

Anse de Ty Marc

Anse de Kerviguen

Pointe de Tréfontec

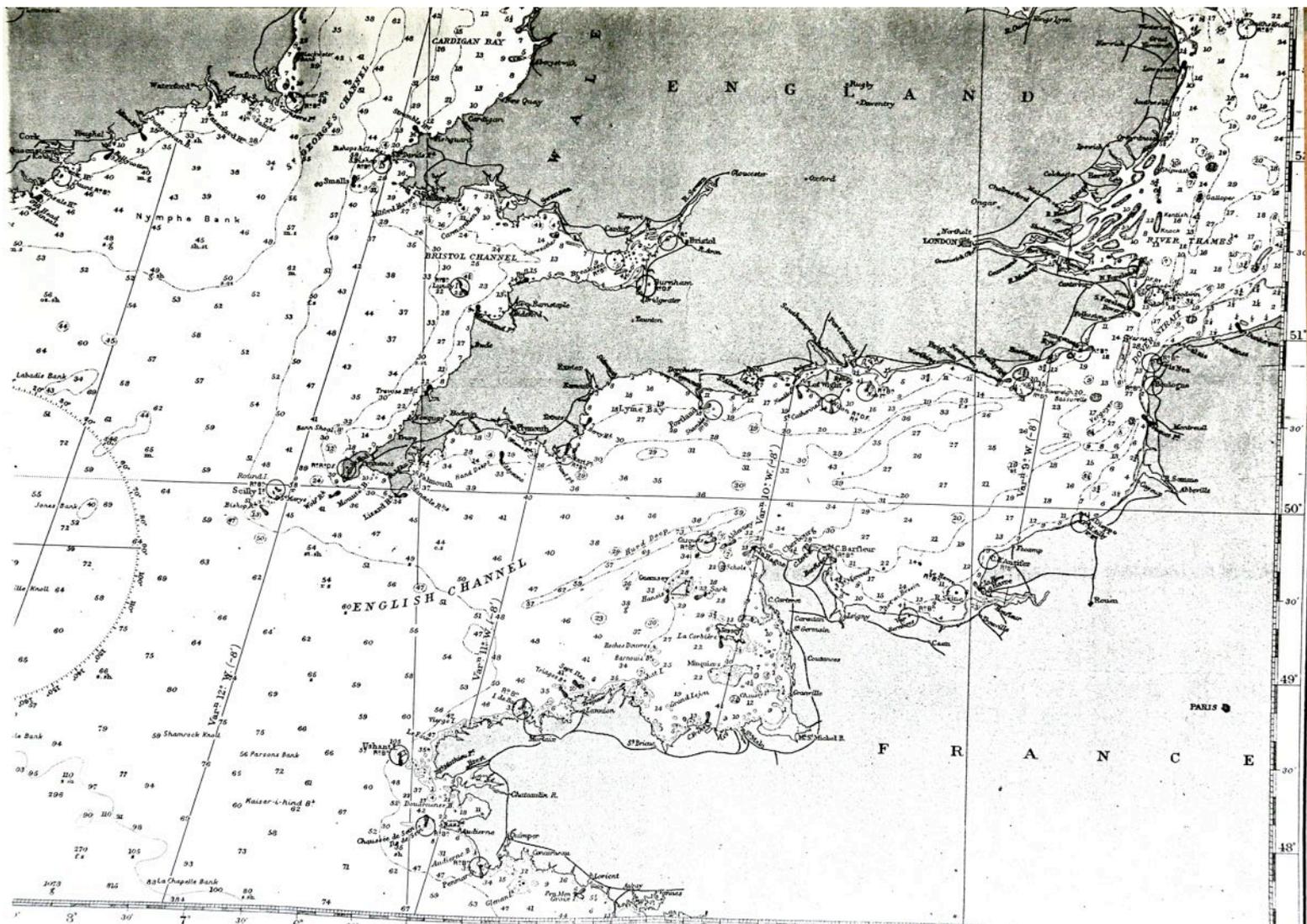
Anse d'ar-Véchen

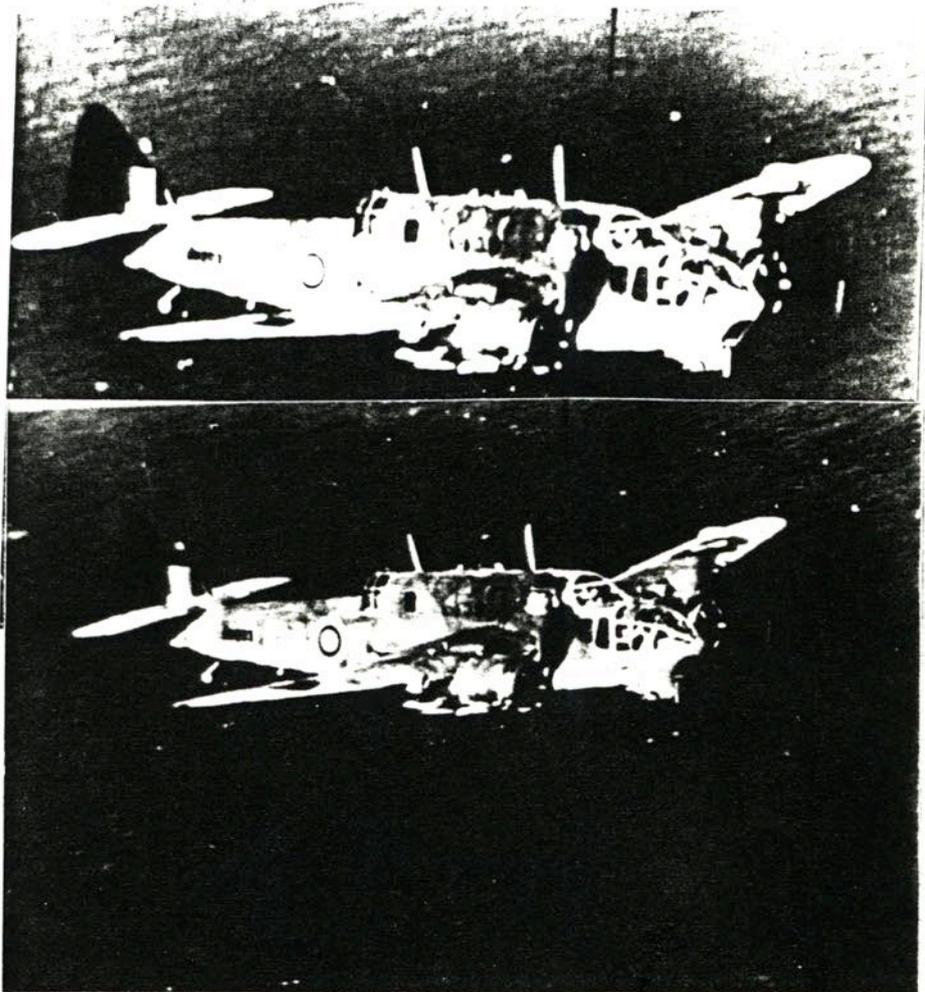
DOUARNENEZ

St-Anne-la-Peul

1:50,000 N 1087

1074
1073
1072
53,50
1071
1070
1069
1068
1067
2260
1066
2365
1065
2767
1064





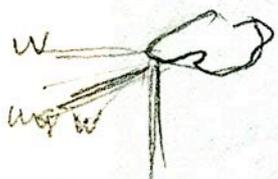
flashing light = feu à éclats
 revolving light = feu tournant
 flashing beacon = phare à éclipse

A/C. Q/22 → UP 22 30
 22 30 P^{le} du Raz 1.20 180 4
20 (45)
 1km

entre { 22 45 entre en Baie Dn2 → voir sur Dn2 15mm
 { 23 00 retour à la P^{le} du Raz →
 { 23 17 retour de Douarnenez puis retour P^{le} du Raz
 rencontre E/A

DOWN

A/C. A/22 UP 120
 22 15 cercle pdt 25 mm 20 55 Dist = 270km
 22 40 Ar Men 22 29 57 Ev. P^{le} Raz 13cm
 22 54 Bombard' Tréboul - 15 62
 23 15 deux fusées éclairantes 22 14 780 km/h
 - 1 30
 20 44
 DOWN 04 00 → 00 40



- 11mm S
- 2 SAP x
- 2 GP x
- 2 canisters x

22 15
 20 55
 120

Cop (155)

Cop 180

Les retours des 2 appareils

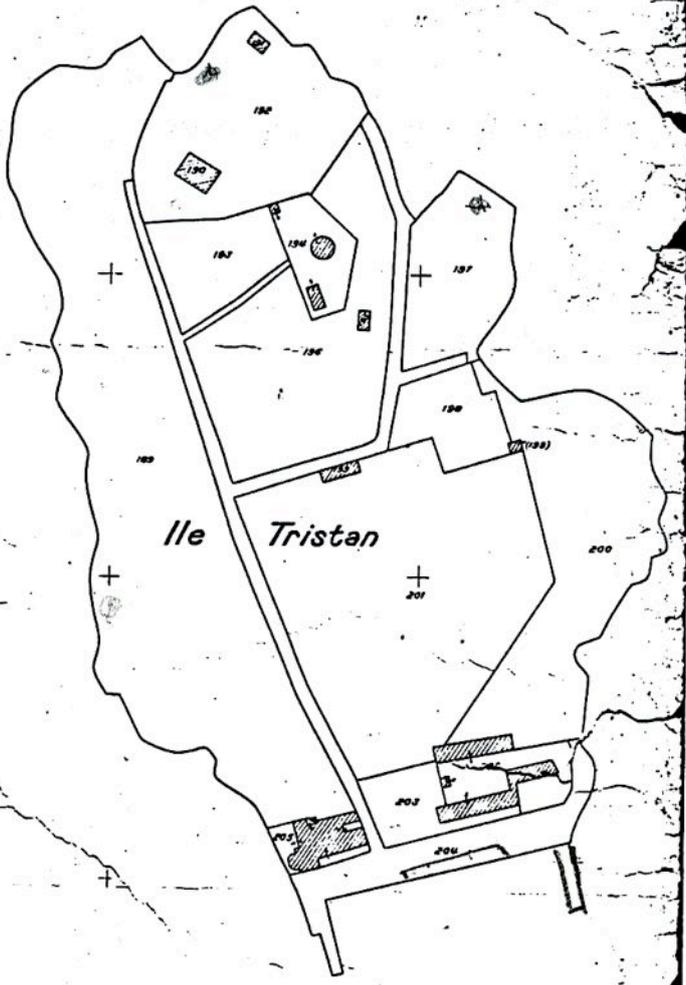
bombes réglés à 11 sec

le silence radio = pas de passag. de l'A/C Q/22 sur Tréboul



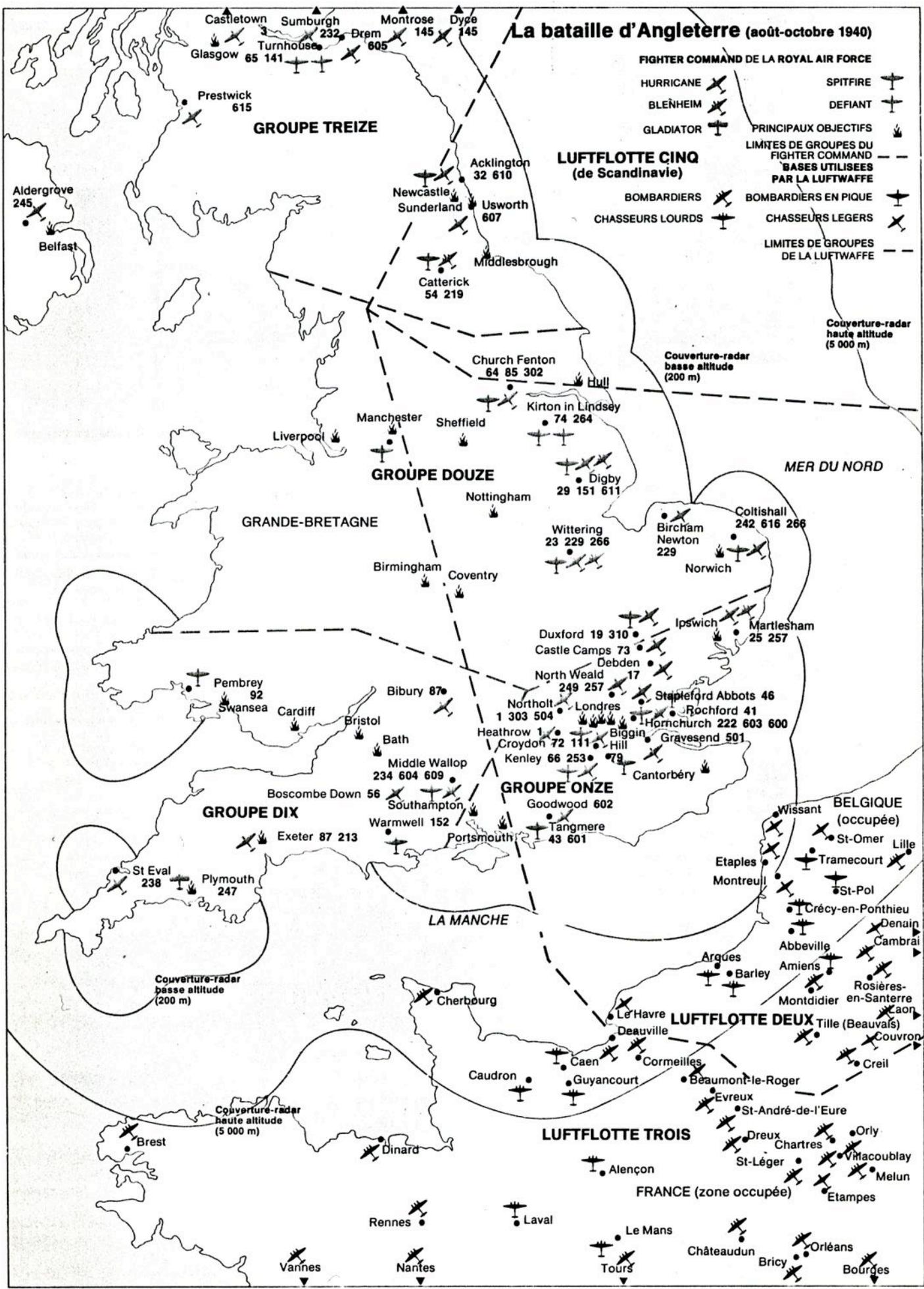
ANTIQUÉ

+ +
+ +
+ +
+ +



Douar

La bataille d'Angleterre (août-octobre 1940)



- FIGHTER COMMAND DE LA ROYAL AIR FORCE**
- HURRICANE
 - BLÉNHEIM
 - GLADIATOR
 - SPITFIRE
 - DEFIANT
- PRINCIPAUX OBJECTIFS**
- LIMITES DE GROUPES DU FIGHTER COMMAND
 - BASES UTILISEES PAR LA LUFTWAFFE
 - BOMBARDIERS
 - CHASSEURS LOURDS
 - BOMBARDIERS EN PIQUE
 - CHASSEURS LEGERS
 - LIMITES DE GROUPES DE LA LUFTWAFFE

GROUPE TREIZE

LUFTFLOTTE CINQ (de Scandinavie)

GROUPE DOUZE

GRANDE-BRETAGNE

MER DU NORD

GROUPE ONZE

GROUPE DIX

LA MANCHE

LUFTFLOTTE DEUX

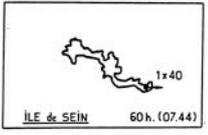
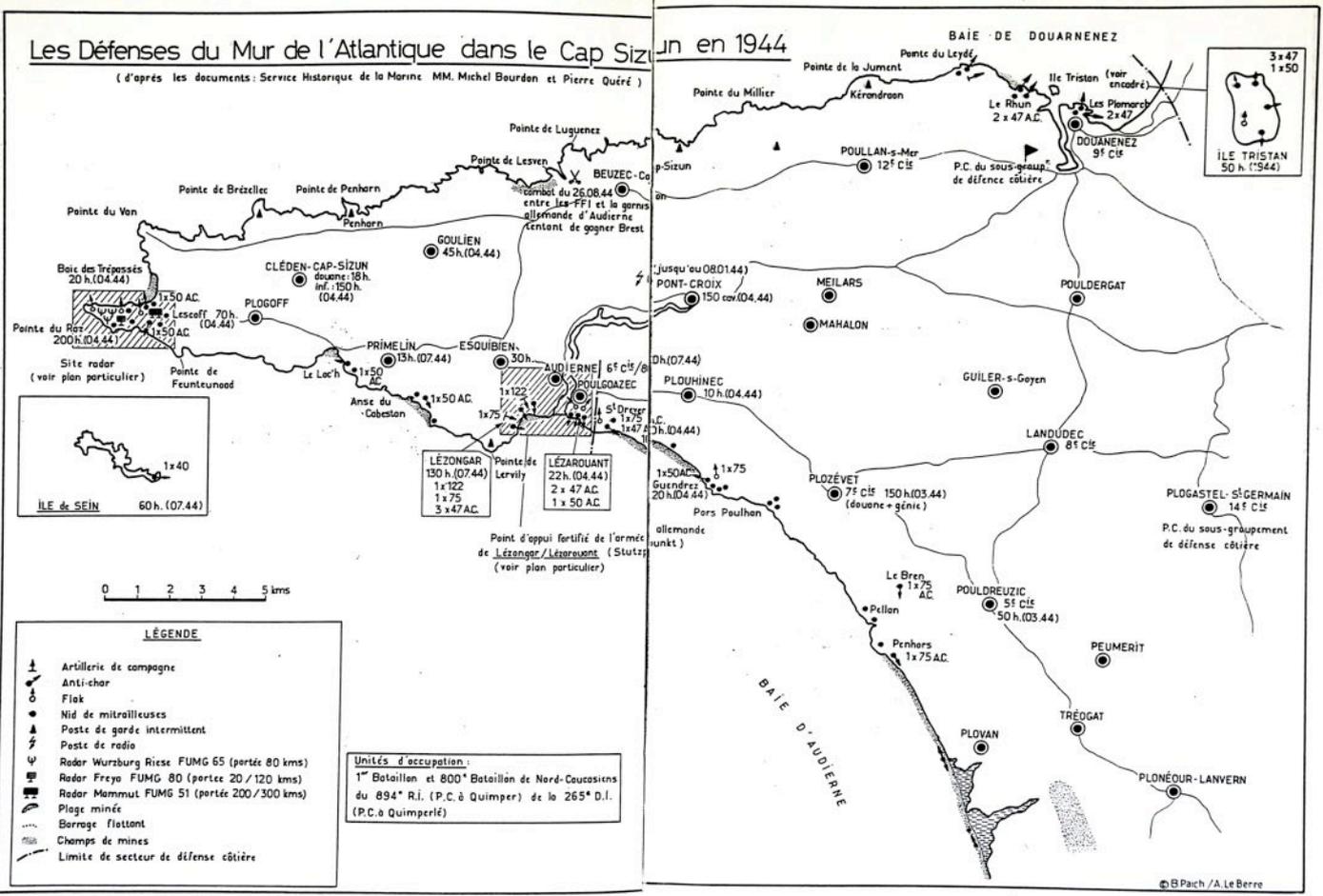
LUFTFLOTTE TROIS

FRANCE (zone occupée)

BELGIQUE (occupée)

Les Défenses du Mur de l'Atlantique dans le Cap Sizun en 1944

(d'après les documents : Service Historique de la Marine MM. Michel Bourdan et Pierre Quiré)



- LÉGENDE**
- ☛ Artillerie de campagne
 - ☛ Anti-char
 - ☛ Flak
 - ☛ Nid de mitrailleuses
 - ☛ Poste de garde intermittent
 - ☛ Poste de radio
 - ☛ Radar Wurzberg Riess FUMG 65 (portée 80 kms)
 - ☛ Radar Freya FUMG 80 (portée 20 / 120 kms)
 - ☛ Radar Mammot FUMG 51 (portée 200 / 300 kms)
 - ☛ Plage minée
 - ☛ Barrage flottant
 - ☛ Champs de mines
 - ☛ Limite de secteur de défense côtière

Unités d'occupation :
 1^{er} Bataillon et 800^e Bataillon de Nord-Caucasiens
 du 894^e R.I. (P.C. à Quimper) de la 265^e D.I.
 (P.C. à Quimperlé)

La bataille d'Angleterre (août-octobre 1940)



FIGHTER COMMAND DE LA ROYAL AIR FORCE

- HURRICANE
- BLEÛHEIM
- GLADIATOR

LUFTFLOTTE CINQ (de Scandinavie)

- BOMBARDIERS
- CHASSEURS LOURDS

PRINCIPAUX OBJECTIFS

- LIMITES DE GROUPES DU FIGHTER COMMAND
- BASES UTILISEES PAR LA LUFTWAFFE
- BOMBARDIERS EN PIQUE
- CHASSEURS LEGERS
- LIMITES DE GROUPES DE LA LUFTWAFFE

SPITFIRE

DEFIANT

Couverture-radar haute altitude (5 000 m)

Couverture-radar basse altitude (200 m)

GROUPE TREIZE

LUFTFLOTTE CINQ (de Scandinavie)

GROUPE DOUZE

MER DU NORD

GRANDE-BRETAGNE

GROUPE ONZE

GROUPE DIX

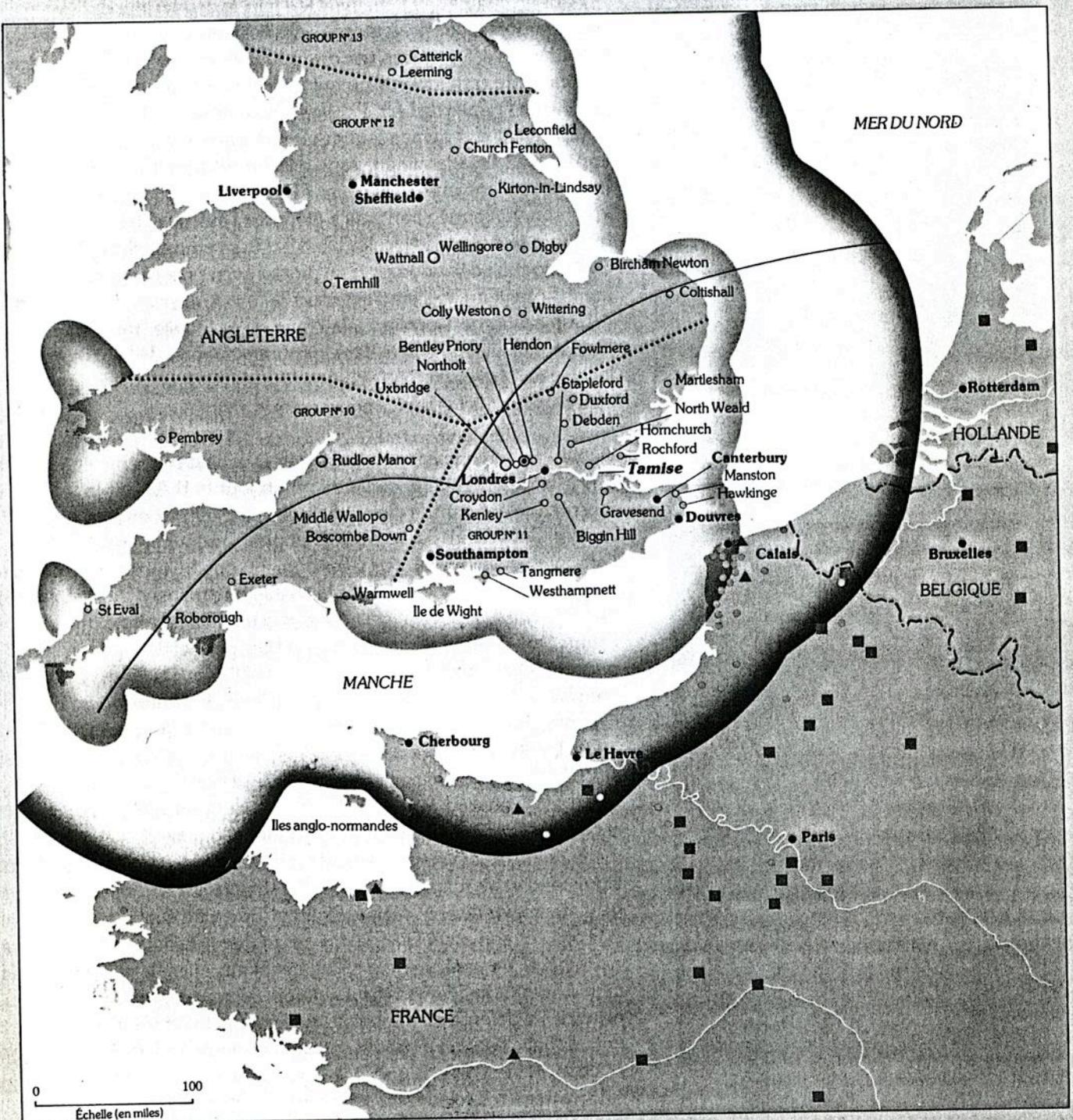
LA MANCHE

LUFTFLOTTE DEUX

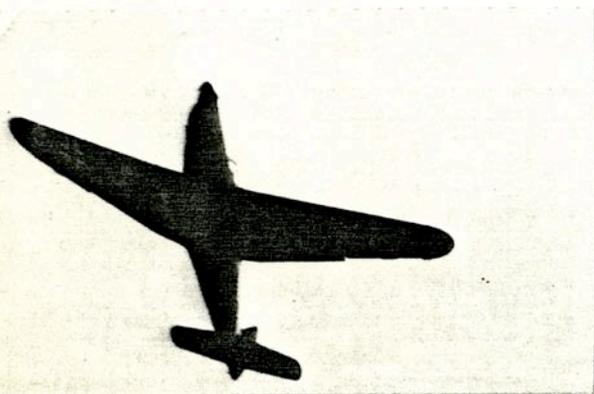
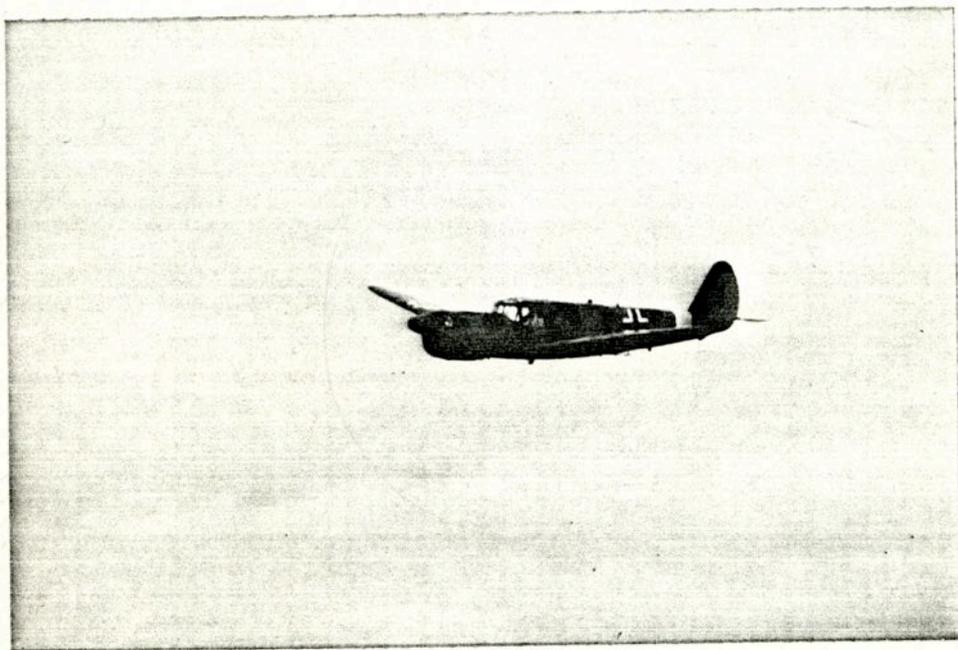
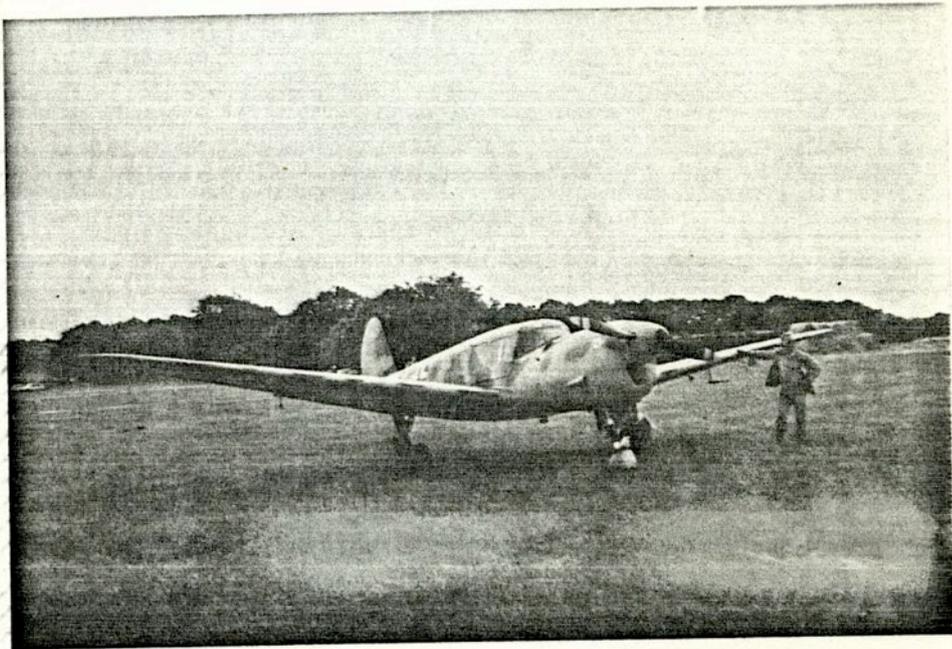
LUFTFLOTTE TROIS

FRANCE (zone occupée)

BELGIQUE (occupée)



"MESSERSCHMIT" 109



B-17 F "UP AND AT THEM"

CRACH , 3 MAI 1997

Plaqueette souvenir

Copyright Conservatoire Aéronautique de Cornouaille 1997.
Reproduction interdite sans autorisation préalable.



379EME BOMB GROUP 526EME SQUADRON

**EN SOUVENIR DE L'EQUIPAGE DU B-17F
"UP AND AT THEM" TOMBE A KERDAVID
LE 29 MAI 1943**

2Lt W.S. THOMAS	Capturé
Maj J.O. HALL	Capturé
2Lt W.S. KOVES	Capturé
2Lt J.H. GRIFFITH	Capturé
T/Sgt F.A. ADRICK	Tué
T/Sgt M.H. BELOCK	Tué
Sgt R.M. VANDERSTRAETEN	Tué
S/Sgt G.F. HAGUE	Tué
S/Sgt C.E. GALLAMORE	Tué
Sgt R.G. KUEHL	Tué

**INAUGURE PAR WILLARD S. THOMAS,
PILOTE DE L'APPAREIL, LE 3 MAI 1996**



Lt Willard S Thomas en tenue de vol durant sa formation
de pilote en 1942

1 Lt Willard S Thomas
en 1942



1 Lt Willard S Thomas en
compagnie de son épouse Wylene ,
en 1942

LA MISSION DU 29 MAI 1943

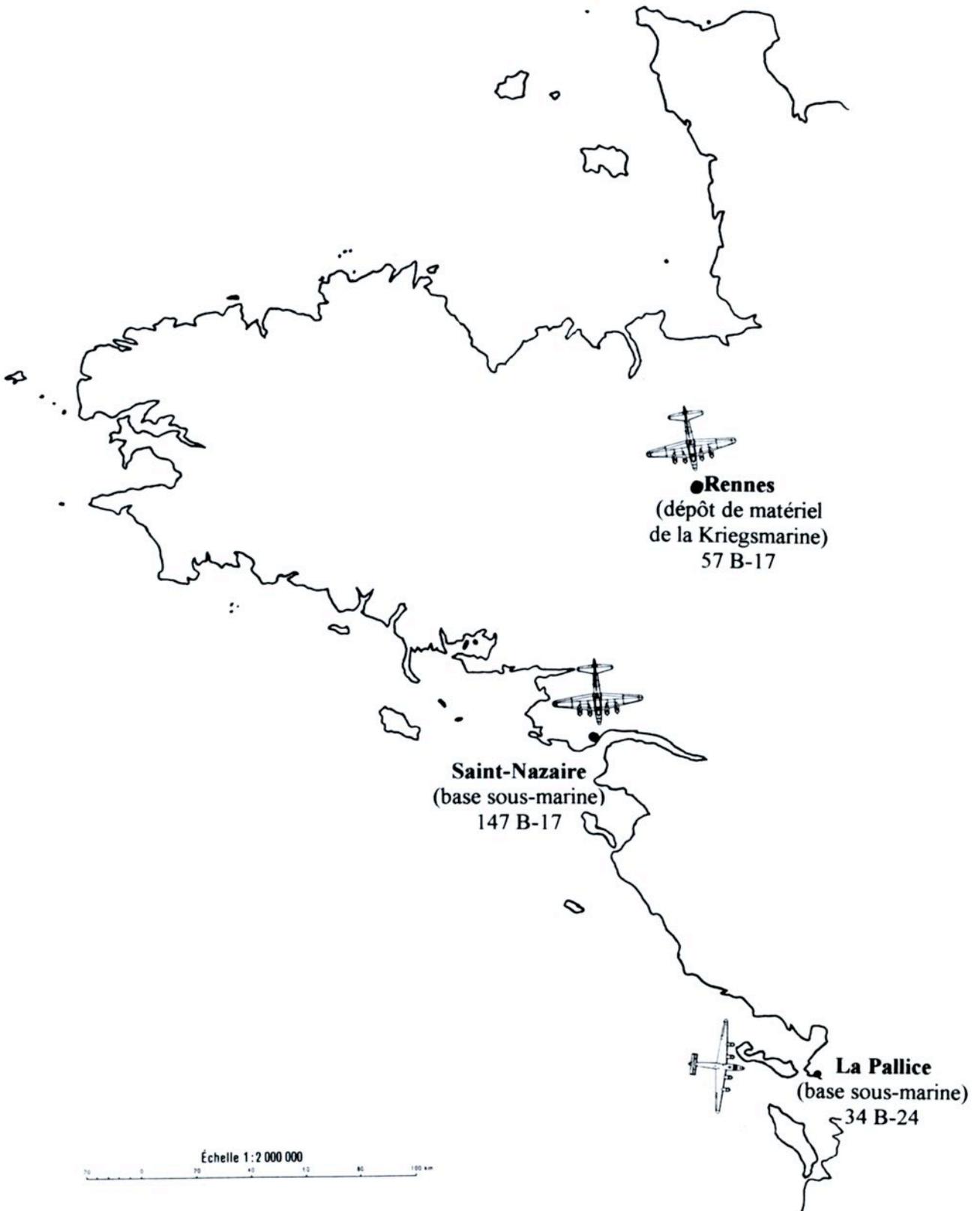
Le 29 mai 1943 la huitième Air Force américaine basée en Angleterre a pour objectif le dépôt de matériel de la Kriegsmarine de Rennes et les bases sous-marines de Saint-Nazaire et La Pallice. Dans la matinée, 241 B-17 et 38 B-24 décollent de leurs bases.

Les B-24 contournent la Bretagne et bombardent la base sous-marine de La Pallice sans subir de pertes. Il n'en va pas de même pour les deux autres formations. Lorsque l'escorte de chasseurs des 72 B-17 qui se dirigent vers Rennes rebrousse chemin à court de carburant, des Messerschmitt 109 et des Focke-Wulf 190 ne tardent pas à apparaître. Six forteresses volantes sont abattues.

L'attaque sur Rennes avait été conçue comme une diversion pour le raid principal contre la base sous-marine de Saint-Nazaire. Mais alors que les B-17 font route vers la Manche après avoir bombardé leur objectif, les chasseurs allemands qui ont eu le temps de refaire le plein attaquent. Le raid sur Saint-Nazaire coûte à la huitième Air Force huit forteresses volantes victimes de la défense antiaérienne (Flak) ou des chasseurs allemands.

Ce 29 mai 1943, le 379ème Bomb Group arrivé en Angleterre le mois précédent effectuait sa première mission de bombardement. Sur les 24 appareils qui décollèrent de la base de Kimbolton au nord-ouest de Cambridge, trois furent abattus. Pour leurs équipages, cette première mission fut aussi la dernière.

29 MAI 1943
MISSION 61



B-17 F 42-29742
305th Bomb Grp - 366th Bomb Sqn
tombe en mer au large de Start Point



B-17 F 41-24602 *Yardbird*
303rd Bomb Grp - 360th Bomb Sqn
tombe à Pleubian

B-17 F 42-29878 *Lady Godiva*
379th Bomb Grp - 526th Bomb Sqn
tombe près des îles Saint-Quay

B-17 F 42-29531
305th Bomb Grp - 422nd Bomb Sqn
tombe à Saint-Bihy



B-17 F 42-3113
379th Bomb Grp - 525th Bomb Sqn
tombe à Saint-Connec



B-17 F 42-29838 *Concho Clipper*
351st Bomb Grp - 509th Bomb Sqn
tombe à Ploeren

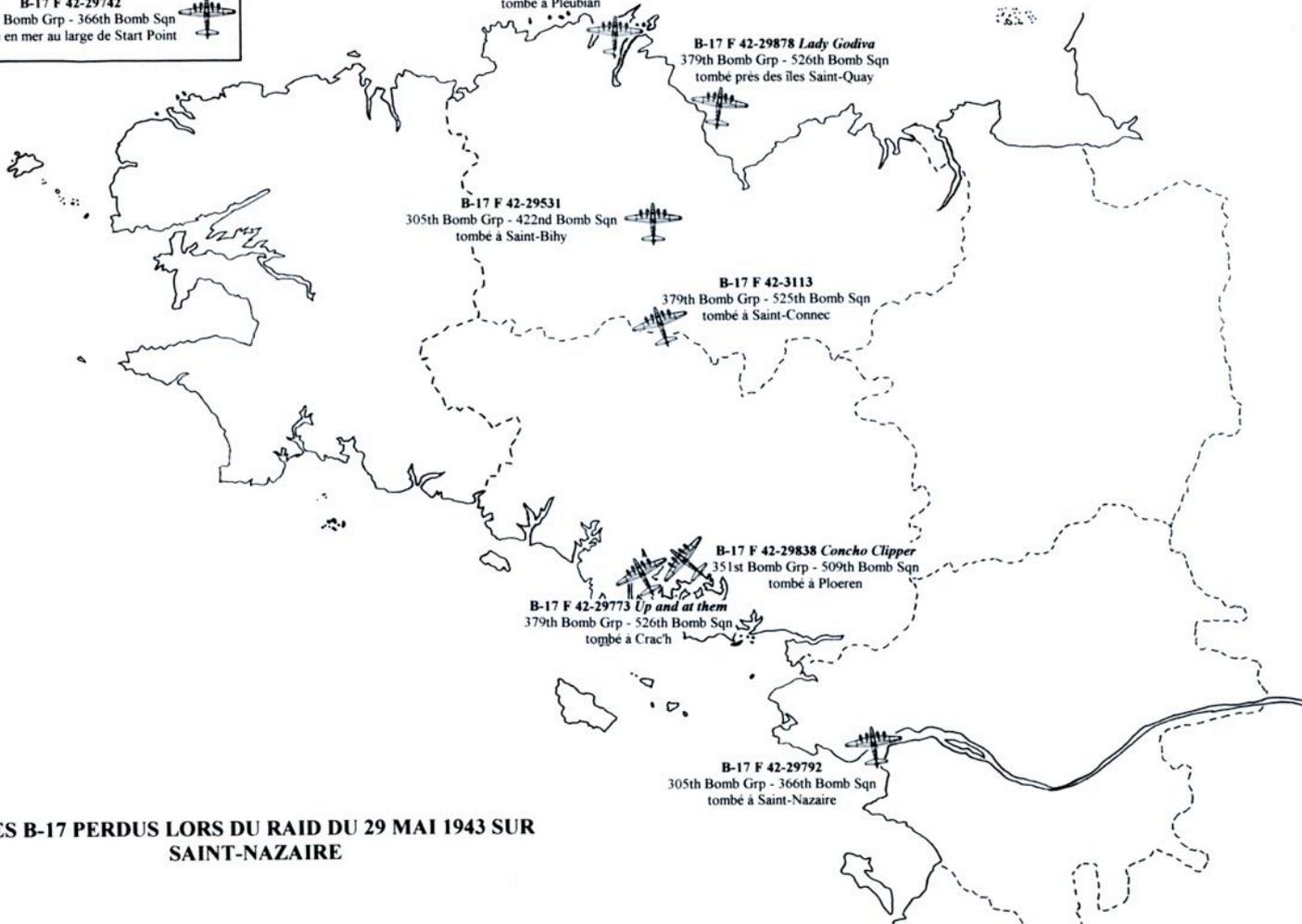
B-17 F 42-29773 *Up and at them*
379th Bomb Grp - 526th Bomb Sqn
tombe à Crac'h



B-17 F 42-29792
305th Bomb Grp - 366th Bomb Sqn
tombe à Saint-Nazaire



LES B-17 PERDUS LORS DU RAID DU 29 MAI 1943 SUR SAINT-NAZAIRE



Le raid de bombardement sur St-Nazaire du 29 Mai 1943
vu par la presse Américaine



BOMBS STRIKE U-BOAT INSTALLATIONS from which Nazi under-sea craft prey on American shipping as Flying Fortresses raid St. Nazaire, France. The raid was one of three May 29 in which the largest force of U. S. four-engined bombers to raid Europe took part.

LA CHUTE DU B-17 *UP AND AT THEM* A KERDAVID EN CRAC'H

Le samedi 29 mai 1943, vers 17 heures, une formation de bombardiers B-17 venant de l'est passa par le travers sud d'Auray. L'un des appareils paraissait en difficulté, poursuivi par trois chasseurs allemands, il effectua plusieurs cercles au dessus d'Auray. Lors du combat aérien, un chasseur allemand aurait été abattu par les mitrailleuses de la forteresse volante et se serait écrasé à Pluneret à la base du viaduc de chemin de fer.

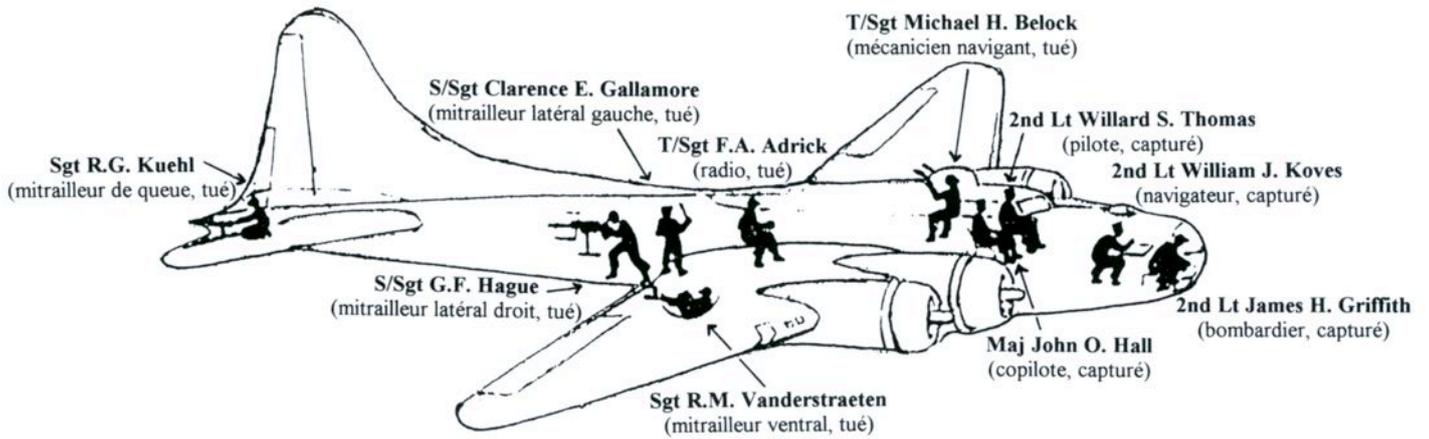
Le B-17, gravement touché, se présenta par le sud-ouest, l'aile gauche fortement inclinée. C'est alors que plusieurs membres de l'équipage sautèrent en parachute. Le lieutenant Willard S. Thomas, pilote de l'appareil, atterrit à Saint-Goustan où il fut immédiatement capturé par des soldats allemands. Trois autres aviateurs furent faits prisonniers et un cinquième retrouvé mort.

Pendant ce temps, le B-17 prenait la direction du village de Kerdauid en Crac'h. Là, fauchant plusieurs arbres, labourant un talus, il toucha le sol dans un champ de blé en pente et fut stoppé net par un gros frêne. Sous le choc, deux des quatre moteurs furent projetés à plusieurs mètres. L'un d'eux tomba sur une remise y provoquant un incendie.

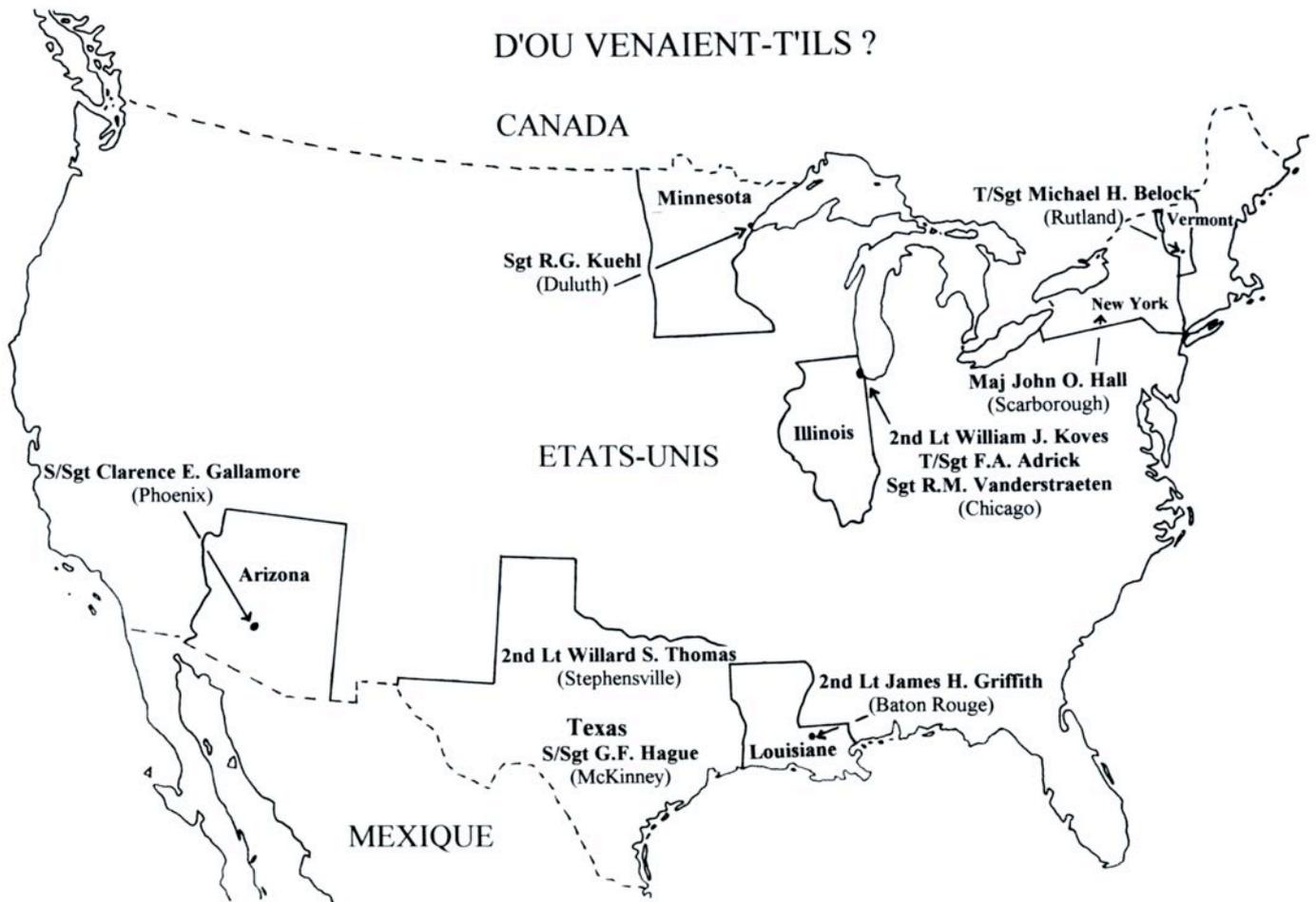
L'épave de l'appareil fut la proie des flammes jusqu'au lendemain. Une fois l'incendie éteint, les Allemands trouvèrent dans les débris les corps de cinq membres de l'équipage qui furent placés dans des sortes de caisses. Un cultivateur et sa charrette furent réquisitionnés afin d'emmener les corps jusqu'à la route d'Auray. De là, les dépouilles des cinq aviateurs furent transportées au cimetière de Guidel où elles furent inhumées le jour même. Plusieurs jours après la catastrophe, les Allemands commencèrent la récupération et l'évacuation des restes du bombardier qui remplirent plusieurs remorques.

Récit établi d'après les témoignages collectés par M. Georges Le Mer de Sainte-Anne-d'Auray auprès de M. et Mme Moisan de Kerdauid et M. Jean Le Guennec de Keralbry en Crac'h.

**B-17 F 42-29773 *Up and at them*
379th Bomb Group 526th Bomb Squadron**



D'OU VENAIENT-T'ILS ?



LE PILOTE RACONTE

J'étais officier de réserve et en juin 1941 j'ai été mobilisé comme sous-lieutenant d'infanterie à Fort Bliss près d'El Paso au Texas. En mars 1942, j'ai obtenu mon transfert dans l'aviation et j'ai commencé mon entraînement de pilote en Californie. J'ai été promu lieutenant le 12 octobre 1942. J'ai piloté mon avion au dessus de l'Atlantique Nord, un vol de douze heures de Bangor dans le Maine jusqu'en Ecosse où nous avons atterri le 24 avril 1943. J'ai participé à une mission de diversion lors du raid du 15 mai 1943 sur Kiel en Allemagne.

Le jour du raid sur Saint-Nazaire, on était debout très tôt. On a pris notre petit déjeuner à 4h30 et le briefing a eu lieu à 5h30. Ensuite, nous sommes allés jusqu'à l'appareil. Je me suis assuré que chacun savait ce qu'il avait à faire, que tout le monde avait son parachute et que les mitrailleuses étaient en état de marche. Nous avons décollé à 10h30, on a tourné au dessus de l'Angleterre un bon bout de temps car les bombardiers ont été longs à se grouper en formations. C'était le plus gros raid jusqu'alors, 169 B-17 au total. J'étais en tête d'un groupe de six appareils dans la formation du bas, celle qui était la plus vulnérable. Le commandant de mon squadron, le Major John O. Hall, avait pris place à bord comme copilote.

L'appareil a été touché par la Flak au dessus de Jersey, le moteur intérieur gauche a été mis hors service mais nous pouvions encore voler. Nos chasseurs d'escorte ne pouvaient pas aller au delà de la côte française par manque de carburant, c'est là que nous aurions eu le plus besoin d'eux. A Saint-Nazaire, nous avons été accueilli par la Flak. Il fallait voler bien droit pendant une minute pour que le bombardier puisse viser et larguer les bombes. Nous avons lâché nos bombes sur la base sous-marine et j'ai changé mon cap de 45° pendant une minute, puis je suis revenu sur l'objectif afin de prendre des photos. A ce moment, l'appareil a été touché par la Flak, le fuselage a presque été coupé en deux. Les câbles de commandes ont été sectionnés, je n'arrivais plus à contrôler le B-17. Cinq membres de l'équipage sont morts dans l'appareil et les cinq autres ont sauté en parachute, l'un d'entre eux a également été tué. Il m'a semblé que ma descente durait des heures. J'ai vu deux chasseurs allemands qui faisaient des cercles, quand je suis arrivé à leur altitude j'ai pensé qu'ils allaient me tirer dessus, mais au lieu de ça les pilotes m'ont fait signe de la main et m'ont souri. J'ai atterri à côté d'une route et d'un canal. Il y avait là une centaine de Français qui m'attendaient, trois soldats allemands armés de pistolets-mitrailleurs ont surgi et m'ont capturé.

J'ai d'abord été enfermé à Vannes et de là on m'a transféré en Allemagne. Pendant deux semaines, j'ai été interrogé dans un camp près de Francfort. Ensuite, j'ai été emprisonné au Stalag Luft III de Sagan, là où a eu lieu la grande évasion, du 13 juin 1943 au 27 janvier 1945. Le lendemain de mon arrivée, un Anglais m'a cuisiné un gâteau d'anniversaire avec des biscuits réduits en miettes et de la saccharine et il a mis une bougie dessus. C'est quelque chose que je n'oublierai jamais. Le camp a été évacué car les Russes approchaient, nous avons marché pendant quatre jours jusqu'à Spremberg et de là nous avons été transférés jusqu'à Moosbürg en wagon de marchandises. On n'était pas trop mal traités mais nous avions très faim. Nous avons été libérés par les troupes du général Patton le 29 avril 1945.

Willard S. Thomas

Pilote du B-17 *Up and at them*

tombé à Kerdavid en Crac'h le 29 mai 1943.

LE NAVIGATEUR RACONTE

Je me souviens très bien que l'avion s'est retourné et a plongé en direction d'un petit bouquet d'arbres. L'appareil a explosé et les arbres ont pris feu. Je me balançais sous mon parachute à environ 4 500 mètres d'altitude et à ce moment j'ai prié pour que des innocents ne soient pas blessés.

Le major John Hall était le commandant du squadron et j'en étais le navigateur. Nous n'avions pas d'appareil ou d'équipage réguliers, nous volions en tête dans l'avion choisi par le Major Hall. Le 29 mai, c'était celui du lieutenant Thomas.

Je ne connaissais aucun membre de l'équipage de Thomas. En tant que navigateur du squadron, on m'a réveillé à 4 heures du matin pour participer à la préparation de la mission. Ensuite, il y eut un briefing pour tous les équipages et on nous a conduit jusqu'à notre appareil.

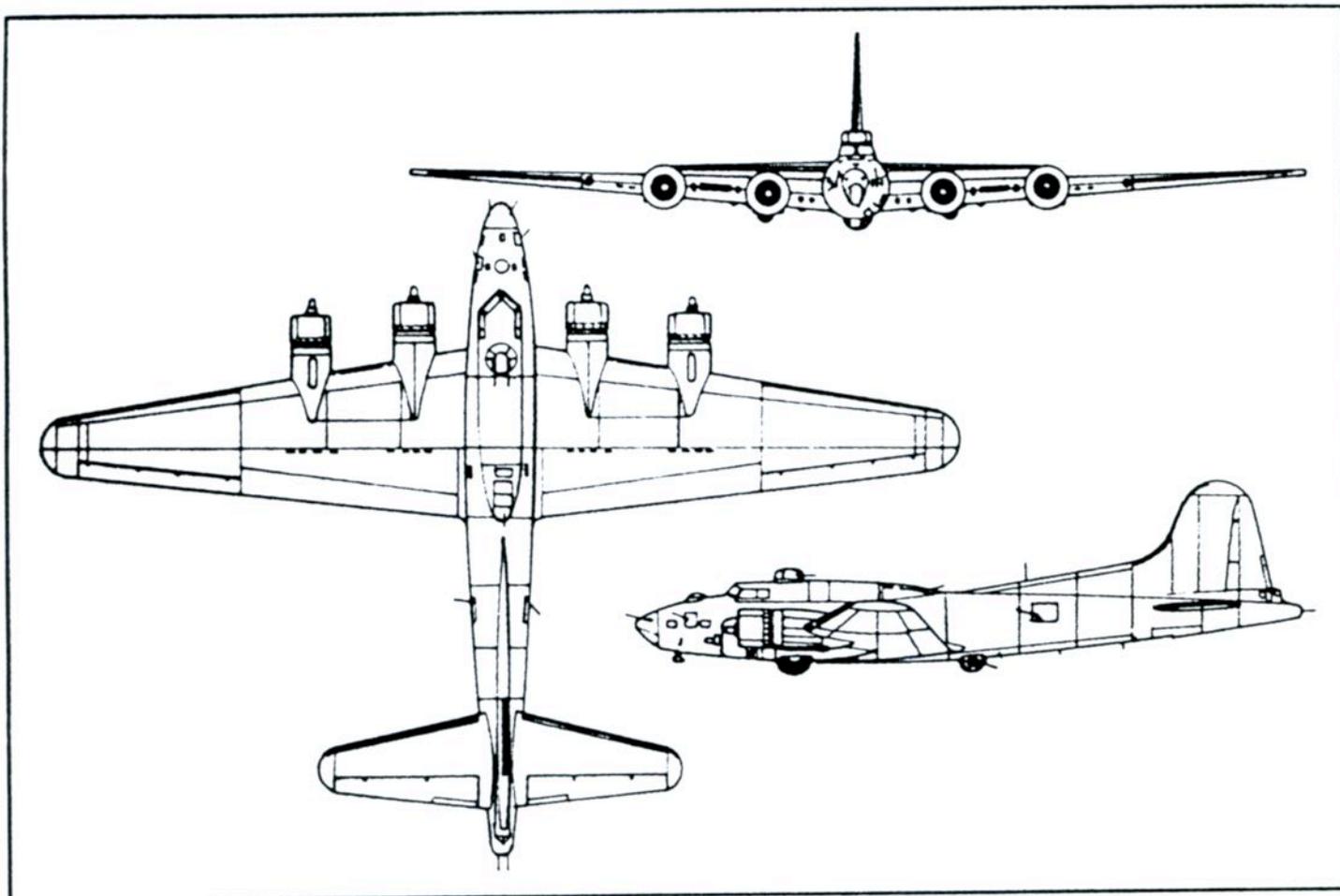
Le lieutenant James Griffith qui était le bombardier de Thomas a fait carrière dans L'U.S. Air Force après la guerre et a pris sa retraite comme colonel. Il est mort il y a plusieurs années à Baton Rouge en Louisiane. Le Major Hall est également resté dans l'U.S. Air Force, mais je ne sais pas s'il est toujours vivant. J'avais 24 ans en 1943 et Thomas avait 28 ans. Le Major Hall était plus âgé.

William J. Koves

Navigateur du B-17 *Up and at them*

tombé à Kerdauid en Crac'h le 29 mai 1943.

LE BOEING B-17 F (FORTERESSE VOLANTE)



TYPE : bombardier lourd à long rayon d'action.

DIMENSIONS : 31,62 mètres d'envergure ; 22,76 mètres de long ; 5,83 mètres de haut.

MOTEURS : quatre Wright R 1820-97 Cyclone turbocompressés de 1 200 chevaux.

POIDS : 15 422 kilos à vide ; poids maximum au décollage : 25 628 kilos avec une charge de bombes de 2 722 kilos.

PERFORMANCES : vitesse maximale : 481 kilomètres heures à 7 620 mètres d'altitude. Distance franchissable : 2 092 kilomètres et jusqu'à 3 542 kilomètres pour les appareils équipés des réservoirs Tokyo.

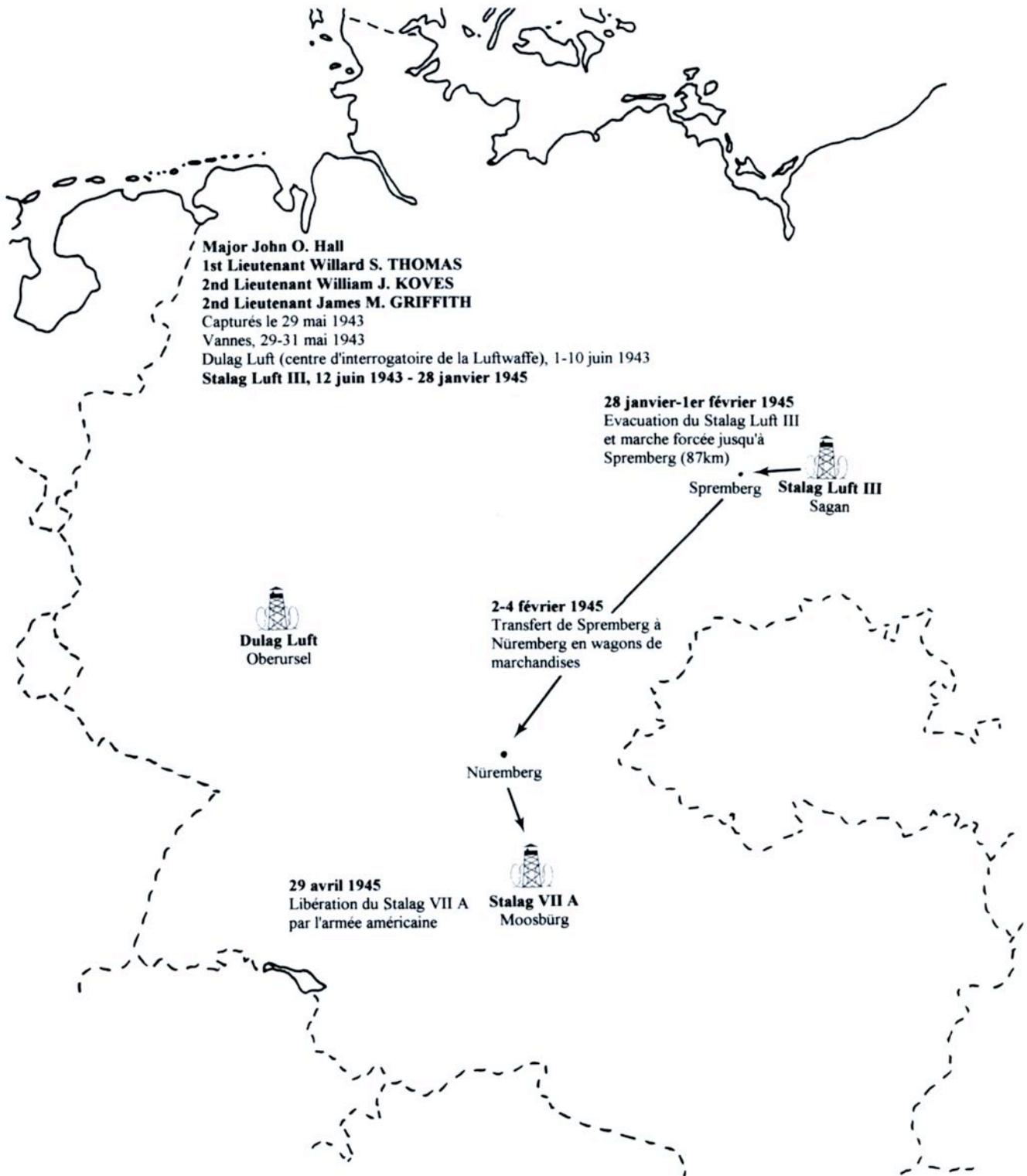
EQUIPAGE : dix hommes (pilote, copilote, navigateur, bombardier, mécanicien navigant, radio et quatre mitrailleurs).

CHARGE DE BOMBES : jusqu'à quatre tonnes.

ARMEMENT DEFENSIF : onze ou douze mitrailleuses de 12,7 millimètres.

PRODUCTION : 3 405 exemplaires.

23 MOIS DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS





1 Lt Willard.S.Thomas au Stalag Luft III
a Sagan (Silésie)

CONSERVATOIRE AERONAUTIQUE DE CORNOUAILLE

(Association loi de 1901 déclarée le 29 avril 1994)

BUTS

Conservation du patrimoine aéronautique.

Recherches sur l'histoire de l'aviation en Bretagne.

Création d'un musée.

ACTIVITES

Recherches historiques sur la guerre aérienne en Bretagne de 1940 à 1944 (bombardements, chutes d'avions alliés et allemands, réseaux d'évasion d'aviateurs, etc.) :

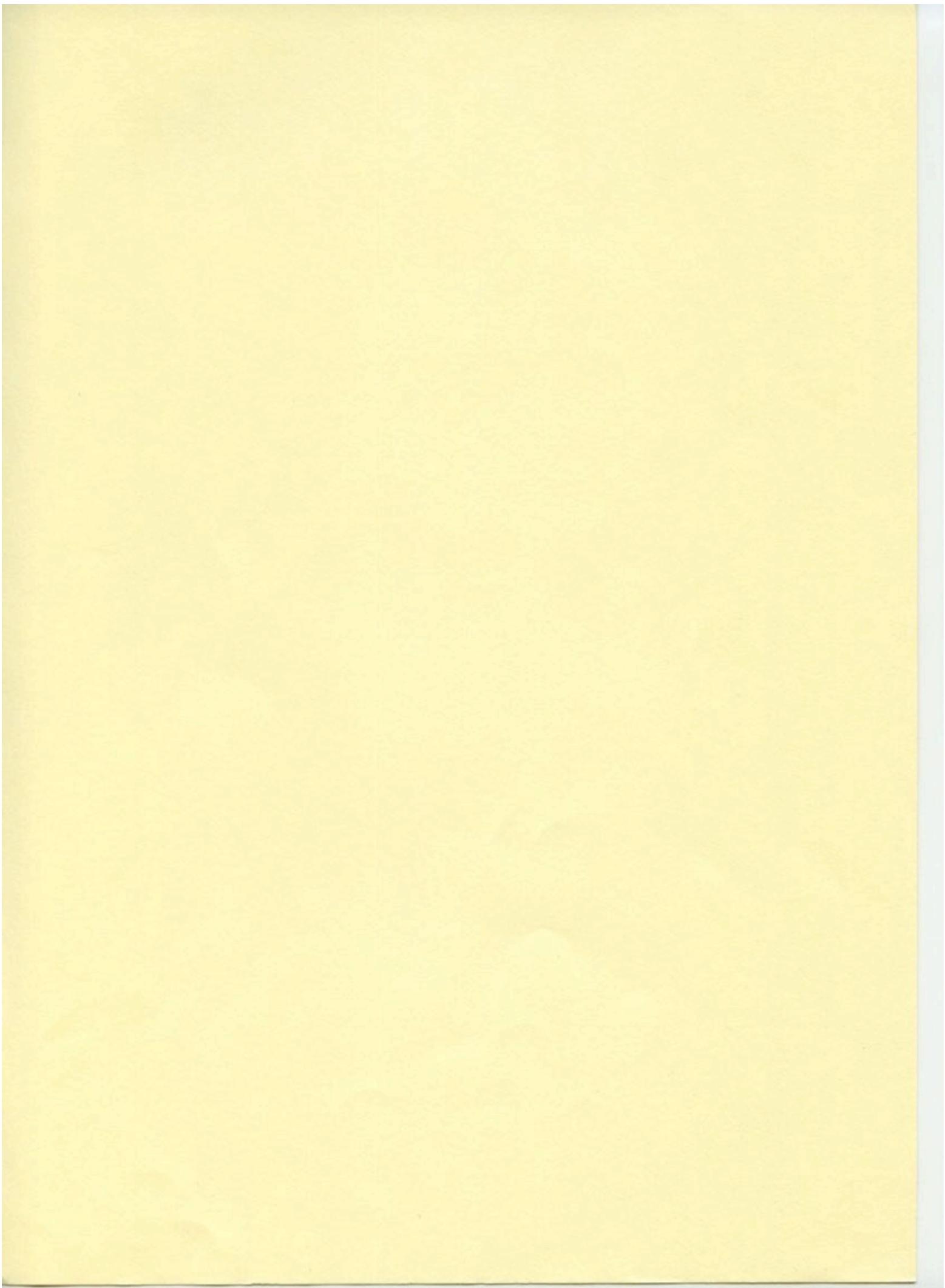
- conservation de souvenirs matériels et de documents concernant cette période.
- contacts avec les vétérans.
- expositions et cérémonies commémoratives.

Préservation du patrimoine historique relatif aux aviateurs français (de l'Armée de l'air et de l'Aéronautique navale) de la première guerre mondiale à nos jours : uniformes, équipements de vol, insignes, décorations, matériel de bord, photographies, documents, etc.

CONTACTS

François CADIC, KERGOAT, 29180 QUEMENEVEN, tél. 02 98 73 59 49.

Claude HELIAS, Ty-Ar-Groas, 29700 PLOMELIN, tél. 02 98 94 25 61.



Liste des B. 17 abattus dans les parages d'Ouessant et de Brest,
le 1er mai 1943 (voir carte)
entre 13 h 50 et 14 h 40
(heure anglaise)
14 h 50 et 15 h 40
(heure allemande)

☺☺☺

8ème U.S. AIR FORCE

B 17 n° 4225784 - 306 th B.G. - 423 s Sq - Lt WIGGINTON Bart
Lettre H
basé à THURLEIGH
abattu en rade de BREST presque dans le port.
Equipage totalement anéanti.

B 17 n° 425422 - 306 th B.G. - 423 d Sq - Lt. PIPP Edwin
Lettre H
basé à THURLEIGH - tombé à 25 miles de BREST
6 tués - 4 prisonniers.

B 17 n° 4229620 - 306 th B.G - 367 th Sq - Lt LUBY Owen
Lettre H
basé à THURLEIGH
abattu par 48° 20 N et 5° W
équipage totalement anéanti

B 17 n° 41 24 547 - 91 st B.G. - 323 d Sq - Lt RAND Robert
Lettre A
basé à BASSINGBOURNE
abattu au-dessus de BREST.
5 morts - 5 prisonniers ramenés à St MALO.

Liste des B. 17 abattus dans les parages d'Ouessant et de Brest,
le 1er mai 1943 (voir carte)

entre 13 h 50 et 14 h 40
(heure anglaise)
14 h 50 et 15 h 40
(heure allemande)

☺☺☺

8ème U.S. AIR FORCE

- B 17 n° 4225784 - 306 th B.G. - 423 s Sq - Lt WIGGINTON Bart
Lettre H
basé à THURLEIGH
abattu en rade de BREST presque dans le port.
Equipage totalement anéanti.
- B 17 n° 425422 - 306 th B.G. - 423 d Sq - Lt. PIPP Edwin
Lettre H
basé à THURLEIGH - tombé à 25 miles de BREST
6 tués - 4 prisonniers.
- B 17 n° 4229620 - 306 th B.G - 367 th Sq - Lt LUBY Owen
Lettre H
basé à THURLEIGH
abattu par 48° 20 N et 5° W
équipage totalement anéanti
- B 17 n° 41 24 547 - 91 st B.G. - 323 d Sq - Lt RAND Robert
Lettre A
basé à BASSINGBOURNE
abattu au-dessus de BREST.
5 morts - 5 prisonniers ramenés à St MALO.

Liste des B. 17 abattus dans les parages d'Ouessant et de Brest,
le 1er mai 1943 (voir carte)
entre 13 h 50 et 14 h 40
(heure anglaise)
14 h 50 et 15 h 40
(heure allemande)

SSS

ème U.S. AIR FORCE

17 n° 4225784 - 306 th B.G. - 423 s Sq - Lt WIGGINTON Bart
Lettre H
basé à THURLEIGH
abattu en rade de BREST presque dans le port.
Equipage totalement anéanti.

17 n° 425422 - 306 th B.G. - 423 d Sq - Lt. PIPP Edwin
Lettre H
basé à THURLEIGH - tombé à 25 miles de BREST
6 tués - 4 prisonniers.

17 n° 4229620 - 306 th B.G - 367 th Sq - Lt LUBY Owen
Lettre H
basé à THURLEIGH
abattu par 48° 20 N et 5° W
équipage totalement anéanti

17 n° 41 24 547 - 91 st B.G. - 323 d Sq - Lt RAND Robert
Lettre A
basé à BASSINGBOURNE
abattu au-dessus de BREST.
5 morts - 5 prisonniers ramenés à St MALO.

Liste des B.17 abattus dans les parages d'Ouessant
et de Brest, le 1^{er} mai 1943. (voir carte)

entre 13 h 50 et 14 h 40
(heure anglaise)

14 h 50 et 15 h 40
(heure allemande)

8^{ème} U.S. AIR FORCE.

B 17 n° 4225784 - 306th B.G. 423^d Sq. L^t WIGGINTON Sam
lettre H

basé à THURLEIGH

abattu en rade de BREST presque dans le port.

Equipage totalement anéanti

B 17 n° 425422 306th B.G. 423^d Sq. L^t PIPP Edwin
lettre H

basé à THURLEIGH - tombé à 25 miles de BREST

6 tués - 4 prisonniers.

B 17 n° 4229620 306th B.G. 367th Sq. L^t LUBY Owen
lettre H

basé à THURLEIGH

abattu par 48° 20' N et 5° W

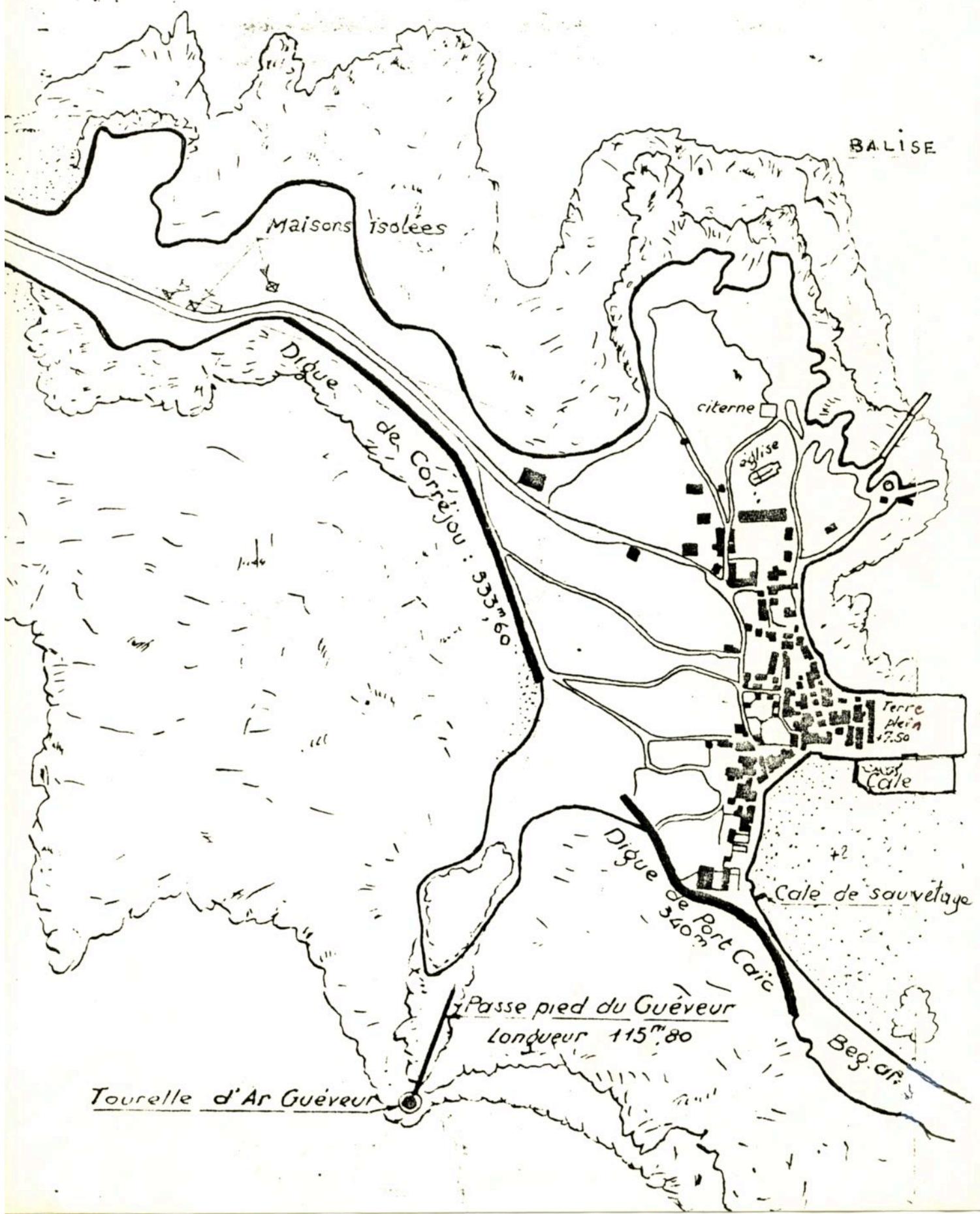
Equipage totalement anéanti

B.17 n° 4124547 91st B.G. 323^d Sq L^t RAND Robert
lettre A

basé à BASSINGBOURNE

abattu au-dessus de BREST.

5 morts - 5 prisonniers ramené à S^t MALO



BALISE

Maisons isolées

Digue de Corréjou : 333m,60

citerne

eglise

Terre plein 7.50

Cale

Digue de Port Caic : 340m

Cale de sauvetage

Passé pied du Guèveur
Longueur 115m,80

Tourelle d'Ar Guèveur

Beg-ar

1st May, 1943

To: Com. Gen. First Bomb Wing
Attention A-2

Subject: Teletype Report

(A) 1. 18 aircraft of the 306th Bomb Group took off at 8:45 for St. Nazaire. Three returned early. Fifteen were over the target, but only twelve dropped bombs. Two jettisoned, and one brought bombs back. Eleven ships landed at Predanick at 15:30, eight later proceeding to Portreath where another had previously landed.

The mission was uneventful until target was reached, when some slight enemy opposition was encountered. Flak at target was ineffective and behind formation.

2. Bombing was bad due to heavy overcast making exact target pin pointing difficult on bomb run. Target visible only when directly overhead when such hits as could be seen were mainly in water or on point of land short and to right of aiming point.

On return trip, while at 800 feet, formation flew over Brest in error and was engaged by light and heavy flak, as well as by 15 to 20 E/A, 3 of our planes being lost.

3. Three AC turned back at English Coast near Portland at ~~14:30~~ ^{10:30}, one with number three engine out, one with heavily vibrating engine, one with number one engine out.

4. E/A opposition at target slight, no claims reported for any encounter over target. Less than ten planes sighted. At Brest, heavy attacks by from 15 to 20 EA which came up to engage as formation appeared. A new attack reported was from rear from water level up against bottom of our AC flying at from 800 to 1500 feet. We claim eight destroyed.

5. Flak at St. Nazaire generally ineffective and behind. At Brest, very accurate, intense light and heavy flak. Flak boats, coastal batteries, machine guns, in addition to regular flak positions reported firing.

6. Three AC lost, two down at Brest, probably no survivors, one ditching in channel too near French Coast for Air Sea Rescue to be effective. Men seen launching raft. Positions reported by our AC to tower on arrival at Predanick. Report received at Portreath at 2040 from Air Sea Rescue stated entire Spitfire Wing escorted rescue boats out in wide sweep but found nothing. Three men baled at approximate mid channel (exact position impossible to secure) from our burning AC number 649 which later successfully landed at Predanick with balance of crew.

7. Eleven AC landed at Predanick, of which three are seriously damaged. One landed at Portreath seriously damaged.

Teletype report, continued, page two.

8. Two Mess. 110's flew level with formation, then climbed thru overcast and dropped bombs on our AC at 15,000 feet near Belle Isle. Four sticks of five bombs each reported dropped in train, bombs exploding on contact with water. One flak boat raked by fire from one of our AC at Brest. One flak battery shot up by another AC at Brest. One long, slim ship, possibly sub, reported hit by bomb at St. Nazaire. One crew reports numerous evidences of fresh building activity on route in, noting especially huge construction in several areas. Several instances reported of extreme heroism and great devotion to duty.

~~(B)~~ This report does not include any claims for ship which landed at Portreath, crew having been flown to base in another ship before arrival of balance of formation here.

- (B) 1 - 18
- 2 - 6
- 3 - St. Nazaire - 12
- 4 - none
- 5 - none
- 6 - none
- 7 - 3
- 8 - ~~speeches~~ don't know
- 9 - ~~speeches~~ don't know
- 10 - none
- 11 - three - probably flak and EA combined
- 12 - 2 x 2000
- 13 - 2 24 x 2000
- 14 - 4 x 2000
- 15 - 8 x 2000
- 16 - none
- 17 - one
- 18 - 12 - one ~~seriously~~ critically
- 19 - Three crews missing. Three men baled out of burning ship over channel. Ship landed at Portreath with balance crew.
- 20 - Time, 11:26, Altitude 25,000 feet, Heading 270, Bomb run 20 seconds, Target St. Nazaire.

for the Commanding Officer

JOHN A. BAINSFATHER
Captain, A.C.

Filed at 23:45

STATIONS STAND BY FOR URGENT B/CAST

BAS ANNOUNCE FLS

THU ANNOUNCE FLS KKKKK THU KKKK

MOL ANNOUNCE FLS ANNOUNCE AGAIN FLS MOL

CLV ANNOUNCE FLS

STAND BY FOR URGENT B/CAST

MOL-THU-BAS-CLV-USFNT- USNCH VIA FNT V GFH NR 31

URGENT-COCONFIDENTIAL BY AUTHY OF COL. WILSON 1BW P859E.

FIELD ORDER NO.135

1. FIGHTER SUPPORT AND /OR DIVERSIONS

A. DIVERSIONARY FEINT BY 2ND WING.

2. PRIMARY: ~~XXXX~~ Z-540 AF 6475 S 5490/8.

SECONDARY: NONE

LAST RESORT: NONE

3. A. 102 CW WILL LEAD 101 CW WITH ALL AVAILABLE A/C. . 102 CW PROCEED TO SPLASHER BEACON NO.12 AT ZERO MINUS 24 MIN. TO SPLASHER BEACON NO.13 AT ZERO MINUS 8 MIN, BOTH PLACES AT 23,000 FT. 101 CW JOIN AND FOLLOW 102 CW ON ABOVE LINE AT 25,000 FT.

B. ROUTE OUT: DEPART CORTLAND BILL AT ZERO HOUR, TO 49 DEG. 30 MIN N - 03 DEG. 00 MIN.W, TO ST. BRIEUC, TO CHATEAUBRIANT, TO I.P. AT ST. ETIENNE, TO TARGET.

C. AXIS OF ATTACK: I.P. TO TARGET. LEAD GROUP DESIGNATE I.P. BY RED FLARE.

D. RALLY: TURN LEFT AFTER BOMBING AND BEGIN DESCENT TO MINIMUM ALTITUDE FOR ROUTE BACK. DESCEND AT 170 E.A.S.

E. ROUTE BACK:

TARGET TO 47 DEG 00 MIN.N. - 04 DEG. 20 MIN. W., TO 47 DEG 30 MIN N - 06 DEG 10 MIN W., TO 49 DEG 05 MIN N - 06 DEG 40 MIN W., TO LIZARD POINT , TO ADVANCE BASES.

F. BOMBING ALTITUDE: 102 CW 23,000 FT.

101 CW 25,000 FT.

X. 1. BOMB LOADING: 2 X 2000 LB G.P. 1/10 NOSE, 1/100 SEC. TAIL.

2. ZERO HOUR: 1030 HRS. DST 1 MAY 1943.

3. DIVERSION AIRDROMES:

UPON CROSSING ENGLISH COAST ENROUTE TO HOME BASES, ALL

A/C REQUIRING MAINTENANCE DUE TO BATTLE DAMAGE, AND NOT

S PROCEED TO DAVIDSTOWE-MOOR. RETURNING AIRCRAFT BRINGING FUEL TO

COMPLETE FLIGHT TO HOME BASES WILL LAND FOR SERVICING ONLY AT

ONE OF THE FIELDS LISTED BELOW. A/C LANDING FOR SERVICING WILL

COMPLETE FLIGHT TO HOME BASES AS SOON AS POSSIBLE AFTER

SERVICING.

EMERGENCY AIRDROME ASSIGNMENT.

102 CW - DAVIDSTOWE-MOOR, EXTER, ST. EVAL.

101 CW - COLERNE, FORTREATH, FREDENNACK.

EACH AIRDROME CAN ACCOMODATE 15 A/C. ALL A/C RECEIVING BATTLE

DAMAGE WHICH WILL REQUIRE MAINTENANCE PRIOR TO RETURN TO

HOME BASE AFTER REFUELING WILL LAND AT DAVIDSTOWE-MOOR,

4. TIME SCHEDULE:

FORTLAND BILL	ZERO HOUR
49 DEG. 30 MIN. N	
03 DEG. 00 MIN. W.	C PLUS 21
ST. BRIEUC	C PLUS 38
CHATEAUBRIANT	C PLUS 57
ST. ETIENNE (I.P.)	C PLUS 67
TARGET	C PLUS 75
47 DEG. 00 MIN N.	
04 DEG. 20 MIN W.	C PLUS 116

47 DEG 30 MIN N.

06 DEG 10 MIN W. C PLUS 155

49 DEG 05 MIN N.

06 DEG 40 MIN W. C PLUS 200

LIZARD POINT C PLUS 230

4. NORMAL.

5. A. MF D/F SECTION : "E"

1145

B. BOMBER TO BOMBER: 5010 KC.

C. VHF CHANNEL: "B" (THIS CHANNEL TO BE MONITORED TO ENABLE VHF R/T RECALL SIGNAL TO BE SENT SHOULD ENEMY ACTION BECOME EXCESSIVE.)

D. JAY BEAMS: NONE

E. SPLASHER BEACONS: NO 6,7,10,11,12,13,14, AND 15 IN OPERATION FROM TAKE-OFF UNTIL END OF MISSION. SPLASHER CALL SIGNS AND FREQUENCIES WILL CONTINUE THROUGH OUT THE MISSION AS SHOWN IN SCHEDULE FOR APRIL 30 - MAY 1 AFTER 0334 HRS.

F. CALL SIGNS:

305 WINDFALL ONE
303 WINDFALL TWO
306 WINDFALL THREE
91 WINDFALL FOUR

GROUND SECTOR CONTROL: "BASTO"

G. VHF R/T CODE WORK FOR RECALL - "MANDY".

H. AUTHENTICATION GROUP: SPARE GROUP NO.60

I. "GEE" INFORMATION: SOUTHERN CAROLINA CHAIN IN OPERATION DURING ENTIRE OPERATION.

J. GROUP IDENTIFICATION SIGNALS:

305 RED YELLOW
303 YELLOW YELLOW
306 RED GREEN
91 GREEN GREEN

COMBOMWIG ONE.

CC PARA 3. B. WA DEPART..PORTLAND NOT CORTLAND

CC PARA 3. D. WA 170 ...I.A.S. NOT 3// E.A.S. AS SENT

CC INSERT T.O.O. 302230B

DECLASSIFIED PER EXECUTIVE ORDER 12356, Section 3.3, NAID 745025.

By PCB/pu NARA, Date 12/11/90.

STATIONERS STAND BY FOR URGENT B/CAST
HAS ANNOUNCE FLS
THU ANNOUNCE FLS
MOL ANNOUNCE FLS
CLV ANNOUNCE FLS

STAND BY FOR URGENT B/CAST
HOLD-THU-HAS-CLV-USING-USUCH VTA HIT Y QPN MR 31
URGENT-COMFIRMATION BY AUTHORITY OF COL. WILSON FOR POSS.

COPY
from
THE NATIONAL ARCHIVE
Record Group No. 18
306th BG

1. FIGHTER SUPPORT AND FOR DIVISIONS
A. DIVISIONARY FIGHT B AND FIVE
2. PRIMARY: KXKX 1-24 AT 23,000 FT. 101 CW JON
SECONDARY: NONE
LAST REPORT: NONE
3. A. 101 CW WILL LEAD 101 CW TO THE TARGET AREA
TO BFLASHER BEACON NO. 12 AT ZERO MINUS 24 MIN. TO BFLASHER BEACON
NO. 13 AT ZERO MINUS 2 MIN. BOTH PLACES AT 23,000 FT. 101 CW JON
AND FOLLOW 101 CW ON ABOVE LINE AT 23,000 FT.
B. ROUTE OUT: DEPART CORLEND FIELD AT ZERO HOUR, TO 45 DEG. 30 MIN
R - 43 DEG. 40 MIN. W. TO ST. BRING, TO CHATEAUBRIANT, TO I.P.
AT ST. BRING, TO TARGET.
C. AXIS OF ATTACK: I.P. TO TARGET. LEAD GROUP DESIGNATED I.P. BY
RED FLAG.
D. RATE: TURN RIGHT AFTER CLIMBING AND BEGIN DESCENT TO MINIMUM
ALTITUDE FOR RATE BACK. DESCEND AT 170 E.A.S.
E. ROUTE BACK:
TARGET - TO 43 DEG 40 MIN. W. - 43 DEG. 30 MIN. W. TO 43 DEG 30
MIN N - 43 DEG 30 MIN W. TO 43 DEG 40 MIN N - 43 DEG 40 MIN W.

1^{er} base totalement americain le 9/12/42

Base THURLEIGH

40th Bomb Wing

306th B-G-

423rd Squad

Sheet No. 1 War Diary, 306 Bomb Gr. (Hqdn. THURLEIGH)

Month of MAY 1943 Prepared by Capt. Wiley W. Glass

18 avions le 1^{er} mai -

DAY	EVENTS
May 1	<p>Eighteen of our A/C led by Col. Putnam, took off on our seventh mission to St. Nazaire. Three A/C aborted and fifteen A/C released their bombs over the target with poor results due to heavy overcast and clouds. On the return trip, our Group, through error in navigation, mistook Brest for Lands End and at 500' altitude, absorbed violent barrage of heavy and light flak, with result that three ships; Lt. Luby, 307th, and Lts. Pipp and Wigginton, 423rd, were lost. Remaining ships, escaping from this mess, proceeded across Channel. Lt. Johnson, of 423rd, was attacked by several FW190's, which set fire to his plane. Three gunners bailed out in the Channel. Due to heroic effort of Sgt. M.H. Smith, the fire was brought under control and ship landed at S.W. England. Lt. Kiss-ebert, who was aboard this ship, was wounded. Score for the day was 0 destroyed, 0 probably destroyed and 0 damaged.</p>
13	<p>Twenty-four A/C, led by Lt. Col. J.W. Wilson, took off for the airframe factory at Meaulte, France. Two A/C aborted. The remainder, with good weather, Spit and P47 cover throughout, bombed with excellent results. Score was 0-0-0.</p>
14	<p>Twenty-six A/C, led by Major Raper, took off and successfully bombed naval installations at Kiel, Germany. Light opposition over the target was probably due to fact that three other targets were attacked about the same time by U.S. Bombers. All ships returned to base safely. Daily score was 11-1-3.</p> <p>Following message received from Admiralty through 8th Air Force.</p> <p>"Please accept our congratulations on the heavy and remarkably accurate bombing of Kiel on 14th May."</p>
15	<p>Twenty-four A/C, led by Major Terry, took off to bomb docks at Wilhelmshaven. Heavy clouds covered the target, forcing our Group to drop their "eggs" on Heligoland and adjoining Dune Islands, with hits registered on several good military targets. Heavy opposition was met from ground and more than 100 fighters attacked us around the clock with guns, cannon and bombs. Three of our A/C, Lts. Clemons, Mann and Rutland, from 307th, were lost and tail gunner, M.B. Standley, from Robinson's crew of 308th, was killed. Our score for the day was 14-7-10.</p> <p>Commendation from our Group Commander, Col. C.E. Putnam, extending "warmest congratulations to every member of 306th Bomb Group for outstanding accomplishments achieved during the first fifteen days of May. During this period we have continued to deliver our full quota of heavy blows to the enemy, both in occupied territory and</p>

Base THURLEIGH

404 Bomb Wing
3064 B.G. 423^d Squad.

Sheet No. 1 War Diary, 423rd Sqdn. THURLEIGH

Month of MAY 1943 Prepared by CAPT. FRED C. BALDWIN

DAY	EVENTS
May 1	The month of May started off with a bang when, early on the first day, we set off to bomb harbor installations at St. Nazaire. Those taking off included Lt. R.W. Jones, Lt. L. Johnson, Capt. Ray Check, Capt. Youree, Capt. R.W. Smith, Lt. Pipp and Lt. Wigginton. The mission was uneventful until the target was reached. At that point we met some slight and ineffective flak and Focke Wulf opposition. Due to heavy overcast and clouds, bombing was generally ineffective. The Group then turned out to sea in order to return around the Brest Peninsula. At this point the 306th made a complete turn in order to protect the 91st, which was in trouble and this turn apparently through the navigation off to such an extent that Brest was mistaken for Land's End. The Group then flew right over the severe flak at this point and two of our ships were lost. These were the planes piloted by 1st Lts. Pipp and Wigginton. The rest got out of this mess, but part way back over the Channel Lt. Johnson's plane was attacked by several Fw190's. One of these, by a lucky hit, set the oxygen tank on fire. The whole plane was immediately enveloped in flame which grew so intense that T/Sgt. Bean, S/Sgt. Fulliard and Sgt. Bukacek bailed out to almost certain death in the Channel. Lt. Kisseberth was wounded in the leg. The fire absolutely gutted the radio room and the waist of the ship, in many places actually melting through the metal walls just behind the wing. Sgt. M.H. Smith, disregarding his own safety, wrapped a towel around his head and fought his way through flames and exploding 50 caliber shells to the radio room where he heroically fought the flames and was largely responsible for the safe return of the plane. On later inspection engineers marvelled at the safe landing made by Lt. Johnson in S.W. England. It was Johnson's 25th and last mission. Those who flew with Lts. Pipp and Wigginton included Lts. Lear Flower, Denny, Farmer, Nordberg, T/Sgts/Rogers, Williams, S/Sgts. Meuweiler, Latchdl, Cybulski and Sgts. Babbs, Kaczanowski, Melillo, Zaban, Cogen, Dyakovich, Gordon, Harrison and Wallace.
4	Two new crews became members of the 423rd this day. They included Lts. Leach, Barbuis, Teller, Marcotte, Carvalho, Pitts, VanTroyen, E/C Armburst and Sgts. Milakovich, Myllykoski, Dascuillas, Hooks, Carruzza, Robinson, Dostie, Houchens, Huschle, Jessup, Loveland and Mason.
9	Today we bade farewell to Lt. Johnson who, having completed his tour of duty, is on his way back to God's Country.
13	The target for today was the air frame factory at Meaulte, France. With a clear day, Spit and F47 protection and no flak, it was clear sledding. The whole trip and bombing was superb. Capt. Check led the squadron. Other pilots included Capt. Youree and Lts. Jones, Logan, Hopkins and Capt. Salada.

0295

Base = THURLEIGH

40th Bomb Wing

306th BG - 367th Squad

Sheet No. 1 of 307th Sq. THURLEIGH

Month of MAY, 1943 d. by 1st Lt. H. F. Parsons

Date	Event
May 1	Mission to St. Nazaire - 6 a/c participated, of which one returned early, due to mechanical failure. The remaining five completed the mission and one a/c is missing. T/Sgt. Kliffer was killed in action. T/Sgt. Kay and S/Sgts. Foster and St. Louis were injured in action. Missing in action: 1st Lt. Owen E. Luby, 2nd Lts. Powell and Clayton, T/Sgts Alexander and Van Sickle, S/Sgts. Zabawa, Teegarden, Takman and Wentzel, Sgt. Wichner. A 9/10 overcast resulted in bombing below our usual high standard. S/Sgt. Burfee of Lt. Clemens' crew destroyed an Me109.
4	S/Sgts. Strang and Stidham, DS at Basingbourne were killed at Snettisham, Norfolk County.
13	Mission to Meaulte, France --- Five A/C participated in a very successful attack upon the air frame factory at Meaulte. One A/C returned early due to oxygen failure. The remaining four completed the mission and returned safely. Several direct hits were scored, causing large fires. Crews reported seeing two Spitfires in German markings. 1st Lt. O'Hara and 1st Lt. Rescher appointed Captain (A.U.S.) as of 20/4/43. 1st Lt. Owen appointed Captain (A.U.S.) as of 3/5/43.
14	Mission to Kiel, Germany --- Another successful attack, this time on the Naval Installations at Kiel. Six A/C participated and all returned safely and undamaged. The crews of Capt. O'Hara and Lt. Owen shared equal honors in number of E/A shot down. S/Sgts. Mosbarger and Nelson of Lt. Owen's crew each shot down a Me190. S/Sgt. Causey and T/Sgt. Walkenhorst of Capt. O'Hara's crew were each credited with an Me109. S/Sgt. Starnish of Capt. Raper's crew came through with a Me190 destroyed.
15	Mission to Wilhelmshaven --- 6 A/C of this Squadron participated, of which three returned safely. Because of poor visibility, most planes dropped their bombs on Heligoland. The missing crews are: Clemens, Frank B., Jr. 1st Lt. Hann, Alden T. 1st Lt. Clark, James M. E/C Kinsmore, Leo R. F/C Means, Louis S. 2nd Lt. Wolfe, Lawrence E. 2nd Lt. Highley, Grant R. 2nd Lt. Toyek, Claude V. 2nd Lt. Condon, Rex J. T/Sgt. Myers, Charles E. T/Sgt. Malherin, John S. S/Sgt. Schutz, Alfred H. T/Sgt. Kind, Donald A. S/Sgt. Mosbarger, Woodrow T. T/Sgt. Miller, Bill C. S/Sgt. Harris, Reginald G. S/Sgt. Carr, Heuben A. S/Sgt. Coleman, Sherman E. S/Sgt. Fries, Roy T. S/Sgt. McKelroy, John C. S/Sgt.

1522

~~CONFIDENTIAL~~

HEADQUARTERS
VIII BOMBER COMMAND
A.P.O. 634

Library

Bomber Command Narrative of Operations

Day Operation - 1 May, 1943

Mission No. 53

TARGET - Harbor Installations at St. Nazaire.

78 B-17s were dispatched to attack harbor installations at St. Nazaire and 29 a/c succeeded in dropping 57 x 2000 G.P. bombs. Adverse weather conditions greatly hampered bombing and results are poor. Flak was slight to moderate and e/a opposition mediocre. 7 B-17s failed to return. 24 B-24s carried out a diversionary sweep with no incidents towards the Brittany Coast. Six squadrons of Spitfires provided cover for the Liberators on one leg of the diversion and then swept the area north of Brest.

PART I - 1st Wing.

Group	Number of Aircraft					Personnel Casualties			
	(Dispatched)	(Attacking)	(Abortive* A.)	(Abortive* B.)	(Lost)	(Claims)	(Missing)	(Wounded)	(Killed)
.91	20	2	5	13	1	3-0-0	10	4	0
303	19	10	1	8	2	K-K-8 5-6-6	20	1	1
305	21	5	2	14	1	2-0-2	10	1	0
306	<u>18</u>	<u>12</u>	<u>3</u>	<u>3</u>	<u>3</u>	<u>8-0-0</u>	<u>33</u>	<u>12</u>	<u>1</u>
	<u>73</u>	<u>29</u>	<u>11</u>	<u>38</u>	<u>7</u>	<u>V-V-X</u> <u>18-6-8</u>	<u>73</u>	<u>18</u>	<u>2</u>

* A denotes planes abortive because of mechanical and equipment failures.
B denotes planes abortive because of weather.

BOMBING RESULTS: 29 B-17s dropped 57 x 2000 G.P. bombs at 1125-1131 hrs. from 22800-25500 ft. Strike photos show thick cloud formations over the target and some bombs in the water in and immediately S. of the Outer Harbor. Bombing results could not be observed but are thought to be poor. 41 x 2000 G.P. bombs were brought back and 52 x 2000 G.P. bombs were jettisoned in the sea.

REASONS FOR FAILURE TO BOMB: 49 a/c failed to bomb - 11 returned early because of mechanical and equipment failure; and 38 because of cloud obscuring the target.

ENCOUNTERS: Attacks by FW 190s and Me 109s began about 8 to 10 miles southwest of Chateaubriant and continued for approximately 30 minutes until planes were 15 to 20 miles out to sea. Lead groups reported 10-20 e/a that failed to press home their attacks. Following groups were attacked by 20-25 e/a who attacked in pairs, diving under the formation, coming up again or in from the side instead of going around to the front again. Some were seen to roll up under the formation to attack. Two twin engined e/a were seen but they did not attack. Six a/c of the 91st Group had encounters with 7 FW 190s north of St. Briac Bay. Aerial bombing was again encountered. A formation at 23000 ft. over the target was aerial bombed. Near Belle Ile 2 Me 110s flew level with formation, climbed through the overcast and dropped four sticks of 5 bombs each in train on a/c at 15000 ft. The 306th Group encountered 15 to 20 e/a over Brest, which attacked from rear from water level up against B-17s flying at about 800 ft. Observed e/a markings were: FWs with yellow noses, spinner and rudder, silver bellies and green tops; and Me 109s with white noses, and blue and grey mottled.

~~CONFIDENTIAL~~

~~CONFIDENTIAL~~

fuselages.

CASUALTIES: Personnel: 73 crew members are missing, 5 seriously wounded, 13 slightly wounded and 2 killed. Three to four chutes were seen from a plane down between Chateaubriant and St. Etienne. Men were observed launching a raft from a plane ditched in the channel but too near the French Coast for Air Sea Rescue. Three crew members baled out of a ship of the 306th Group which caught fire in mid-channel - plane landed in England with balance of crew.

Equipment: Lost: 7 B-17s were lost: 1 between Chateaubriant and St. Etienne from o/a; 1 in target area, 1 near Belle Ile and 1 at approximately 49°05'N - 02°50'W, all for reasons unknown; and 3 in the Brest area from flak.

Estimated Battle Damage: 23 category "A", 2 category "AC" and 2 category "E".

FLAK: Slight and inaccurate flak was encountered at St. Brieuc and enroute to Chateaubriant. Over the target, flak was slight to moderate, accurate for height but inaccurate as to deflection. Flak at Brest was both light and heavy from land positions and flak ships.

ROUTE: Ordered route was bases to Portland Bill, to 49°30'N - 03°00'W to St. Brieuc, to Chateaubriant, to I.P. at St. Etienne, to target; left turn to 47°00' N. - 04°20'W. to 47°30'N. - 06°10'W. to 49°05'N. - 06°40'W. to Lizard Point. All groups followed stipulated route going to target. On the return the 303rd and 305th Groups approximated the ordered route at 6000-8000 ft. The 306th Group having been separated from the other groups in the overcast went over Brest at 800 ft. thence to England. The planes of the 91st Group became split up over the target: 6 a/c descended to low level and followed approximately along the ordered route; 3 a/c joined the 306th Group; and 6 a/c flew out to sea, back to French Coast and over Cherbourg Peninsula. Planes landed at advanced bases in England.

WEATHER: At bases, cloud was broken and amounted to 3/10 - 5/10 low cloud at 2-3000 ft. with patches of medium and high cloud above. Visibility was 2 to 6 miles. On leaving the English Coast, there was 3 to 5/10 small cumulus over the channel which broke to 2 to 3/10 over Brest. However, over the target itself the low cloud increased to about 6 to 7/10. On return the amount of low cloud had increased to 7/10 with base at 1-2000 feet and occasionally dropping as low as 800 ft. The tops of this cloud appeared to form an overcast west of the course. Visibility through the breaks in the cloud was 15 to 20 miles. Underneath the cloud visibility was 6 to 8 miles. In addition to the low cloud there was 4 to 6/10 cirrus at 26000 ft. At this altitude the wind was calculated to be 326 degrees and 80 miles per hour, the temperature was -36° centigrade, and condensation trails were dense and persistent. The low cloud became 6 to 8/10 towering cumulus with base about 1500 ft. over the south coast bases at which the 1st Wing airplanes landed. Visibility was 6 to 8 miles.

OBSERVATIONS: One flak battery and one flak boat were raked by fire from B-17s at Brest. Numerous evidences of fresh building were observed enroute to target. A large A/D was seen at Nantes. A very large orange float was observed at 47°00' N. - 04°20'W. thought to be an enemy Air Sea Rescue float. At 1135 hrs. at 22000 ft. 20 miles off St. Nazaire, one crew observed an unidentified B-17 which had grey lettering on the fuselage. Waist gun windows were closed and the turret inactive. All engines seemed in good shape and a/c was under control. This B-17 acted very suspiciously in that it made no attempt to join the formation and flew all over the sky. It was last seen flying on a heading of 90° into France. Enemy fighters did not attack it.

~~CONFIDENTIAL~~

- 2 -

~~C O N F I D E N T I A L~~

PART II - 2nd Wing

18 B-24s of the 44th Group and 6 of the 93rd Group were dispatched on a diversionary sweep consisting of three feints toward the Brittany Coast. The first feint was made from Start Point to 49°35'N - 03°00'W to Lizard Point. Fighter escort was provided on second leg and the B-24s turned back near Isle d'Ouessant to the Lizard while the 6 Squadrons of Spitfires continued, as planned, on over the Brest Peninsula for a sweep. The third feint was not completed by the B-24s which, because of more northerly winds than briefed and overshooting on the second feint, turned back at about 49°45'N - 05°20'W and returned to bases. Four B-24s of the 44th Group returned early - 3 because of mechanical failures and 1 because of delayed take-off. Diversion was accomplished without incidents other than observing some contrails in the distance and seeing an a/c - believed to be an Arado 196 - which did not attack.

~~C O N F I D E N T I A L~~

- 3 -

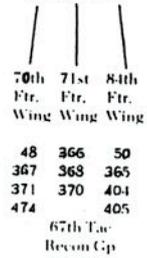
9th AIR FORCE ORGANIZATIONS, 31 MAY 1944

IX BOMBER COMMAND

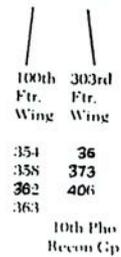


IX FIGHTER COMMAND

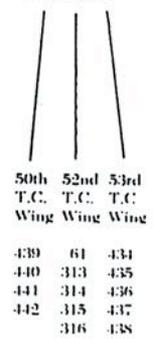
IX TACTICAL AIR COMMAND



XIX TACTICAL AIR COMMAND



IX TROOP CARRIER COMMAND



SUBJECT:		DATE
Mission Report 339th FG, 26 Aug 1944		9 May 1986
TO:	FROM: HQ USAF Historical Research Center	
	Research Division (RI) Maxwell AFB AL 36112-6678	
M. Alain LeBerre 11, rue Messager 91240 St. Michel S/Orge FRANCE	RESEARCHER	
	William M. Russell	
X	1. Material requested <input checked="" type="checkbox"/> is attached. <input type="checkbox"/> cannot be provided.	
	2. Material requested is available on 16mm microfilm, roll number(s) _____ Although the Research Center maintains rigid microfilm processing quality controls, readability of offered microfilm cannot be guaranteed. Most microfilm is highly readable, but some frames may not be because of the poor quality of an original document and technical limits in the copying process and reading equipment.	
	3. Material requested may be purchased for \$ _____ Make check or money order for exact amount, payable to AFO, Maxwell AFB; send your check to: HQ USAFHRC/HD, Maxwell AFB AL 36112-6678.	
	4. Forwarded to you for appropriate action and direct reply to the requester, who (has) (has not) been notified of this referral.	
X	5. Suggest you write to the addresses checked on the attached list.	
	6. For photographs, submit your request to: <input type="checkbox"/> 1361 Audiovisual Squadron, Attn: Customer Service, 1221 South Fern St., Arlington VA 22202 (for Official Users). <input type="checkbox"/> DAVA-W (Still Media Depository Branch), Anacostia Naval Air Station, Washington DC 20374. <input type="checkbox"/> Audiovisual Archives Division, National Archives, Washington DC 20408.	
	7. Budget and manning constraints preclude the extensive research you request.	
	8. Suggest you visit the Center at Maxwell AFB to conduct your research. See attached brochure for details.	
	9. Before coming to Maxwell AFB for research in a classified subject area, contact AFOPA-MB, 1221 South Fern St., Arlington VA 22202 to obtain proper authorization for access to the classified document collection.	
	10. Consult the reference works checked on the attached list.	

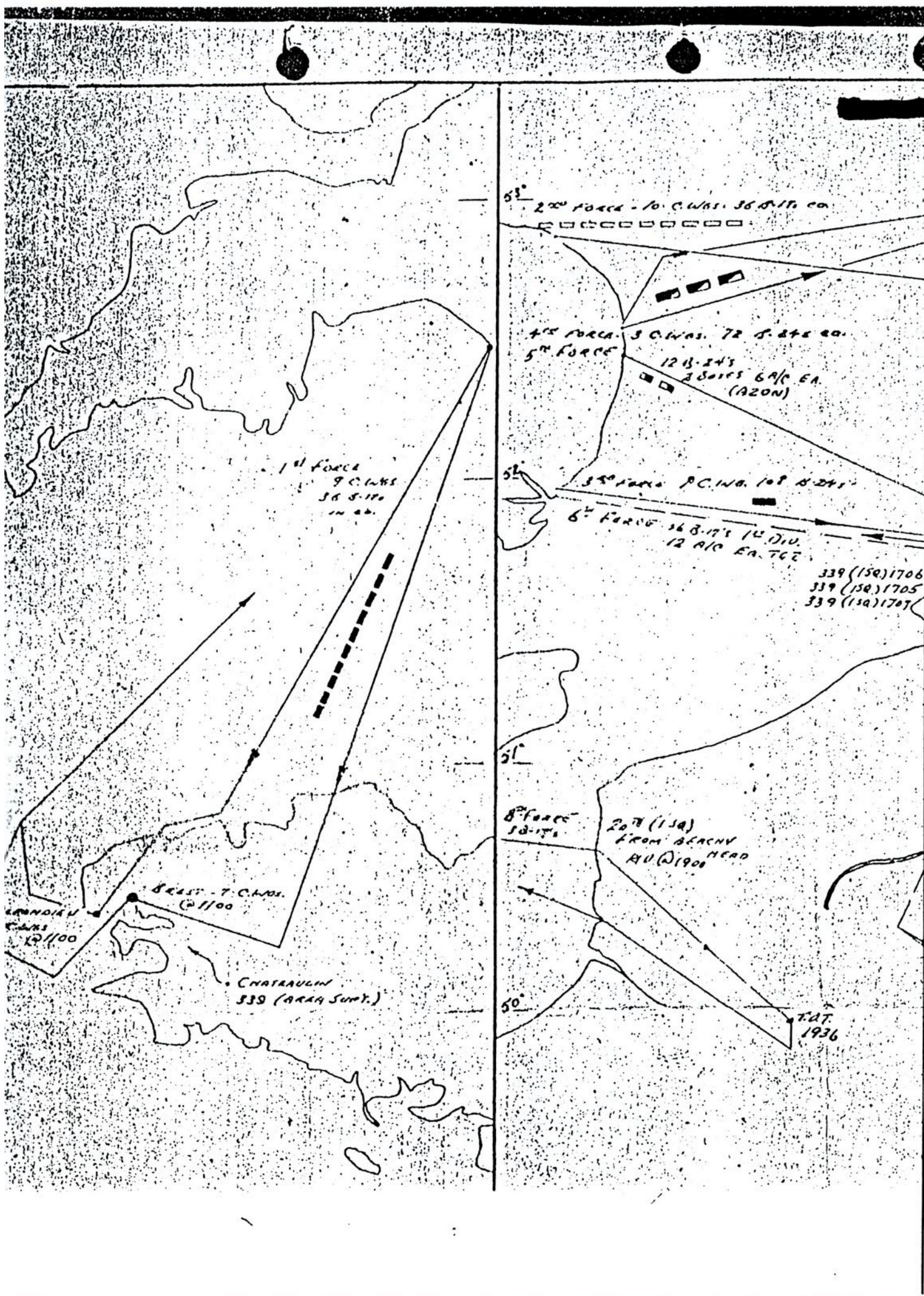
COMMENTS

Reference your 6 April 1986 letter.

The attached copies, extracted from the VIII Fighter Command history for August 1944, failed to produce any mention of an attack against an automobile convoy on 26 August near the town of Douarnenez. The three Squadrons of the 339th (503d, 504th, and 505th Fighter Squadrons) also do not mention such an attack in their histories. You might try writing to the 339th FG contact (see attached sheet for address) for help in your research. Sometimes 8th AFHS personnel have been very helpful to researchers. We wish you good luck in your research.

Je te l'ai donnée

TYPED NAME AND TITLE	SIGNATURE
LESTER A. SLITER, Maj, USAF Historian	



1st Force
9 C. Wks
36 S-17s
in ab.

53° 2nd Force - 10 C. Wks. 36 S-17s ca.

4th Force 3 C. Wks. 72 S-24s ca.
5th Force
12 B-24s
3 S-17s 6 A/C EA
(AZON)

35th Force P. C. Wks. 108 S-24s

6th Force 36 S-17s 12 Div.
12 A/C EA. TCC

339 (150) 1706
339 (150) 1705
339 (150) 1707

Grandin Falls
C. Wks
(2/100)

Beachy - 7 C. Wks.
(2/100)

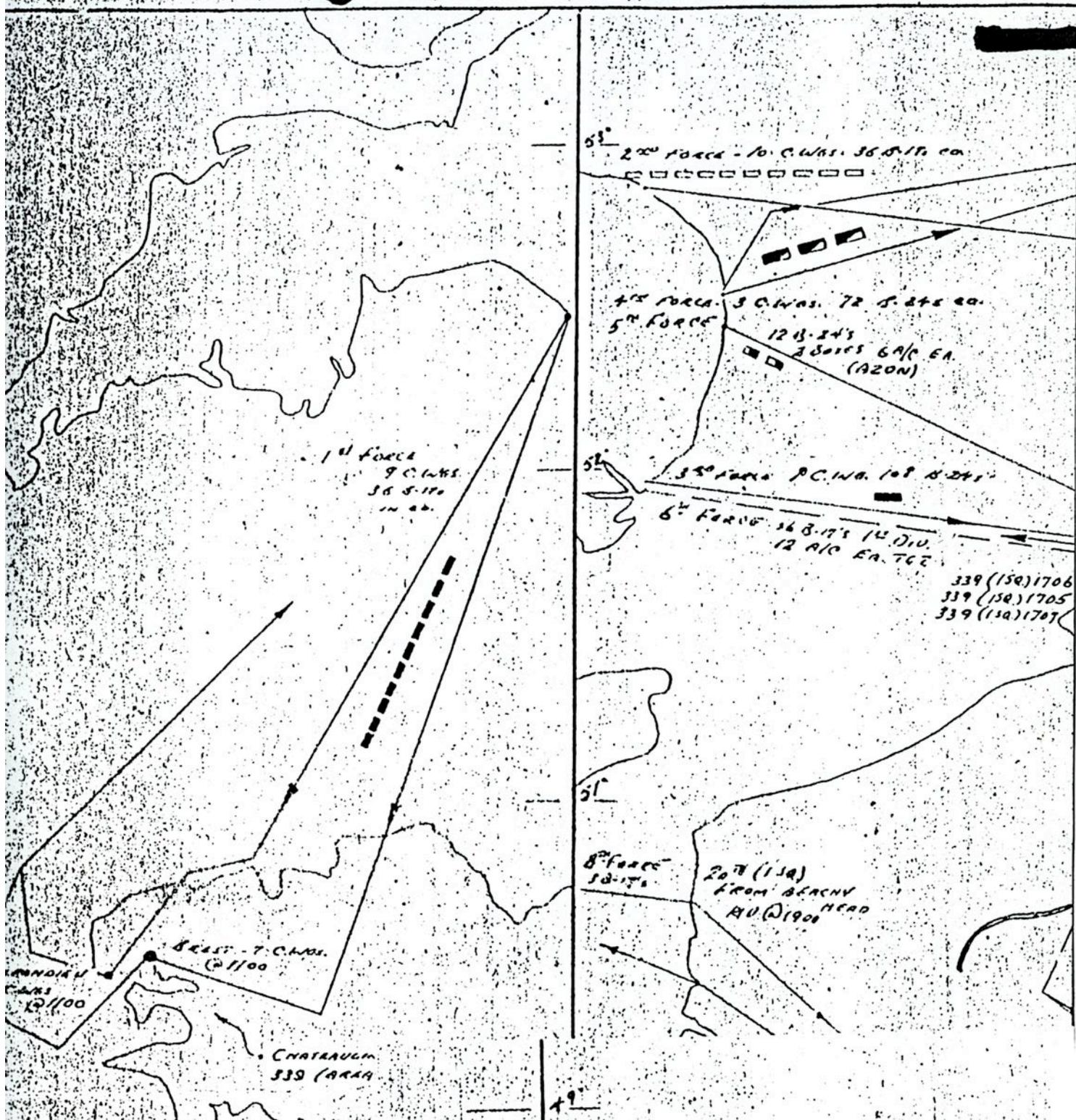
Chataulm
339 (Area Supp.)

8th Force
30-17s

207 (150)
FROM BEACHY
HEAD
AU (2/190)

F.O.T.
1936

50°



339 (150) 1706
 339 (150) 1705
 339 (13A) 1707

8th FC FO 532 (1st to 4th Area)
 2050-2115 @ 1100
 8 A/C FO 1060-61-63-65

8th F.C. P.O. 3
 8th A.P. P.O. 10

26 Aug 44

ZERO HR.

OVERLAY ILLUSTRATES ROUTES AS DIRECTED
 BY ORDERS OF APPROPRIATE HQ. OMITTING
 ANY PRIMARY TARGETS NOT ATTACHED...

41

S E C R E T

Monday, August 21st; Nothing doing today, but there have been plenty of rumors floating around about our becoming a Tactical Reconnaissance group.

Tuesday, August 22nd; Three assault cover missions were flown today. The first was in support of fighter-bombers dropping leaflet-bombs, the second was uneventful and the last mission of the day resulted in our strafing several horse drawn vehicles on the roads.

Wednesday, August 23rd; Just a year ago today we made our first move from Hamilton Field, which was just the beginning of it.

The advanced party left our present base at Site #15 to set up tents at our new station. In the meantime we flew five assault area patrol missions. Nothing but US equipment was seen to be moving.

Thursday, August 24th; Just six months ago today we flew our first mission - a patrol mission in support of heavy bombers. Since that time we have flown about every kind of mission possible - plenty of escort to Berlin, and since that time we have had at least 100% turnover in pilots.

The rest of the group moved to Strip #A7 today and the 387th Bomber Group with B-26's moved in at Site #15. Our air activity was nil. Still more rumors about becoming a tactical reconnaissance group.

Friday, August 25th; No air activity today. Most of the day was spent in getting setup.

Saturday, August 26th; We nearly turned 363 into a night fighter group as 21 of the boys took off before dawn on a fighter-sweep looking for airdromes. They could hardly see their instrument boards to say nothing of finding enemy airdromes in the murky morning. Taking off in the hours of darkness from an unfamiliar runway with inadequate lighting, several planes narrowly escaped accidents and once airborne they never assembled as a group. Two pilots strafed a 20 car train, destroying the locomotive and several cars. Two other pilots destroyed another locomotive and five cars. Two other group missions were uneventful. And last but by no means least we had our first inspection of areas today.

Sunday, 27 August; We flew two fighter sweeps and an escort today. The first was uneventful. On the third mission we did some strafing, destroying a gas truck and trailer, a locomotive and shot up a flak tower. The bombers we were to escort on the second mission were an hour late so we picked up some B-26's and took them to the target. The CO for the new tactical reconnaissance group came in today to get acquainted.

Monday, August 28th; There was one mission, a fighter sweep by the group today. They snagged onto several truck convoys and trains. One locomotive was destroyed, one damaged, 14 trucks destroyed and 40 to 45 damaged. The best strafing job we have done in sometime.

Tuesday, August 29th; Today we started out on a mission but the weather was bad and all were recalled. Then came the final word that 363rd was to be no more. At 2400 hours today we cease operations as a fighter group. We will lose all of our pilots and some of our ground officers, but for the most part the

S E C R E T

S E C R E T

Tuesday, August 29th Cont'd; ground personnel will remain in tact. Major McWhirter, Captain Jackson, Lt. Col. Bethea, Captain Fletcher, Lt. Col. Irvin and of course Colonel Tipton are some of the officers who are leaving.

Wednesday, August 30th; Major Bradley, the new g-2 officer dropped in today to get acquainted with everyone. Col. Smelley is making the rounds of all the squadrons to let the men know what to expect and tell them just what makes a Tac Ron Group tick. Everyone seems to welcome him most heartily.

Thursday, August 31st; Another pay day and the francs roll in. Col. Smelley gave Headquarters a little speech today, the same as he has the rest of the group.

Friday, September 1st, (the last lap of the 363rd Fighter Group History); Just another day of a non-operating status.

Saturday, September 2nd; We prepared for inspection as usual. Lt. Col. Smelley seemed very pleased at the appearance of things. Working hours are to be from 8 AM to 5:30 PM.

Sunday, September 3rd; More ships in today and the pilots are testing them out, crew chiefs are giving them the once over.

Monday, September 4th; Tonight at midnight we cease to be the 363rd Fighter Group. The trials, tribulations and successes of the second ranking fighter group of the Ninth Air Forces will come to a halt. Tomorrow brings a different job and different duties. Here's hoping it will be even better than it has in the past.

S E C R E T

A. B. PLATT

5100 RAINBOW TRAIL

FOLLOCK PINES, CA 95726



AIR MAIL

MR FRANCOIS CADIC (DZ 39/45)

54 RUE LOUIS PASTEUR

29100 DOUARNENEZ, FRANCE

MAY DAY ON MAY DAY.

1

May 1, 43 started out like any other day that we were on alert, but certainly ended on a different note. Breakfast, briefing and loading our guns. We kept the working parts of our 50 calibers in our rooms so we could wipe them dry before we installed them in the guns. We found by experience that the least bit of moisture or oil would freeze at the low temperatures they were subjected to and there is nothing as frustrating as having a frozen gun in the midst of a fighter attack. It happened to me once and after that I took every precaution to see that it didn't happen again. On this not to be forgotten day we developed some mechanical problems and returned to the parking area and thought that was it, but another ship that was ready to go had some problems with some of the crew, so we took their ship. We didn't have time to change guns and we understood they were using some new anti-freezing oil. When we test fired over the channel everything was okay, but the warmth of the firing in the cold atmosphere must have created a little moisture that froze, because a few minutes later when they reported fighters coming in from 9 O'Clock high I got them in my sights and squeezed the trigger and I got one shot off instead of the 25 to 30 I would normally get in a short burst. It was several seconds that seemed like minutes before it fired again. The next shot was a little closer and within a couple minutes it was back to normal. The rest of the mission I fired every few minutes whether there was anything to shoot at or not to be sure the next attack would get their allocation of 50 calibers from the left waist gun. To get back to May 1st, new groups and replacements were arriving daily and as was customary, the new pilots would ride along as co-pilots with the seasoned crews to get a taste of what they were getting into before they had the full responsibility. Major Roaner, commanding officer of one of the new groups would be flying with us. The target was one that we had been to several times before so we weren't expecting any surprises. As usual when we hit the sub pens on the French coast we would approach the target from land and then go out to sea and drop down to a lower altitude so we could get off oxygen and would return to England in this manner. The only way to navigate over water during the day was to drop a slick so the navigator could compute drift, but this was not done during wartime so as not to give away your location. There was no way that we could tell that after leaving St Nazaire we encountered strong winds from the northwest that blew us back in to the French coast. We were flying through fairly heavy cloud cover and when land was sighted it was thought to be Lands End England, but when I got a glimpse of it through the clouds I recognized it immediately as Brest France since I had been over there several times. I called the pilot on the intercom and told him the land that was sighted was France and not England and that we should get into tighter formation. Before we had time to get into formation we had a head on attack from a group of FW 190's and took several hits. We lost our pilot and an engine on the first pass. Time passes pretty fast in situations like this so I don't have any idea how long it was before we ran out of air. We had numerous passes from both directions. The other waist gunner took a direct hit that knocked him clear against the radio room bulkhead and I got hit several times in the legs. I sat down on an ammo box and I could still use my gun, but it wasn't long until we hit

the water. This is where the miracles began. We had rehearsed the ditching procedure on a regular basis and all knew our positions. As many as possible were to be in the radio room (which has the only opening in the top of the ship) sitting with our backs to the bulkhead into the bomb bay. The only problem was we had no warning that we were going to hit the water. Major Rosener said that the cockpit was so full of smoke that he couldn't see out and this is why we crashed into the water instead of ditching. The wind that had blown us off course was making swells that were about 40 feet high which would have made ditching pretty hairy at the best. We must have hit the left wing first because it was back alongside the fuselage blocking the window when I first tried to get out. The fuselage probably broke right behind the radio room and let enough water in to provide a cushion for me because I wasn't knocked out on the impact. At impact I was immediately under water in a lot of debris, but I could see light at the waist window which I swam to, but it was blocked by the wing which I couldn't budge. I have always had a strong breath but realized I didn't have a lot of time and just then a wave must have caught the wing and pulled it away from the window and I was able to slip out and inflate my mae west life jacket. As I came to the surface I saw the tail of the ship sinking out of sight. The impact had also thrown one of the dinghys out that no one had time to release but it was full of small shrapnel holes and would not stay inflated until we got the pump and started pumping which we took turns doing for the next 30 hours. It was only a 4 man dinghy and only partially inflated, but it did keep us together. When it floated to the top of one of the swells the white cap on top drenched us all anyway, but the salt water probably cauterized my wounds and probably kept me from bleeding to death. I had seven wounds in my legs, one that entered the outside of my right thigh and came out on the inside, but must not have hit anything vital. I knew that there was a preacher in California that prayed everyday for his son who was a gunner on a B17 in the ETO, but I didn't know that on this day this preacher was traveling from his home in Ripon to his church in Manteca and that he felt that his son needed some extra prayer at this time strong enough that he pulled his car off the road and prayed. Neither of us felt that this was a coincidence when we compared our experiences later. When he heard on the news that evening that the Air Force had lost 7 B17's that day in a raid on the sub pens at Saint Nazaire he was not surprised to hear from the War Department 10 days later that his son was missing in action, not having received the V Letter that I usually wrote after every mission. The rest of the day we kept busy pumping and bailing trying to stay afloat and together. Five of our crew were gone, three were wounded and the other two were sick from an over indulgence of salt water. The sea breaking in to our dinghy at the crest of every swell kept us from getting dehydrated. Strong winds from the northwest most of the afternoon and night kept us traveling in the right direction. Before daybreak the wind calmed down and sunrise found us on a rolling sea with nothing but the horizon in sight. Later in the morning it started to rain and being we were soaked already, it was very welcome for the fresh water that we caught in anything that would hold it. I was lying behind the Major drinking the water that was dripping from the elbow of his leather flight jacket. Just before noon

we sighted a lighthouse and after paddling for several hours we were within a few hundred yards when the wind came up and the sea got rough making navigation very difficult and connection with the lighthouse impossible. The wind had changed and was now taking us in a westerly direction and as bad as we wanted to go home, we felt we ought to be better equipped for the trip, the one escape kit with a tube of milk and a few malt tablets was hardly adequate, but there was no way we were going to go against the wind. There were some flares in the dingy, so we fired one hoping for air sea rescue, but I guess we were too far from England and shortly we were spotted by a German observation plane that went down wind and made a run on us. I thought we had had it, but the bomb turned out to be another dingy and here is where a little German would have come in handy. The Major and I transferred into the German dingy and I opened one of the cans on board and it was another flare gun. Found out later there were rations in some of the other cans. Lightening the load in our original dingy made it much more seaworthy. Aside from the waves breaking into the dingys and keeping us soaked, we fared pretty well. We were picked up by a French fishing boat just before dark and I had my first bout with John Barleycorn. I probably had a little fever from loss of blood and having been on a minimum water ration for the last day and a half, we were pretty thirsty and all they had on board to drink was coniac. It tasted like water to me and I couldn't understand why the guys kept taking it away from me when I took more than a swallow. My running gear was so damaged I couldn't have walked anyway, but it did affect my eyesight. When we got to the dock I kept seeing different numbers of guards that were there to pick us up. We landed at the town of St. Malo where the ships crew turned us over to the Luft Waffe and we were given first aid. One of the German pilots responsible for our predicament came in to visit and asked if there was anything he could do for us, and I said I would sure like some water to drink and he went out and bought me two bottles. They bandaged our wounds and gave us some supper, which I returned later. Had a good nights sleep in spite of the conditions. We had hot meals the next day, but my stomach was in no condition for food. My bandages were soaked thru, but instead of changing them they just put more on. We left by train soon after dark and arrived in Paris the next morning where we were taken to the hospital. Hatch, our radio operator and I were put in the hospital and the others left for camp. We were put in separate rooms and not allowed to speak to any of the other patients. When they took off the old bandages the smell just about put me out. They put my legs in traction and gave us a good supper, the first food I had been able to keep down since my bout with John Barleycorn. The next morning the attendant came around and asked me if I had had a movement the day before and before I could explain I had 2 spoons of castor oil and a firm hand on my nose. Never having been checked out on a foreign bed pan and with the legs in traction the results were disastrous. One of the guards going by the door got the drift, and came back and asked me if I needed a bed pan, not realizing it was too late. One of the attendants came in and after surveying the situation, picked me up and put me in the bath tub. One of the stranger parts of my treatment was a hot bath every morning in medicated water. Some of the attendants and some of the French nurses could speak a little English. The 13th

they moved an Englishman in with me and it was sure good to have someone to talk to. A few days later I was moved in with Griff, a gunner from another crew and we stayed together until the war was over. I was able to take a few steps the 16th and that was the day Hatch left for camp. Griff and I stayed on until the 31st. Just before we left one of the Germans that had been taking care of me asked if I would like to write a letter home and you can guess the answer. He brought me a piece of paper and a pencil and I wrote a note to Mary that she received on our first anniversary. They had received word the 10th that I was missing in action and a few weeks later that I was a POW, but this was the first word they received. I mentioned in the note that I was sleeping between sheets, and when she showed the letter to one of the officers at McClellan Field he told her that I was in the hospital, or I wouldn't be sleeping between sheets. We attracted quite a bit of attention going thru the Paris and Frankfurt railway stations. My uniform was an electric flying suite with the button missing from the rear flap and my flying boots. I couldn't get my right leg past the left and with every step I could feel the draft from my rear flap coming open. I spent that night and the next day in solitaire and was moved to the main lauger the next day where I met a couple guys from the squadron who were shot down while I was in the hospital and they were very surprised to see me thinking the way we hit the water there were certainly no survivors. We left there the 8th and arrived at Stalag VIIA in the wee small hours. Jimmy woke me up about 7am with a hot cup of chocolate. In our stay there we had experiences good and bad that would fill a book. One of my favorite pastimes was standing near a window during an air raid until the Germans turned the dogs loose so I could see how many guys could come thru the window at once. Some times the dogs, which were well trained German Shepherds would get in to the barracks at which time there would be a scramble for the top bunks. In one such incident there was such a scramble for the top bunk that the entire bunk collapsed. While in Stalag VIIA some new prisoners came in and after roll call the guard called one of the prisoners and asked him where he was from, and the prisoner said all he could tell him was his name rank and serial number. The next day the guard called him again after roll call and showed him a picture of the kids home in North Dakota. The prisoner asked the guard where he got the picture, and the guard said that it was his brother John's place. The prisoner replied, you must be my uncle Charley. While we were in Stalag VIIA some of the prisoners that were captured in Africa were moved thru our camp into Germany after the allies landed in Italy. They spent a couple days in our camp and there was a high ranking English officer in our barracks. One of the German guards came down and told him the camp comandant wanted to see him. The English officer wouldn't pay any attention to him until he stood at attention. When he did answer him, the German told the English officer that the camp comandant wanted to see him. The English officer asked the German the rank of the comandant and then asked him that if an officer in their army wanted to see a higher ranking officer did he send for him or go and see him. The guard took the message and soon several officers came down from the camp headquarters and the Englishman had them all standing at attention. All of the air force prisoners which was about 1200 were moved from

Stalag VIIA on October 13 to Stalag XVIIIB. We traveled by box car at 40 per which didn't leave a lot of room for relaxation and arrived at Krems Austria on the Danube the next day and had about a 3 mile hike to camp. We were searched and de-loused which took most of the night and were moved to our new barracks the next morning a bald and tired bunch. Maybe someday I'll write a book about our 18 month stay there, and some of our experiences. One of the funniest was after another de-lousing some of the guys shaved their heads and one of the guys had one of the artists in camp paint a face on the back of his head. You could be fooled until you got close enough to see the ears were backwards. He put his coat on backwards the next morning and stood in the front row for roll call and it shocked the guard so bad he lost his count and had to go back and start over again. We stayed in Stalag XVIIIB until April 8, when we began a forced march back in to Germany.

BY A.B. PLATT, LEFT WAIST GUNNER
91st BOMB GROUP
323rd BOMB SQUADRON
8th AIR FORCE

306^e BOMB GROUP
8^e U. S. A. F.

BREST
1^{er} Mai 1943

367^e Sq
Col. PUTNAM

(306)

Engagements de la
Formation à partir de 13.50GMT

369^e Sq
FST L^E HANES

(4629)

14.13-FW190
14.10-FW190

MAGGOFFIN

CLEMONS

13.50-ME109 (744)

MANN

(076)

423^e Sq
Capt CHECK

(218)

14.40-FW190

MAGGOFFIN

(993)

14.20-FW190

VINNEDGE

(426)

ONNEN

(677)

BRISCOE

(404)

13.50-FW190

14.10-FW190

JONES

(524)

14.30-FW190
14.35-FW190

JOHNSON

(649)

14.00-FW190

LUBY, PIPP et WIGGINTON
ont été abattus au début des engagements.
C'est PIPP qui sera recueilli par le "PAX VOBIS."

306^e BOMB GROUP
8^e U. S. A. F.

BREST
1^{er} Mai 1943

367^e Sq
Col. PUTNAM

Situation de la
Formation à 13.40 G.M.T.

369^e Sq
F^{sr} L^e HANES

(4629)

CLEMONS

(744)

LUBY

(620)

423^e Sq
Capt. CHECK

(218)

MANN

(076)

WIGGINTON

(784)

PIPP

(422)

MAGGOFFIN

(993)

ONNEN

(677)

BRISCOË

(404)

VINNEDGE

(426)

JONES

(524)

JOHNSON

(649)

C'est dans cette formation que le 306^e B.G se présente
à la POINTE SAINT MATHIEU à la suite d'une erreur de navigation.



Les bombardements alliés sur Lorient.

Durant la dernière Guerre, trois ports de la Bretagne occupée par les Allemands étaient les cibles "privilégiées" des bombardiers anglais et américains. A leur retour, plusieurs de ceux-ci se faisaient par la FLAK (DCA) ou les chasseurs allemands (1). Les aviateurs qui avaient pu sauter en parachute, dans la plus grande partie des cas, étaient soustraits aux recherches des Allemands par la population. Dans cette forme spontanée de résistance à l'Occupant, les gens recueillaient les aviateurs, les soignaient, les hébergeaient, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une "filière d'évasion" pour leurs hôtes. Ces actes de solidarité envers les aviateurs alliés n'étaient pas sans danger pour leurs auteurs, car les Allemands étaient impitoyables pour ceux qui avaient pu aider les équipages abattus sur leur Commune! Le 23 Janvier 1943 et à partir de cette date, LE CLOITRE et LANNEDERN, et d'autres Communes comme Plonevez-du-Faou, Edern, Port-Launay, Chateaulin et Quémeneven, allaient être mêlés à une affaire de ce genre.

Le rapport d'activité du XXVème Corps d'Armée allemand, celui qui occupait la Bretagne, fait état d'une recrudescence des bombardements alliés durant le mois de Janvier 1943: " Les bombardements, dit ce document, se sont principalement concentrés sur LORIENT qui a été attaqué deux fois au cours des journées du 15 et du 23 Janvier, et dans les soirées du 26 et du 29, par des formations de 30 à 60 bombardiers, en majorité américains, qui outre des bombes explosives ont lancé un grand nombre de bombes incendiaires et provoqué de nombreux incendies"...

Le même rapport signale aussi des bombardements de jour sur St-Nazaire (le 3 Janvier) et sur Brest (le 23), et affirme que dans tous les cas les pertes et les dégâts militaires ont été faibles. Ce sont les bases sous-marines qui étaient visées par les Alliés, celles qui abritaient les "U Boote" allemands, mais neuf fois sur dix ce sont la population et les édifices civils qui faisaient les frais de ces opérations!

Les rapports allemands, suivant les cas, travestissaient volontiers la vérité lorsque celle-ci leur était défavorable, mais dans le cas qui nous intéresse ils sont rigoureusement exacts. Ce ne sont pas les malheureux Lorientais qui le contrediront, eux qui voyaient sans cesse les bombes alliées écrasant leurs maisons et massacrant leurs parents et voisins. Il n'est pas sûr du tout qu'ils auraient manifesté la même solidarité que les habitants des campagnes envers les aviateurs (2).

Certains de ceux-ci avaient d'ailleurs conscience de tout le "gâchis" de leurs bombes, et l'un des pilotes qui participèrent à ces raids, l'Anglais Arthur HARRIS, cité par Hervé LE BOTERF dans son livre 1' a reconnu explicitement: " En Janvier 43, écrit-il, des ordres nous furent donnés d'un caractère particulièrement vexant. Il s'agissait d'aller attaquer deux villes françaises, LORIENT et St-NAZAIRE. Les

(1) Certains avions, touchés par la FLAK, n'avaient pas toujours la possibilité de lâcher toutes leurs bombes sur leur objectif, et dans ce cas ils se débarrassaient de celles-ci en pleine nature, pendant qu'ils rejoignaient leur base en Angleterre. Les bombardiers ainsi délestés échappaient plus facilement aux chasseurs allemands lancés à leur poursuite, mais les communes survolées recevaient des "cadeaux" aussi bruyants que dangereux, les bombes. En Mai ou Juin 41 un certain nombre de ces engins tombe ainsi sur LANNEDERN et LE CLOITRE, près de Douar-Guennou, dans les dunes de Coulin et dans deux parcelles de Kerauffret ("Park Land" et "Park bras", où une grosse bombe avait creusé un immense cratère!

(2) Paul LE MENN, de Prajou-Marie, adolescent à l'époque, habitait alors à LORIENT où son père travaillait à l'Arsenal. Il affirme avoir connu plus de cent bombardements, en particulier ceux des Anglais au début, qui avaient pris l'habitude de venir "canarder" Lorient, régulièrement, tous les Samedis à 20 H 10, durant quelques mois!

abris des sous-marins étaient si solidement bétonnés que les plus lourdes bombes ne pouvaient pas les entamer!..."

"Tout ce que nous pouvions espérer, poursuit Arthur Harris, c'était de détruire quelques hangars et ateliers de réparation. En Janvier et Février, nous exécutâmes deux mille sorties sur Lorient. Le résultat fut de dévaster une bonne ville française..."

Beaucoup de ces bombardiers anglais ou américains ne revenaient pas de ces expéditions, et le rapport du XXVème C.A. allemand donne le chiffre de 36 avions abattus au cours du mois de Janvier. C'est dans l'après-midi du 23 Janvier que l'un d'entre eux a été touché à mort au-dessus du CLOITRE-PLEYBEN avant d'aller s'écraser sur le territoire de EDERN. Neuf passagers occupaient l'appareil: deux furent tués pendant el combat, deux réussirent à rejoindre l'Angleterre (après avoir "transité" par PLONEVEZ-DU-FAOU ...et CARANTEC), et les cinq autres finirent par être capturés par les Allemands près de TOURS, à la gare de St-Pierredes-Corps (après avoir été confiés à la "filière CROUAN" de QUEMENEVEN).

Trois auteurs au moins ont parlé de cette affaire : Roger HUGUEN (1), le "tandem" THOMAS- LE GRAND (2) et René PICHAVANT (3). Nous nous appuyons bien sûr en partie sur leurs récits, non sans les corriger ou les compléter. Ils comportent en effet quelques erreurs ou quelques lacunes. Pichavant, par exemple, semble ignorer que les deux Américains qui ont passé par Carantec appartiennent au même équipage que celui qui a été abattu le 23 Janvier dans le ciel du Cloitre. C'est bien compréhensible d'ailleurs, étant donné que ce journaliste a raconté et raconte bien d'autres affaires de ce genre, et qu'il n'a pas pu interroger assez de témoins pour chacune. Pour notre part, nous concentrant sur la seule affaire de Janvier 43, nous avons pu retrouver une trentaine de personnes qui y ont été mêlées, et, grâce à elles, à la reconstituer assez fidèlement, depuis son point de départ jusqu'à ses conséquences, tragiques pour quelques'uns malheureusement!

Les deux chasseurs allemands et la forteresses volante.

Comme nous l'avons déjà expliqué, la ville de LORIENT a particulièrement souffert des bombardements alliés au cours du mois de Janvier 1943, et tous les appareils participant à ces raids ne rentraient pas en Angleterre, car plusieurs bombardiers étaient victimes de la "FLAK" (DCA) ou des chasseurs allemands, soit au cours du bombardement, soit pendant le voyage retour. Certains bombardiers, touchés par la DCA, avaient ensuite beaucoup de mal à suivre leur formation et à rejoindre leur base, constituant ainsi une proie facile pour les chasseurs ennemis. Et c'est tout-à-fait ce qui arriva à la "Forteresse" attaquée le 23 Janvier 43 au-dessus du CLOITRE!

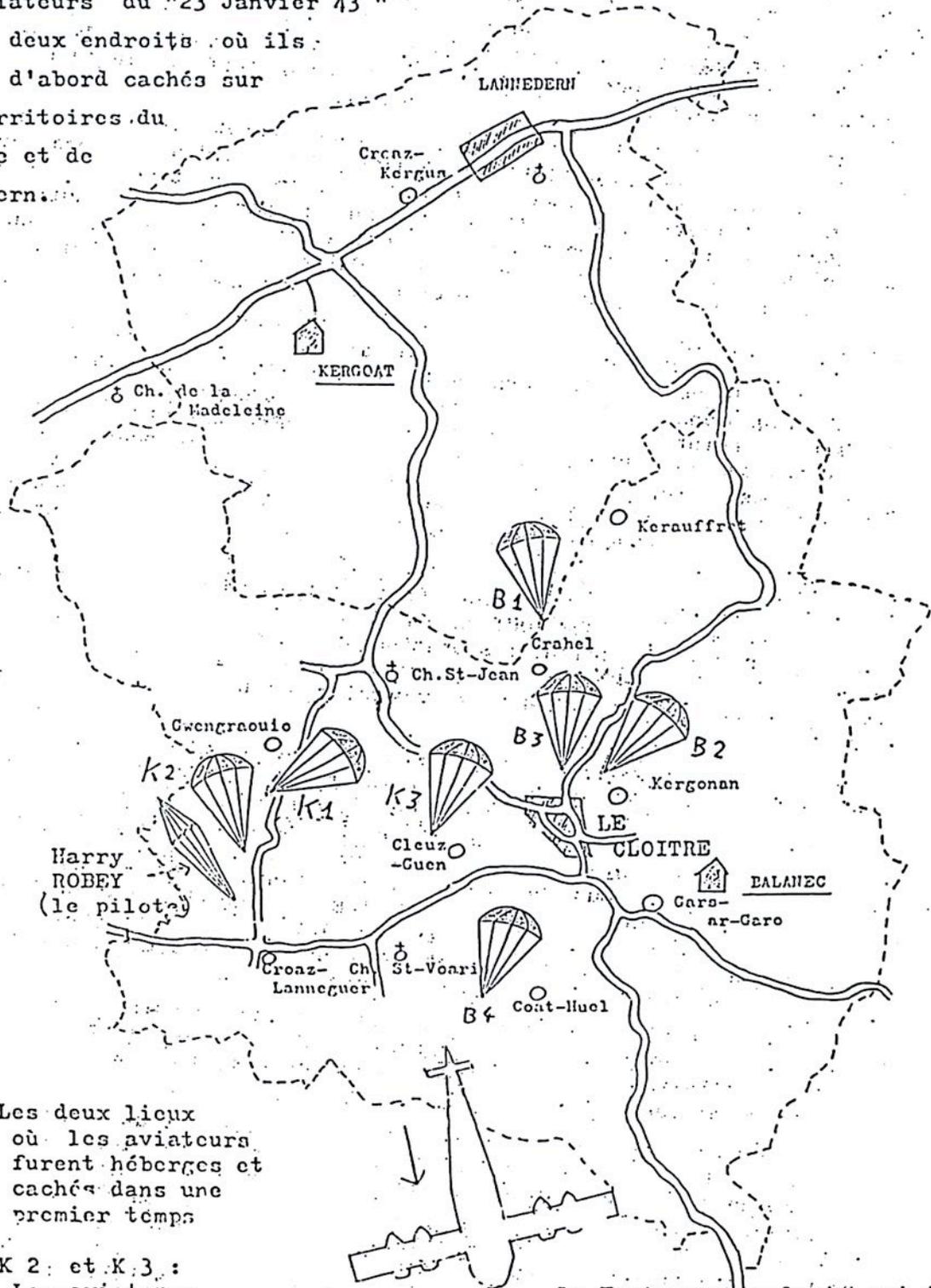
Laissons la parole à deux témoins, Jean-Louis AUTRET, qui habitait alors à Kerauffret, et à Jean MEVEL, du Bourg, qui ont gardé des souvenirs assez précis de ce combat aérien: " C'était dans l'après-midi, disent-ils, il était environ 13 H., et nous avons fini de manger. Nous avons alors entendu le vrombissement de gros avions, et nous avons vu tout le ciel du Cloitre occupé par une formation de "Forteresse volantes"! Il y en avait bien une cinquantaine, et c'était très impressionnant! Ils volaient vers le Nord, c'est-à-dire vers leur base dans le Sud de l'Angleterre. A un moment donné, le dernier appareil a été attaqué par deux chasseurs allemands. Le gros avion a aussitôt déboité et quitté sa formation, au canon et à la mitrailleuse il essaie de riposter à ses agresseurs. Il n'avait malheureusement pas la légèreté et la maniabilité des deux "moustics", et finalement, après cinq minutes de combat, il est touché à mort! Nous avons vu une grosse fumée noire s'échapper du bombardier, et plusieurs corolles blanches s'épanouir dans le ciel: c'est l'équipage de l'avion qui sautait en parachute!"

(1) Par les nuits les plus longues (p.237 à 245)

(2) Le Finistère dans la Guerre - Tome I (p.264 à 267)

(3) Les Clandestins de l'Iroise - Tome II (P.120 à 133, 197 à 206)

Carte indiquant les points de chute
 des Aviateurs du "23 Janvier 43"
 et les deux endroits où ils
 furent d'abord cachés sur
 les territoires du
 Cloître et de
 Lannedern.



Les deux lieux
 où les aviateurs
 furent hébergés et
 cachés dans une
 premier temps

K 1, K 2 et K 3 :
 Les aviateurs
 qui furent d'abord
 cachés à KERGOAT
 (Charles GRICE, Val HANNON
 et Edward LEWERING)

B 1, B 2, B 3 et B 4 :
 Les aviateurs qui furent d'abord
 caché à BALANEC.
 (Wilburg HUMMEL, Francis SULKOWSKI,
 Sébastien VOGEL et Mac DERMOTT).

La Forteresse volante qui ira
 s'écraser à EDERN avec le cadavre
 de Roy MOSER à son bord.

Les " B I7 G", c'est-à-dire les "Forteresses volantes" construites par BOEING, étaient impressionnantes avec leur envergure de 32 m., leur longueur de 23 m., leurs quatre moteurs de 120 CV chacun, et leurs treize mitrailleuses. Chacun de ces mastodontes pouvait transporter trois à quatre tonnes de bombes, et l'on imagine les dégâts que semaient celles-ci là où elles tombaient. La "Flying Fortress" était pourtant assez vulnérable si elle n'était pas protégée des avions de chasse ennemis. Elle n'avait pas l'adresse et la souplesse de ceux-ci, lesquels ne manquaient l'occasion de faire des cartons dans les formations de bombardiers alliés.

Chaque " B I7 G" avait un équipage de 6 à 10 hommes, et celui qui fut attaqué dans le ciel du CLOITRE avait à son bord neuf hommes d'équipage. L'un d'entre eux, Roy MOSER, est tué à bord durant le combat de son appareil contre les chasseurs allemands. Dès que la "Forteresse" est touchée, Mac DERMOTT, le chef de bord, donne l'ordre à ses hommes de sauter en parachute. Lui-même et son pilote, Harry ROBEY, sautent les derniers. ROBEY, avant de se jeter dans le vide, met sa machine sur pilote automatique! La "Forteresse" à ce moment précis volait vers le Sud, et elle va s'écraser avec le cadavre qui est à son bord, à une quinzaine de Km plus loin, tout près du lieu-dit de "KERGANABEN", entre le Bourg de EDERN et le hameau de l'"ENSEIGNE VERTE". D'après son acte de décès, dressé par la Mairie d'EDERN, le malheureux MOSER était sous-lieutenant, avec la description suivante: "yeux bruns, cheveux bruns, 1,68 mètre et 82 kilos"!

Quant à Harry ROBEY, qui descend lentement, accroché à son parachute, il est traitreusement attaqué par l'un des chasseurs allemands, contrairement à toutes les lois de la guerre: son parachute, transformé en passoire, se met en torche, et le malheureux, qui avait déjà le menton et la mâchoire traversée par une balle, il tombe comme une pierre, dans une prairie entre CROAZ-LANNEGUER et CLEUZIOMEUR. Il avait dû probablement sauter le dernier de tous, et de ce fait ses agresseurs avaient deviné qu'il s'agissait du pilote ..et ils l'avaient "éliminé" purement et simplement! Un pilote allié de moins, c'était un danger de moins pour l'avenir! Les aviateurs de la "Luftwaffe" savaient mieux que quiconque qu'un pilote c'est une "denrée" très précieuse dans toute Armée de l'Air, qu'il faut deux ans et 10.000 Livres sterling pour former un pilote de bombardier, qu'il a plus de valeur que son avion lui-même, construit en série en quelques jours! Autant l'Etat Major allié avait tout intérêt à faire l'impossible pour récupérer des pilotes, autant la "Luftwaffe" avait tout à gagner en les mettant définitivement "hors circuit"!

Elle ne s'en privait d'ailleurs pas, et l'incident survenu au CLOITRE a été constaté plusieurs fois ailleurs, à PLONEVEZ par exemple, le 17 Mai suivant, avec le bombardier qui s'était écrasé à "KERAMPRESS"! Il faut reconnaître que ce cynisme des aviateurs allemands n'était pas le fait de l'Armée de Terre, dont les éléments étaient plus réguliers et plus loyaux. Jusqu'à cette époque au moins, ils semblaient respecter les lois de la guerre.

Le "groupe de Kergoat".

Voyons maintenant ce que sont devenus les sept survivants de la Forteresse volante, et commençons par les trois hommes qui avaient mis pied à terre dans la partie Ouest du territoire du CLOITRE, non loin de l'endroit où s'était écrasé leur camarade pilote. Il s'agit de Charles GRICE, de Val HANNON et de Edward LEWERING ! Ils ont atterri, deux d'entre eux entre GWENGRAOUIC et CROAZ-LANNEGUER, non loin de la route et à l'Ouest de celle-ci, l'un tout près de Gwengraouic, dans la parcelle de "Park ar Falz" et l'autre dans un champ de KERDRY, pendant que le troisième prenait contact avec le sol à CLEUZ-GUEN, dans le "Park al Leurguer"! On connaît donc bien les noms des trois aviateurs et les points où ils sont tombés, mais malheureusement il n'est plus possible de dire lequel est tombé où!

Jean BEGOS, qui avait treize ans à l'époque, se trouvait à l'école avec les autres enfants du Cloitre au moment du combat aérien, un événement qui l'a marqué, lui et ses camarades: " En rentrant à la maison, le soir, dit-il, j'ai appris que quatre Américains étaient tombés près de chez moi, en parachute ; l'un était mort, mais l'autre avait été secouru par la population. Les gens avaient repéré leurs points de chute, ils étaient accourus, aidant chaque aviateur à se débarrasser

ser de son parachute, à le plier et à le camoufler, et leur fournissant même des vêtements civils. Les Américains ne cessaient de dire: "Morlaix..Morlaix"! Mais à part cela, on ne savait pas trop ce qu'ils voulaient, on n'arrivait pas à s'expliquer, aucun d'entre eux ne sachant un mot de français..Finalement quelqu'un a pensé à mon père, qui avait passé plusieurs années en Amérique et qui de ce fait se débrouillait assez bien en anglais. On amène donc les trois "Yankees" à GWEN-GRAOUIC, y compris celui de Cleuz-Guen, conduit par l'un des frères URVOAS: "On nous a dit qu'en cas de pépin nous trouverions une porte de sortie à Morlaix, expliquen ils à mon père, mais nous voudrions uen carte"! Mon père leur donna la carte du calendrier des PTT, mais refusa d'y pointer l'endroit où ils se trouvent! - "Non, leur répond-t'il, c'est trop risqué, c'est un risque inutile, un danger certain pour nous si les Allemands vous trouvent en possession de cette carte"!

Après s'être restaurés, les trois hommes se mettent en route, deux d'entre eux soutenant le troisième, qui s'était fait un peu mal en fin de trajectoire à cause d'un arbre. Ils passent par Trévoan, Rest-ar-Barrez, Bregunteun, et atteignent ain si la grand-route à la MADELEINE. Ils arrivent à Croaz-Kergus, lorsqu'ils tombent nez-à-nez avec François MOAL et Jean-Louis LE BAUT, de KERGOAT-PIRIOU, en LANNEDER. Ceux-ci sortaient du café de Madame CORNEC, dont le mari était prisonnier en Allemagne, et où ils venaient d'écouter la "Bibici" de LONDRES. Ils s'apprêtaient à prendre la direction de BERGAM, dans l'intention de prendre part à al veillée mortuaire de Jean FAVENNEC (60 ans), lorsque dans le crépuscule ils aperçoivent les trois inconnus sur la route, trois colosses aux habits disparates. François MOAL (20 ans fait tout de suite le rapprochement avec les corolles blanches des parachutes qui se ballottaient dans le ciel quelques heures auparavant: " U.S.A." ? demande-t'il! Le visage des Américains s'éclaire aussitôt: "Yes..Yes "...et en ajoutant: "Morlaix. Morlaix"...Ils n'ont plus que ce mot à la bouche, et François et son compagnon finissent par comprendre que les Américains doivent rejoindre cette ville. Mais à cette allure ils risquent fort de ne jamais y parvenir! IL n'est plus question de veillée mortuaire pour les deux habitants de Kergoat, et à travers champs ils retournent à la maison, entraînant avec eux les trois aviateurs. A KERGOAT, Jean-Louis MOAL, le père de François, les reçoit à bras ouverts. Annaïck MOAL, qui avait récité les prières à Bergam, arrive à son tour quelque temps plus tard. Marianne CORNEC l'a déjà mis au courant de la situation, et quand elle entre, les Américains sont en train de manger avec ardeur autour de la grande table: GRICE, assez volubile, HANNON, plus timide, et LEWERING, plus maussade. Elle ravive le feu dans l'âtre.

On fait monter ensuite les trois aviateurs au grenier, dont ils ne descendront plus que pour les repas. Mais ils ne peuvent tout de même y attendre la fin de la guerre, et ils font parfois du bruit: " Il y a des rats sous le toit", expliquent-ils à t'on aux curieux! Les Américains restent ainsi une semaine à KERGOAT, après quoi commencera le deuxième acte de leur aventure!

Le "groupe de Balanec".

Laissons de côté pour l'instant "le groupe de Kergoat", c'est-à-dire Grice, Hannon et Lewering, et voyons maintenant ce qu'étaient devenus les quatre autres Américains qui avaient atterri au CLOITRE, de l'autre côté de la Commune. L'un d'entre eux, Wilburg HUMMEL, tombe du côté de PONT-GLAZ. François TOULANCOAT, qui coupait des fagots entré Kerauffret et Quistillic, l'a bien vu descendre, et avec les frères DREAU, Michel L'HOURES et Gaby PAUL, quatre hommes de son quartier, ils se précipitent vers le point de chute: ils aboutissent ainsi dans la parcelle de "Goa rem ar Chaosser", qui se trouve en fait sur le territoire de Lannédern, mais jouxte la Commune du Cloitre. Ils arrivent juste au moment où l'aviateur essaie de ramasser son parachute! Une partie de celui-ci est accrochée à un arbre, et les cinq arrivants l'aident à le décrocher. Au début, l'Américain n'a pas l'air rassuré du tout face aux cinq hommes qui le dévisagent avec insistance. Il se demande à qui il a affaire, il ne sait pas un mot de français, et les autres semblent aussi ignares en anglais, ce qui n'arrange pas les choses. Mais dès que François et ses compagnons se mettent à emballer soigneusement le parachute, il finit par comprendre que ceux-ci, loin d'être des ennemis, ne cherchent qu'à l'aider. Ils l'emmènent donc avec eux, lui donnent à manger et l'habillent en civil: une veste de la R.A.T.P., un pantalon à rayure et une paire de sabots de bois! François Toulancoat fourre l'uniforme de l'aviateur dans un sac en jute et celui-ci dans une marmite,

que Jean-Louis AUTRET, son beau-frère, s'en va enterrer dans un champ. Les voisins, pendant ce temps, s'occupent de brûler le parachute dans un four, tandis que François s'en va aux renseignements au Bourg. Ici, Guillaume MEUR et Jean MEVEL lui apprennent que deux autres Américains sont tombés à KERGONAN, qu'on essaie d'organiser l'hébergement de ces aviateurs, et que Joseph LE MENN, de Kerrouet, qui parle anglais lui aussi depuis son séjour aux U.S.A., a mis sa maisonnette de BALANEC à leur disposition. Dans la soirée, HUMMEL se retrouve donc à Balanec dans une petite maison isolée et inhabitée, sans accès apparent et qui semble une cachette assez sûre pour l'instant!

Deux autres de ses camarades sont déjà là, Francis SULKOWSKI et Sebastien VOGEL. On imagine sans peine leur joie à tous trois. Les deux derniers nommés sont ceux qui ont mis pied à terre à Kergonan, l'un dans "le champ de l'abattoir" et l'autre dans "Park ar Foenec": Jean SUIGNARD se trouvait dans cette parcelle, et VOGEL était pratiquement tombé à ses pieds. IL était assez mal tombé d'ailleurs, puisqu'il s'était fait une bonne entorse à la cheville!

Ce sera également le cas de Mac DERMOTT, le quatrième homme, qui les rejoindra un peu plus tard et qui, lui, était tombé à COAT-HUEL, dans une garenne, "Goarem Nevez", une parcelle appartenant à Pierre HERVE. Jean-Louis MOAL, qui travaillait non loin de là et qui était également un peu anglophone depuis son séjour au Canada, se précipite à son secours. Mac Dermott s'est blessé en tombant et a du mal à marcher; il explique à Jean-Louis que c'est lui le chef de bord de la Forteresse volante abattue par les Allemands. Jean-Louis lui propose de le conduire à la ferme la plus proche, COAT-HUEL, où l'on verra ce que l'on peut faire! Appuyé à son sauveteur, l'officier arrive ainsi chez les GUEGUEN. Après s'être restauré, Mac Dermott sort des documents d'une sacoche et les jette dans le feu qui brûle dans la cheminée: "Ce sont des papiers très importants, déclare-t'il, il s'agit de la liste de mon équipage et de la mission de mon appareil, ils ne faut pas qu'ils tombent entre les mains des Allemands"!

Ses hôtes lui proposent ensuite de le mettre en lieu sûr, dans une cachette où l'attendent trois de ses hommes - le "téléphone arabe" fonctionne bien à la campagne - , et de lui fournir des habits civils. Il accepte bien entendu la première proposition, mais pas la deuxième! " Si je ne suis pas en uniforme, dit-il, et si les Allemands m'arrêtent, ils peuvent me fusiller!" Joseph GUEGUEN le fait alors monter sur un cheval et, accompagné de Jean-Louis MOAL, à travers champs, puis par Gars-ar-Garo, ils le conduisent à BALANEC. Bien qu'il n'y ait pas de troupes d'occupation au Cloître à ce moment-là (I), le passage de GARS-ar-GARO n'était pas sans danger: une patrouille ennemie pouvait quand même passer par là fortuitement! Il fallait pourtant bien traverser la grand-route quelque part. Tout se passe d'ailleurs très bien, et à Gars-ar-Garo, Mac DERMOTT et ses deux guides ne rencontrent que quelques villageois, et l'Américain, perché sur "MIGNONNE", la jument rousse de Coat-Huel, leur fait de la main le signe V de la victoire!

Les quatre aviateurs restent quelques jours ensemble à BALANEC, ravitaillés les gens du voisinage: " Je me rappelle très bien de la première fois, raconte Mme LE BAUT, de Gars-ar-Garo: je leur ai demandé de quoi ils avaient besoin, et ils m'ont répondu: "de tout, mais nous voudrions surtout du lait"! Le corps de Harry ROBEY, le pilote, avait été exposé à la mairie, et dès le premier soir, quelques hommes proposent à HUMMEL et SULKOWSKI, les deux Américains valides, d'aller voir la dépouille mortelle de leur camarade. Ils acceptent bien sûr volontiers, et de nuit, en prenant toutes les précautions qu'il faut, la petite expédition se déroule sans incident. Dès le lendemain et le jour suivant, Paul SCOUARNEC, de Plonevez, et le Docteur GUEGUEN, de Pleyben, viennent également à Balanec prodiguer leurs

(I) Si la côte du FINISTERE a toujours été occupée par les Allemands, et même d'une façon très dense, cette occupation était beaucoup plus lâche et plus intermittente à l'intérieur du Département, mises à part certaines garnisons comme CHATEAULIN, CHATEAUNEUF et HUELGOAT. Ainsi, à l'époque qui nous intéresse, Janvier 43, il n'y avait pas d'Allemands stationnés au CLOITRE ni à LAN-NEDERN. Mais il y en avait eu auparavant, des artilleurs et des fantassins notamment. Il y en aura encore par la suite, et les derniers à stationner dans nos deux Communes seront des parachutistes (des éléments de la 3ème D.P.), de Mars à Juin 44, c'est-à-dire jusqu'au Débarquement en Normandie.

soins aux deux blessés, Sébastien VOGEL et Mac DERMOTT, qui avaient chacun une grosse entorse à la jambe. Très vite pourtant on estime que les quatre Américains sont en danger à Balanec. La maisonnette avait beau être isolée et son chemin d'accès invisible, il y avait désormais trop de monde qui était au courant de la présence des aviateurs. Bien sûr, à cette époque, à la campagne, la population penchait nettement pour les Alliés, mais il suffisait d'un délateur alléché par les primes que faisait miroiter l'Occupant, pour causer des dégâts irréparables ! Les sauveteurs du Cloître pensaient désormais qu'il était temps de chercher une autre solution pour leurs protégés ! C'était d'ailleurs aussi l'opinion de ceux de LANNEDERN !

RETROUVAILLES A QUEMENEVEN.

Pendant que Mac Dermott et trois de ses hommes se cachent au CLOITRE, que deviennent leurs trois camarades hébergés à LANNEDERN, c'est-à-dire GRICE, HANNON et LEWERING ? Ils ne peuvent pas rester indéfiniment à KERGOAT : pour eux, comme pour la famille MOAL qui fait de son mieux pour les cacher, c'est l'évidence même ! Les MOAL connaissaient un certain Emile BALEY, courtier en assurance à Chateaulin, et en qui ils avaient confiance. Ils lui font part de leur problème, et aussitôt Baley prend contact avec Jean CROUAN, le député-maire de QUEMENEVEN, qui, avec Geneviève et Césaire de POULPIQUET, les chateaulins du Manoir de TREFRY, dirigent une organisation clandestine, affiliée au Réseau PAT O'LEARY, et qui s'est chargée depuis quelques mois de rapatrier des aviateurs alliés.

Geneviève vient aussitôt à bicyclette à KERGOAT pour mieux se rendre compte de la situation. Elle s'occupe de faire fabriquer de fausses cartes d'identité pour les trois Américains (par MERRIEN, le secrétaire de Mairie de Camaret), et le Vendredi 29 Janvier, ces derniers, accompagnés de François MOAL, montent dans la camionnette de Jean-Louis LE BIHAN, marchand de beurre au Bourg de Lannédern, qui a accepté de les transporter au château de TREFRY. Il possède un "Ausweiss" en bonne et dûe forme pour les besoins de son négoce, et cela simplifiera l'opération. Ils doivent traverser le redoutable passage à niveau de Quéménéven où les contrôles sont fréquents. Mais ils ont su choisir leur heure, midi, l'heure la plus propice pour passer. Tout se passe comme ils l'avaient calculé et ils livrent leurs "colis" au "destinataire".

Le Lundi 1er Février (d'après la chronologie de René Pichavant), HUMMEL et SULKOWSKI arrivent eux aussi à TREFRY ! Quelques jours auparavant en effet, Jean MEVEL avait eu vent de la filière de Quéménéven par un certain FOUJANET de Chateaulin. Il s'était aussitôt occupé d'y faire expédier deux des Américains "de Balanec", les deux qui étaient valides et en bonne santé, c'est-à-dire ce Hummel et ce Sulkowski. Il commence par leur procurer des habits civils, et l'un d'entre eux, qui était un géant se voit déguisé en marié, après avoir endossé le costume de noces de Michel LE BAUT. Aidé de Jean BERNARD, de Gars-ar-Goff, qui parle anglais lui aussi, il les conduit, de nuit, à pied et à bicyclette, jusqu'à STANG-AR-GARRONT, puis à PORT-LAUNAY, où il les confie à René COZANNET, le dentiste... Celui-ci les met ensuite sur le chemin de Trefry, et, après s'être restaurés à la ferme de TY-GLAZ, en Quéménéven, tenue par la famille HASCOET, Hummel et Sulkowski débarquent chez les de POULPIQUET. Ils sautent au cou de leurs trois camarades qui sont là, et auxquels ils expliquent que Mac Dermott et Vogel s'étaient blessés en suatant, qu'ils sont insuffisamment rétablis, et qu'ils doivent rester encore quelques jours au CLOITRE !

" Un jour, écrit Pichavant, les cinq Américains mangeront du "big pig" à Trefry, du sanglier, menu de choix ! C'était un marcassin qui s'était mal pris la tête dans la clôture d'un champ. Un paysan avait profité de l'occasion pour occire le petit sanglier à coups de tranche, mais il ne savait plus que faire de la dépouille. Il en le à son amir, Jean CROUAN, qui emporte la bête sans hésiter, estimant que ce sera un régal pour les cinq aviateurs "de Trefry".

Ceux-ci se cachent neuf jours au deuxième étage du château, ne sortant que la nuit. Ils y resteraont jusqu'au 10 Février !

L'Enterrement de Harry Robey.

Comme on l'a déjà dit, le cadavre de Harry Robey, le pilote, avait été déposé à la Mairie du Cloître en attendant ses funérailles. Celles-ci eurent lieu le 25 Janvier,

c'est-à-dire le surlendemain de sa mort, et pendant que ses camarades se cachaient à Balanec. Elles furent aussi l'occasion d'une manifestation de sympathie de la part de la population. Il y a d'abord un échange de coups et d'injures entre deux feldgendarmes et la foule massée devant la Mairie. Par ailleurs la "Luftwaffe" de Morlaix avait délégué trois soldats pour assister à l'enterrement de ROBEY. Ils s'étaient d'abord postés au fond de l'église pour suivre l'office célébré par l'abbé Jean GARREC, recteur de la paroisse (de 1926 à 1947). Les trois aviateurs allemands avaient ensuite suivi le cortège au cimetière, où, d'une salve de coups de fusil, ils rendent les honneurs militaires au pilote américain. Ici encore, passant outre à la défense expresse de l'Occupant, la foule dépose sur la tombe de Harry Robey des brassées de fleurs, parmi lesquelles se trouvent dissimulées de petits drapeaux tricolores! Les Allemands n'apprécient pas beaucoup l'attitude de la population qui avait montré clairement de quel côté penchait son cœur! Peu après, ils arrêteront le Maire, Louis CRAS (1) , et le 25 Février ils le condamneront à six mois d'emprisonnement, ... qu'il ne fera pas finalement, fort heureusement!

Mac DERMOTT et VOGEL réussissent à rejoindre l'Angleterre.

Nous avons vu que HUMMEL et SULKOWSKI, deux des "aviateurs de Balanec", avaient rejoint leurs trois camarades "de Kergoat" à Trefry, en QUEMENEVEN, mais que Mac DERMOTT et VOGEL, insuffisamment remis de leurs blessures, avaient dû prolonger leur séjour au CLOITRE. On ne pouvait pourtant plus les laisser à Balanec, car toute la Commune ou presque savait ce que cachait la maisonnette, et par dessus le marché on y grelottait à cette époque de l'année! On cherche donc une nouvelle "planque" pour les deux Américains. Gilbert BERNARD et sa femme, qui habitaient à GARS-AR-GARO, dans l'actuelle maison de Joseph Stéphan, acceptent d'héberger Mac Dermott et Vogel: " Au fond, disent-ils, nous sommes deux infirmes, deux polios, et jamais les Allemands n'auront idée que des gens comme nous puissent cacher des aviateurs"! Ceux-ci restent donc quelques jours chez les Bernard, à l'étage, où le Docteur GUEGUEN, de Pleyben, continuait de venir les soigner! Mais presque aussitôt, ils sont de nouveau en danger dans leur nouvelle cachette! Les Allemands en effet, alors que Vogel et Mac Dermott sont toujours là, viennent faire une enquête au Cloître sur l'affaire de la Forteresse volante, une enquête que nous relatons un peu plus loin.

François PAUL et sa femme Germaine, de PLONEVEZ-DU-FAOU, avaient appris le problème des deux "Yankees" , et se proposent de les faire profiter d'une autre "filière", la "filière de Carantec", qui avait des relais à Plonévez! Ils viennent donc en camionnette prendre les deux Américains à Gars-ar-Garo, et au Bourg de Plonévez ils les confient à la famille LEOSTIC, qui tenait une boulangerie dans l'actuelle "Rue des Frères-Floch", en face du Presbytère. Les deux aviateurs restent donc "planqués" durant quelques jours dans la mansarde des Léostic, mais il fait toujours très froid à cette époque! Fort heureusement, la braise ne manque pas dans le four à pain, et on en monte un peu de temps en temps dans le grenier, de façon à ce que nos deux pensionnaires puissent se réchauffer un peu. Puis le père LEOSTIC conduit ses deux protégés à COAT-CAM, sur la route de Morlaix. Il utilise pour cela une voiture à cheval, après les y avoir allongés sous des bottes de paille. A Coat-Cam, ils sont pris en charge par un ostréiculteur de Morlaix, Georges COSTE, qui avec Jacques CADORET, son beau-frère et ostréiculteur lui-même à Riec-sur-Bélon, collabore avec la "filière de Carantec". Tous deux, ils s'occupent de convoyer les aviateurs alliés qu'ils dénichent dans la nature! Vogel et Mac Dermott prennent place dans le camion de COSTE, dans la même position que dans la charrette de Léostic, mais cette fois sous des caisses d'huitres!!

Ils arrivent ainsi sans encombre à CARANTEC où un départ se préparait pour l'Angleterre. René BOLLORE, de Ergué-Gabéric et de la fameuse famille des papetiers, a

(1) Louis CRAS, de Botmezer, était maire depuis 1935 et le restera jusqu'en 1947. Son fils, Jean, fut maire lui aussi, de 1970 à Mars 1989, date à laquelle il fut remplacé par François PHILIPPOT, de Trevoan. Dans l'intervalle entre les deux CRAS, c'est-à-dire de 1947 à 1970, ce sont Yves MOCAER, de Kerizella, et Jean LE GALL, de Menez-Guen, qui ont présidé aux destinées de la Commune du Cloître.

en effet affrété un bateau pour rejoindre les Forces Françaises Libres outre-Manche avec ALLARD et BILLARD, deux membres de la Préfecture de Police de Paris, BOLEC, un agent de change de Lyon, DELAGUICHE, un Saint-Cyrien, et Reginald SMITH, un aviateur anglais, ainsi que deux membres d'équipage ! Mac Dermott et Vogel se joignent à eux, et le 5 Février, à 9 heures du soir, par forte houle, l' "YVONNE" prends la mer avec dix personnes à son bord. C'est un bateau de six mètres que René Bolloré a acheté à ERnest SIBIRIL, armateur à Carantec. Non seulement celui-ci fournissait les embarcations, mais il était l'un des principaux animateurs de la filière!

Chaque fois qu'un départ s'imposait pour l'Angleterre, Sibiril devait se débrouiller pour construire ou acheter un bateau, un moteur, dénicher de l'essence et un équipage. IL lui fallait souvent héberger les passagers par dessus le marché, et il devait sans cesse faire travailler son imagination pour déjouer la surveillance des Allemands. Voici ce qu'écrivent à ce sujet THOMAS et LE GRAND dans le Tome I de leur ouvrage "Le Finistère dans la Guerre": "Le bateau rafistolé, acheté ou fabriqué, naviguait avec un role trafiqué. Pour tromper l'Occupant, la famille SIBIRIL avait peint tous les navires du chantier en noir avec un liséré blanc. Il arrivait aussi que Ernest Sibiril achetât un navire pour son propre compte; il déposait le role à la Douane, et le bateau était censé ne pas naviguer. Il s'agissait, lorsqu'il était parti, de le faire passer pour un de ceux qui demeuraient au chantier!"

l' "YVONNE" accostera dans un petit port des environs de PLYMOUTH. C'était la troisième traversée organisée par la "filière" (après celles de Février et Juillet 42). Elle sera suivie de douze autres s'échelonnant de Mars 43 à Février 44! Cent cinquante personnes au total utiliseront cette organisation pour passer en Angleterre.

Par la suite, dès la libération du FINISTERE, à l'automne 44, Mac Dermott et Vogel donneront de leurs nouvelles à plusieurs personnes du Cloître. Les filles LE BAU de Gars-ar-Garo, qui étaient adolescentes à l'époque, recevront une lettre qui disait entre autre chose: "Bien arrivés! Nous reviendrons à la fin de la guerre au Cloître pour faire des festins"!! Elles avaient commencé à apprendre l'anglais au Collège et elles étaient toutes fières d'avoir pu traduire cette missive à l'aide d'un dictionnaire! Vogel et Mac Dermott avaient donc réussi leur évasion, mais ce ne sera malheureusement pas le cas pour leurs cinq camarades, qui avaient réussi à se regrouper à QUEMENEVEN!

L' enquête de la "Luftwaffe".

Sur les sept survivants de la Forteresse volante abattue au-dessus du Cloître, il y en avait cinq qui avaient d'abord passé par KERGOAT ou BALANEC, et qui se trouvaient désormais ensemble, provisoirement, à TREFRY, en QUEMENEVEN. Les deux autres, Mac Dermott et Vogel, avaient fini par rejoindre l'Angleterre... par Carantec! Mais pendant qu'ils étaient encore au Cloître, cachés à GARS-AR-GARO, les Allemands trouvent le moyen de venir y faire une enquête! Jusque là, en effet, en dehors de l'envoi d'une délégation pour l'enterrement du pilote américain, ils n'avaient pas vraiment cherché à récupérer les autres membres de l'équipage.. Les garnisons les plus proches se trouvaient à Chateauneuf et à Chateaulin; les occupants avaient déjà séjourné au Cloître et ils allaient refaire la même chose en 1944, mais pour l'instant il n'y avait aucun détachement dans la Commune.

Les enquêteurs qui avaient débarqué au Cloître étaient encore des aviateurs allemands du camp de Morlaix-Ploujean. Il était environ neuf heures du matin quand leur camion s'est immobilisé sur la Place: une vingtaine d'hommes revêtus de l'uniforme de la "Luftwaffe" mettent pied à terre, ainsi que quelques gendarmes français de la Brigade de Morlaix qu'ils avaient réquisitionnés pour les accompagner! Les visiteurs vont tout droit chez Guillaume LE MEUR, et leur officier montre à celui-ci une lettre qui avait été postée à LANNEDERN... par un auteur anonyme! Le document disait entre autre qu'une partie des Américains avait été cachée sur le territoire du Cloître, dans une maison isolée et inhabitée de la campagne, sans préciser laquelle. La lettre accusait également Guillaume d'avoir ravitaillé les aviateurs alliés.. et le Docteur GUEGUEN, de Pleyben, de les avoir soignés! Il se trouve que c'était vrai, mais bien entendu Guillaume Le Meur nie fermement le role qu'il avait joué!

A un moment donné, dès que l'occasion s'est présentée, l'un des gendarmes français, un certain CRENN originaire de Gouezec, réussit à dire en breton à Guillaume: " Continue à nier! En dehors de cette lettre anonyme, ils n'ont aucune preuve contre

toi"! Des preuves, les Allemands vont d'ailleurs essayer d'en trouver en fouillant toute la maison, l'étage comme le rez-de-chaussée. Ils ouvrent toutes les armoires, vident tous les tiroirs. Finalement, l'un des soldats surgit dans la chambre où travaillait Jean Le MEUR: son père l'avait chargé de faire la répartition des sacs d'engrais pour la Commune, conformément à une consigne de Joseph BERTHELEME, de Méneic, le syndic local, et il était occupé à cette tâche juste au moment où l'homme de la "Luftwaffe" venait lui rendre visite! Ce dernier finit par trouver un blouson en cuir dans l'un des placards: "Cà, c'est un blouson américain", c'écrie l'Allemand! - " Surement pas, réplique Jean, c'est un blouson français! Je l'ai acheté à Quimper la semaine dernière! Et voici le bon qui en fait preuve"! Du coup, l'incident du blouson est classé. Les autres soldats n'avaient non plus rien trouvé de convaincant ou de compromettant.

L' officier dit alors à Guillaume: "Maintenant, Monsieur Le Meur, vous allez nous guider dans la Commune! Nous allons chercher ensemble "la maison isolée et inhabitée"! Guillaume monte avec eux dans le camion, et il commence par les envoyer dans la direction opposée à "l'endroit brulant", c'est-à-dire dans le coté ouest de la Commune, puis dans le côté nord. CE n'est qu'après les avoir fait tourner en rond et perdre beaucoup de temps, qu'il els emmène dans le quartier critique! Comme il n'y a pas beaucoup de "maisons isolées" à Gars-ar-Garo, la troupe ne s'y attarde pas beaucoup! Guillaume dit "ouf" intérieurement, un "ouf" de soulagement, car ses "touristes" étaient tout de même passés à une cinquantaine de mètres de l'actuelle maison Stéphan, où étaient cachés à ce moment VOGEL et Mac DERMOTT! Il s'agit maintenant d'éviter que les Allemands découvrent la "maisonnette" de Balanec, qui finalement n'est qu'un "faubourg" de Gars-ar-Garo. Comme elle n'est pas visible d'ici et qu'il n'y a pas de chemin apparent qui y mène, Guillaume se garde bien de signaler l'existence de la petite maison.

" Il nous reste encore le côté Est de la Commune à parcourir", dit Guillaume à l'officier de al "Luftwaffe". A un moment donné, toute la troupe arrive ainsi à KERROUET, et bientôt l'un des soldats s'écrie: " Il y a là-bas, en face, une petite maison! De l'autre côté du vallon"! C'était vrai, et c'était bien la fameuse maisonnette de BALANEC! Guillaume n'avait pas prévu cette perspicacité de l'un des soldats allemands, mais il lui réplique avec un à-propos assez heureux: "Mais on l'a déjà vue, Monsieur, ça, ça fait partie aussi de Gars-ar-Garo, et on y a passé tout à l'heure"!

Le chef du détachement reste quelques secondes perplexe et silencieux, puis soudain il s'assied sur une souche et il dit à Guillaume: " Ecoutez, Monsieur LE MEUR, dites nous où se trouve la petite maison "isolée et inhabitée", celle où étaient cachés les Américains! Nous vous donnerons une bonne prime, la somme que vous voulez! - Je vous répète que je ne sais pas: je ne suis pas au courant de ce que vous voulez dire"!

" Hé bien, Monsieur Le Meur, poursuit l'officier, dans ce cas nous allons maintenant faire une promenade à PLEYBEN! Vous allez nous conduire chez le Docteur GUE - GUEN" ! Un quart d'heure plus tard, celui-ci affirmait aux Allemands qu'il n'avait pas soigné d'aviateurs alliés et qu'il ne savait même pas qu'il y en avait eu de cachés au CLOITRE". Toute "l'équipe" revient ensuite au CLOITRE! Les aviateurs allemands suivent Guillaume dans sa maison, se mettent à table, et se font servir tout le repas qui mijotait sur le fourneau! L'incident trouvait sa conclusion dans une bonne soupe fumante, mais LE CLOITRE avait eu chaud! Le courage et le sang-froid de Guillaume LE MEUR et du Docteur GUEGUEN avaient évité une catastrophe à la Commune (1)

(1) En fait, avant de quitter Le Cloître et de reprendre définitivement la route de Morlaix, les Allemands firent aussi une descente à l'école, dans but de "cuisiner" un peu les enfants! " La vérité sort de la bouche des enfants", pense-t'on dans tous les pays! Les enquêteurs en furent pourtant pour leurs frais cette fois, car Marcel BIGNARD (31 ans), l'instituteur, avait envisagé une éventuelle visite de ce genre dans son école, et il avait dit aux enfants: "Si les Allemands vous interrogent à propos de l'avion américain, vous n'avez qu'à vous mettre à pleurer"! Les choses se passèrent comme il avait prévu, et les Allemands n'insistèrent pas.

De Quéménéven à Tours: une évasion manquée.

Revenons à QUEMENEVEN, au manoir de TREFRY, où se sont retrouvés cinq membres de l'équipage de la Forteresse volante: GRICE, HANNON et LEWERING, d'une part, HUMMEL et SULKOWSKI d'autre part. Ces deux derniers ont laissé VOGEL et Mac DERMOTT au Cloître et ignorent bien sûr que ceux-ci sont sur le point de réussir leur évasion par une voie autre que celle qui est prévue pour eux-mêmes.

Pour Césaire et Geneviève de POULPIQUET, les chatelains de Trefry, il est évident qu'ils ne peuvent pas garder indéfiniment leurs cinq pensionnaires! C'est trop dangereux pour les uns comme pour les autres. L'année précédente, Geneviève déjà réussit à faire rapatrier un aviateur allié, Albert WRIGHT, par le Docteur VOURCH, membre du réseau "Johnny". Elle pensait utiliser le même moyen pour ses cinq pensionnaires du moment, lorsque Mr FOUJANET, de Chateaulin, la met en contact avec Georges JOUANJEAN, de Carhaix, membre d'une autre organisation, le réseau "PAT O'LEARY"! Ce Georges Jouanjan, dit "GEO", s'était évadé en 42 d'un Stalag de Poméranie, et dès son arrivée au pays il entreprend de récupérer et de faire rapatrier des aviateurs alliés abattus au-dessus de la Bretagne!

Le 10 Février, "GEO" et son beau-frère, Raymond COUGARD, de Gourin, viennent à Trefry "prendre livraison" des cinq Américains. Ils sont en voiture, et leur véhicule est une Citroën appartenant à un certain BARAZER, de Port-de-Carhaix. Ils arrivent à Carhaix, puis au Moulin-de-la-Pie, près de Rostrenen. Cougard à ce moment-là prend congé du groupe, mais un autre homme vient se joindre à "Géo": Jean BACH, de Limoges, alias "Sebastien". Il s'agit d'un des principaux agents du réseau "Pat O'Leary", et il vient donner un coup de main à "Geo" pour convoyer les cinq aviateurs, en train, jusqu'à PARIS. Le 12 Février au soir, et à Guingam, semble-t-il ils prennent le Paris-Brest, ou plutôt le Brest-Paris, et le 13 au matin, alors qu'il fait encore nuit noire, les sept hommes débarquent à la Gare MONT-PARNASSE. Le petit groupe d'accueil qui les attend est dirigé par Louis NOUVEAU, alias "Saint-Jean", un courtier maritime marseillais et cheville ouvrière du réseau. Les cinq Américains et leurs guides sortent de la Gare sans encombre. A ce moment-là, l'un de ces derniers prend en charge les aviateurs et les conduit dans une "planque" sûre, le temps de vérifier leur carte d'identité et leurs vêtements de façon à ce qu'ils passent les plus inaperçus possible par la suite. Après s'être donné rendez-vous à 10 H 15 à la Gare d'AUSTERLITZ pour prendre le train de 11 heures vers TOURS-ST-PIERRE-DES-CORPS, le reste de la troupe se réunit autour d'une verrière au "Dupont-Montparnasse".

Nous laissons ici la parole à Roger HUGUEN, auteur du livre "Par les nuits les plus longues", et qui a étudié les activités du réseau "Pat O'Leary": "Geo demanda directement à "St-Jean" s'il n'avait pas un revolver à lui donner pour pouvoir agir contre les Allemands qui viendraient l'importuner au cours d'un convoi. Il se heurta à un refus du responsable, d'abord parce qu'il ne possédait aucune arme, ensuite parce que cela sortait un peu du cadre de leur manière de travailler. Il était hors de question de se servir d'armes à feu, les consignes étaient d'ailleurs de laisser plutôt arrêter un aviateur qui théoriquement ne risquait pas grand-chose, sinon un camp de prisonniers de guerre, que de risquer de laisser prendre un agent du réseau dont le sort eût été alors beaucoup moins enviable!

Le départ eut lieu normalement après que "ROGER" (l'un des convoyeurs) soit parvenu à se procurer miraculeusement des fiches d'admission pour les voyageurs. Ces derniers se répartirent dans un wagon. Deux aviateurs et "St-Jean" prirent place dans un compartiment, deux autres se tenaient dans le couloir, debout, avec "Double Mètre" (un autre convoyeur), alors que Mme GERARD (agent du réseau également) demeurait auprès du dernier Américain, dans un autre compartiment. A Saint-Pierre-des-Corps, ils descendirent tous tranquillement et, de l'air le plus naturel, ils se dirigèrent vers le petit train local, guidés par "Double Mètre" qui connaissait la manoeuvre. Ils montèrent dans le dernier compartiment à neuf places d'un modèle discret"....

L'organisation "Pat O'Leary" en effet venait d'expérimenter un passage facile de la ligne de démarcation par LOCHES: arrivé à St-Pierre-des-Corps, il suffisait de prendre un petit train; on descendait à la troisième ou quatrième sta-

tion, et il n'y avait que quelques centaines de mètres à marcher sans aucun risque, pour franchir la ligne, dans une région peu surveillée et où l'on était bien masqué par les buissons et les arbres. Un camion attendait de l'autre côté et menait à LOCHES les aviateurs et leurs convoyeurs. Là, on passait la nuit en lieu sûr, puis on allait jusqu'à TOULOUSE. On traversait ensuite les PYRENEES et l'ESPAGNE, on arrivait à GIBRALTAR, et de là on s'envolait pour l'ANGLETERRE! Un circuit assez long tout de même!

Mais revenons au récit de HUGUEN..et à notre groupe, installé dans le train départemental à St-Pierre-des-Corps : " Alors qu'ils attendaient avec une certaine impatience le départ du "tortillard", NOUVEAU sentit un objet dur heurter ses côtés - le canon d'un revolver- et une voix lui dit, avec un très léger accent allemand: "Les mains en l'air, fous êtes faits" !.... Il y eut un brouhaha dans le wagon; les policiers allemands, en civil, revolver au poing, montaient... Dans une angoisse plus violente encore que le désespoir, je me vis tombé dans un désastre irréparable", raconta après coup Louis NOUVEAU.

Agents français et Américains furent emprisonnés à TOURS pendant trois semaines. Puis on les amena à PARIS le 5 Mars. Les Allemands commencèrent par accuser les Américains d'espionnage, refusant de les considérer comme des militaires puisqu'ils étaient vêtus d'habits civils. Après les avoir laissés moisir en prison, le 16 Mars, la Gestapo les fit comparaître pour un interrogatoire d'identité portant aussi sur les lieux d'où ils venaient....."

Charles GRICE fut interrogé sur la femme (Mme de Poulpiquet) qui l'avait mis en relation avec la Résistance, ...sur les paysans qui l'avaient secouru..Il resta muet..et finalement on le reconduisit à sa cellule. L'aviateur avait l'impression que le policier était déjà au courant de l'essentiel, ce qui expliquait l'absence de brutalité dans l'interrogatoire, et ce qui laissait supposer qu'un membre de l'organisation avait trahi!...."

C'était le cas, et le traître n'était autre que Roger LE NEVEU, celui qui s'était occupé des fiches d'admission à Paris avant le départ pour Tours. Cet individu, dit "Le Légionnaire", était un agent de la GESTAPO infiltré dans le réseau. Louis NOUVEAU (ou "Saint-Jean") expliquera en effet plus tard que la première question qu'on lui posa à la Gestapo, après son arrestation, porta sur la demande "GEO" lui réclamant un revolver. Or seul le "Légionnaire", qui se trouvait assis entre les deux hommes dans le café de Montparnasse, avait pu entendre la conversation! Ce fait constituait la preuve irréfutable que c'était Roger qui les avait trahis! Finalement, les aviateurs furent envoyés en captivité en Allemagne..et leurs convoyeurs en déportation!

Vague d'arrestations entre Quéménéven et Lannédern.

Le Lundi 29 Mars, et au cours de la quinzaine qui suit, la GESTAPO procède à une série d'arrestations à QUEMENEVEN, CHATEAULIN et LANNEDERN. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ces arrestations n'avaient qu'un rapport fortuit avec le guet-apens du 13 Février précédent, survenu à la gare de St-Pierre-des-Corps et dont furent victimes nos cinq aviateurs et leurs convoyeurs. Cet incident très fâcheux, on l'ignorait complètement dans le Finistère. On avait même été rassuré en recevant une carte postale de JOUANJEAN, de retour au pays, dans laquelle il annonçait que tout allait bien. Lui-même n'était pas au courant de ce qui s'était passé ensuite à St-Pierre-des-Corps, et il voulait dire simplement dans sa carte que les Américains étaient bien arrivés à Paris!

Tous les Finistériens qui furent arrêtés par les Allemands se retrouvèrent à la prison de Mesgloaguen à QUIMPER. La plupart furent appréhendés le 29 Mars, quelques autres les jours suivants, et l'un des derniers à rejoindre la maison d'arrêt quimpéroise fut Jean CROUAN, le 15 Avril! Il venait de la prison de Compiègne, où il avait été incarcéré pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec l'affaire des aviateurs! C'est pour "esprit frondeur" que les Allemands l'avaient arrêté au départ, et ce n'est qu'après avoir appris qu'il était mêlé à l'affaire qui nous intéresse qu'ils le font venir à Quimper.

Voici le nom des autres personnes arrêtées pour cette affaire et qui attendaient leur jugement à Mesgloaguen, un jugement qui devait se dérouler les 1er et 2 Juin au Palais de Justice de Quimper: Césaire de POULPIQUET, le chatelain de Trefry, Louise LE PAGE et Marie-Anne CUZON, ses deux servantes, Jean-René HASCOET, sa femme et ses deux fils (Yves et René), Emile BALEY; l'assureur de Chateaulin, René COZANNET, le dentiste de Port-Launay, et le groupe de LANNEDERN: Jean-Louis MOAL (61 ans), sa femme; Annaïck YVENAT, son fils François (20 ans), Jean-Louis LE BAUT (49 ans) et Jean-Louis LE BIHAN (49 ans)

L'arrestation de ces quinze personnes avait suivi l'affaire du 13 Février en Tourraine, mais elle ne découlait pas directement de celle-ci, avons nous dit. Dans son livre, Roger HUGUEN affirme que le groupe des Finistériens n'avait pu être "donné" par Roger Le Neveu, l'agent français que la Gestapo avait réussi à infiltrer dans l'organisation "Pat O'Leary". A Paris, il n'avait pratiquement jamais été seul avec les Américains et il n'avait pu entendre d'eux le nom des fermiers qui les avaient hébergés dans le Finistère: "La Gestapo a certainement bénéficié d'une autre source, estime Huguen, mais on se trouve réduit, une fois de plus, à de simples suppositions. Il est possible que ce soit un voisin des Moal, avec lequel ils étaient en mauvais termes, qui les ait dénoncés. Cet homme fut d'ailleurs victime de cette accusation puisqu'il périt dans l'incendie de sa ferme allumé intentionnellement par des éléments de la Résistance. Il est hors de doute qu'il y a eu des indiscretions de commises. Imprudents par bravade, certains jeunes gens se seraient vantés publiquement d'avoir secouru des aviateurs américains. D'autre part, les aviateurs quittèrent Lannédern avec, sur eux, des noms et adresses pour passer un message et donner de leurs nouvelles après les hostilités. On leur avait demandé de vider leurs poches, mais il est parfaitement plausible qu'ils aient gardé par-devers eux et par inadvertance, un bout de papier sur lequel figurait une adresse de Lannédern: les Allemands n'auraient eu ensuite qu'à remonter la filière "avant Trefry".....

La façon dont furent arrêtés François MOAL et les siens, le Lundi 29 Mars, illustre assez bien la manière d'opérer de la Gestapo: "C'était le lendemain matin d'un match de foot contre l'Ecole d'Agriculture du Nivot, explique-t'il, une rencontre que nous avions gagnée largement. J'avais momentanément interrompu mon travail de secrétaire à la Mairie pour aller rejoindre mes copins de "L'Etoile Sportive" chez Pierre CARO, le café voisin, et arroser avec eux notre victoire. On vient soudain me dire que l'on m'attend à la Mairie. Je sors aussitôt et j'aperçois trois individus en chapeau mou et gabardine noire, et à l'aspect peu engageant qui se tiennent debout devant la mairie, à côté d'une Traction-avant: "Nous cherchons une famille MOAL," me dit l'un d'entre eux avec un accent germanique - "Il y en a beaucoup par ici, et moi par exemple j'en suis un - Alors, montez avec nous et conduisez nous à votre domicile". A KERGOAT, après avoir fouillé la maison, ils arrêtent mon père et ma mère. Ils réclament aussi mon frère Joseph, mais il est absent, occupé à couper de l'ajonc dans une garenne à trois km de la maison. Comme leur voiture est déjà à pleine pour un tour, ils n'insistent pas, et ils nous amènent tous les trois avec eux à Quimper à la prison de Mesgloaguen.

Les gars de la GESTAPO reviendront bien sûr plusieurs fois à Lannédern, à l'improviste, pour tenter de s'emparer de Joseph. Chaque fois ils repartirent bredouilles de chez moi, mais au cours de l'une de leurs descentes ils "embarquèrent" avec eux Jean-Louis LE BIHAN et Jean-Louis LE BAUT! Pour ce qui est de Joseph, il s'était bien gardé de rester "moisir" à Lannédern, où "le climat était devenu très malsain"! Il ira d'abord se cacher à COLLOREC et à CLEDEN-POHER, chez les parents de deux confrères séminaristes de mon frère MATHIEU. Puis, grâce à Auguste LE GUILLOU, commis à la Perception de Châteaulin et cheville ouvrière de la Résistance dans le Centre-Finistère, il trouve d'autres "planques": Quimill, d'abord, près de Chateaulin, puis St-Nic, puis Brest... et finalement, Joseph débarquera chez des cousins à la CHAPELLE, dans le Tarn-et-Garonne, où il s'engagera dans la résistance locale"....."

Une autre personne, activement mêlée à l'affaire des aviateurs, aurait dû être arrêtée à QUEMENEVEN: Geneviève de POULPIQUET, l'épouse de Césaire. Elle aussi se trouvait providentiellement absente lors de la descente des policiers allemands à TREFRY! Prévenue, elle sut à quoi s'en tenir! Elle entre franchement dans la

clandestinité. Après plusieurs péripéties, elle arrive à Paris, s'engage dans le réseau "SHELBURNE", avec lequel elle continuera activement de faire rapatrier nombre d'aviateurs alliés.

Le procès du 1er-2 Juin à Quimper.

Les quinze personnes arrêtées le 29 Mars et les jours suivants par les Allemands et que nous avons déjà nommées, attendaient leur jugement à la prison de MESGLOAGUEN. Deux autres personnes appréhendées plus récemment, mais pour la même affaire, sont venues se joindre au groupe : François Halna du FRETAY, maire de PLOARE, et Elicio COLIN, géographe et professeur.

Le Mardi 1er Juin au matin, tout ce monde se retrouve au Palais de Justice de Quimper pour un procès qui se prolongera jusqu'au lendemain 2 Juin. Le Président du Conseil de Guerre, le Colonel LEY, a reçu la consigne de faire un exemple. Leur cas est passible de la peine capitale, et de fait six d'entre eux sont condamnés à mort, ceux qui avaient pris la responsabilité de l'hébergement des aviateurs: François MOAL, chez qui la Gestapo avait découvert entre temps, et certainement grâce à une dénonciation, une malle avec les uniformes des Américains, dissimulée sous un tas de betteraves, Jean-Louis LE BAUT, Jean-Louis LE BIHAN, Césaire de POULPIQUET, Jean-René HASCOET, le patron de la ferme de Quéménéven, et Jean CROUAN. Ce dernier savait un peu d'allemand, en tout cas assez pour comprendre le verdict: il avait pâli, un signe qui n'avait pas échappé à ses compagnons d'infortune, lesquels furent tout de suite fixés sur leur sort, et avant que l'interprète ne leur traduise la sentence!

Jean-Louis et Annaïck MOAL sont condamnés à la réclusion perpétuelle!

Le Docteur COZANNET, l'hébergeur des deux derniers aviateurs entre Le Cloître et Quéménéven, ainsi que Emile BALEY, sont condamnés à cinq ans.

Madame HASCOET et ses deux fils, Jean et René, écopent de trois ans.

Les deux servantes de Trefry, Marie-Anne CUZON et Louise LE PAGE, qui n'avaient pas dénoncé leur patronne, en cavale depuis lors, sont condamnées à un an!

Quant à Monsieur du FRETAY, soupçonné d'avoir conduit les Américains à Carhaix mais qui avait réussi à fournir un alibi, il est acquitté et libéré, ainsi que Elicio COLIN, le beau-père de Jean Crouan, et que les Allemands avaient d'abord soupçonné d'avoir favorisé la fuite de Madame de Poulpiquet.

Celui qui avait conduit effectivement les aviateurs de Quéménéven à Carhaix.. et jusqu'à Paris, Georges JOUANJEAN, dit "Géo", sera lui aussi arrêté, mais bien plus tard, après avoir échappé plusieurs fois à la Gestapo. Il était devenu l'une des "bêtes noires" des policiers allemands, ayant soustrait plusieurs dizaines d'autres aviateurs alliés à leurs recherches. Finalement il sera pris le 18 Juin 44...et déporté à Buchenwald, Auschwitz, Birkenau, puis encore Buchenwald. Il en reviendra!

Mais revenons aux condamnés de Quimper. Après le procès ils réintègrent leurs cellules à la prison de Mesgloaguen, en attendant que leur peine soit mise à exécution. Ils se retrouvent à deux, trois ou quatre par cellule, avec une nourriture quelconque. Ce qui est changé, c'est la fin des interrogatoires plus ou moins rudes. Auparavant, les prisonniers rendaient visite de temps en temps à la GESPAP, installée Rue Laennec, non loin de la Caserne La Tour-d'Auvergne. Ils y étaient conduits à pied, sous escorte et menottes aux poignets: "Pour ma part, déclare, François Moal, je ne peux pas dire que j'ai été brutalisé au cours de ces interrogatoires, mais mon père, par contre, a été assez malmené..En ce qui concerne notre affaire, j'avais la nette impression que les policiers allemands étaient déjà au courant de l'essentiel, et cela grâce à des délateurs! Car sans cela, il n'auraient jamais pu tomber sur la malle des uniformes cachés à Kergoat!"

Quelques jours après leur procès, les six condamnés à mort s'entendent dire: "La sentence dont vous êtes l'objet est cassée, et votre procès va être révisé devant un autre tribunal allemand"! François MOAL pense que ce revirement avait été provoqué par une intervention de Jean CROUAN qui avait su faire jouer les hautes relations qu'il avait en tant que parlementaire!

Toujours est-il que cette décision concernait non seulement les six condamnés à mort, mais aussi les neuf autres personnes qui avaient écoupé de peines de réclu-

sion plus ou moins longues!

Tous, transformés en déportés "NN"!

Finallement, les quinze "rescapés" du procès de Quimper verront leurs peines respectives transformées en "travaux forcés", en attendant un hypothétique "re-jugement". Concrètement, le Lundi de la Pentecôte, c'est-à-dire le 14 Juin, ils quitteront tous ensemble Mesgloaguen pour partir en déportation en Allemagne.

Mais ce que ne savent pas les malheureux, c'est que sur ordre supérieur ils s'en vont Outre-Rhin en tant que déportés "NN". Il y avait en effet deux sortes de déportés, les déportés "ordinaires" si l'on peut dire, qui avaient droit à la correspondance et aux colis, et les déportés "NACHT und NEBEL" (NN), c'est-à-dire "Nuit et Brouillard". C'était la pire des deux catégories, car il s'agissait de déportés dont la famille n'entendrait plus parler et qui devaient disparaître sans laisser de traces!

Voici ce qu'écrivent JONCA et KONIECZNY dans l'avant-propos de leur livre: "Nuit et Brouillard: l'opération terroriste nazie" : " Le décret NN, en date du 7 Décembre 1941 et inspiré par Hitler lui-même, instituait une méthode de répression visant toute personne coupable de fait de résistance ou seulement suspecte de cet acte: disparaître sans laisser de trace, dès l'arrestation, "dans la nuit et le brouillard", pour être traduite plus tard, non pas devant un tribunal de son pays d'origine, mais sur le territoire du Reich lui-même, devant un tribunal d'exception.

L'arrestation, la déportation, la condamnation, le lieu d'accomplissement de la peine et, éventuellement en cas de condamnation à mort, le lieu de l'exécution, devaient être couverts par le secret absolu; enfin, en cas d'acquiescement ou si la peine de privation de liberté était accomplie, le transfert du détenu aux mains de la Gestapo pour son internement dans un camp de concentration en Allemagne, était prévu.

Cette opération spéciale (NN) était destinée à semer la terreur parmi les populations des pays occupés, et était conduite suivant ses propres règles..Elle revêtait, mais seulement en apparence, les formes de la légalité..mais c'était une violence faite à la population civile et qui reste en contradiction avec l'avis partagé universellement par les nations civilisées..."

Hitler estimait que les peines de réclusion criminelle, même à perpétuité, avaient été considérées jusqu'ici comme une manifestation de faiblesse, et qu'on ne pouvait obtenir des effets d'intimidation que par l'application de la peine capitale et d'autres peines "ayant pour but de maintenir dans un état d'incertitude sur le sort de l'auteur, sa famille et la population". Ce moyen sera la déportation "NN" en Allemagne. A Nuremberg, le Maréchal KEITEL reconnu de son côté que la déportation des NN était plus cruelle qu'une prononciation de la peine de mort.

Le décret NN prévoyait six cas où il fallait l'appliquer:

- attentats à la vie et coups portés aux personnes,
- espionnage et sabotage,
- menées communistes et fomentations de troubles,
- avantages procurés à l'ennemi par aide portée au passage des frontières,
- tentatives de gagner les forces armées ennemies,
- détention illégale d'armes,
- aide portée aux membres des forces armées ennemies!...

Nos quinze condamnés étaient touchés par ce dernier cas: ils avaient hébergé, soigné, et restauré des aviateurs alliés, et ils avaient essayé de les faire rejoindre l'Angleterre.

Il est certain que les familles de ces quinze déportés NN furent très affectées par leur disparition: aucune nouvelle jusqu'à Mai 45, époque du retour de six d'entre eux, et aucune nouvelle jusqu'à 1946 dans le cas des neuf morts en déportation, étant donné que leur avis de décès mit beaucoup de temps à parvenir à leur Commune d'origine!

En route vers les camps de la mort.

Le 2 Juin on l'a déjà vu, à la suite du procès de Quimper, deux des accusés avaient été acquittés et libérés. Mr du FRETAY et Elicio COLIN, pendant que six de leurs compagnons se voient condamnés à mort: François MOAL, Jean-Louis LE BAUT, et Jean-Louis LE BIHAN, trois des hommes de Lannédern, ainsi que trois Quéménévois: Mr du POULPIQUET, Jean CROUAN et Jean-René HASCOET. Les cinq autres hommes et les quatre femmes écopent de diverses peines de réclusion.

Finallement, dans un deuxième temps, alors qu'ils attendaient dans leurs cellules à Mesgloaguen, les quinze condamnés s'entendent dire que leurs peines, qu'il s'agisse de réclusion ou de peine capitale, sont transformées en "travaux forcés", ce qui veut dire en clair la déportation en Allemagne!

A propos de déportation il est d'abord bon de faire une distinction entre ce mot et un autre, l'internement. On considère généralement comme "internés" les personnes détenues dans les geoles finisériennes ou dans d'autres prisons françaises, alors que les déportés sont essentiellement tous ceux et celles que les Allemands envoyaient Outre-Rhin dans les prisons et camps de concentration aux noms tristement célèbres. A cette différence "géographique" s'en ajoute une autre: les conditions de détention. Celles des internés étaient "convenables" si on les compare à la déportation! La loi des camps en effet était simple: une entreprise d'humiliation de l'homme, soigneusement concertée en haut-lieu, et qui devait par une double action, physique et morale, réduire le déporté à l'état de bête, avant de le faire crever. Les moyens utilisés par les Nazis allaient de l'épuisement par le travail forcé aux coups répétés, en passant par la faim, la soif, le froid, le manque de sommeil, et tout ce qui pouvait arriver à chacun d'imprévu et de terrifiant!

Bien entendu, les six condamnés à mort de Quimper, en apprenant que leur peine avait été transformée en "travaux forcés", avaient poussé un "ouf" de soulagement, réaction normale et naturelle! Mais ils ne pouvaient pas se douter de tout ce que pouvaient signifier ces "travaux forcés" en Allemagne!

En tout cas, le 14 Juin, dans la matinée, un camion arrive à Mesgloaguen. Les Allemands y font monter les quinze condamnés. Au lieu de se rendre à la Gare de Quimper, le véhicule quitte franchement la ville et se dirige vers l'Est, ..jusqu'à la Gare de ROSPORDEN! C'était une manoeuvre des autorités allemandes pour tromper la vigilance de la Résistance dont elles redoutaient un coup de main en faveur des condamnés. A Rosporden l'escorte fait monter ceux-ci dans un wagon de voyageurs, après les avoir attachés deux par deux à l'aide de menottes. Les futurs déportés se rendent compte tout de suite qu'ils ne bénéficient pas de conditions idéales pour une éventuelle évasion.

Ils débarquent ainsi, dans la soirée, à PARIS, Gare Montparnasse. Ils passent d'abord un jour à la prison de FRESNES, un laps de temps suffisant pour se rendre compte que la réputation de prison sinistre attachée à cet établissement est conforme à la réalité. Nos quinze Finistériens sont ensuite hébergés une quinzaine de jours à la prison de CHERCHE-MIDI, où l'atmosphère leur semble beaucoup moins oppressante qu'à Fresnes: sans être trop maltraités, ils étaient logés par quarante ou cinquante dans une salle commune.

Le 1er Juillet, Gare de l'Est, ils remontent dans le train et quittent Paris pour l'Allemagne et l'univers concentrationnaire. C'est à TREVES, près de la frontière luxembourgeoise, qu'ils foulent le sol allemand pour la première fois. Dans cette gare, un incident les met tout de suite dans le bain et leur donne une petite idée de l'ambiance qui les attend dans leur nouvelle "patrie"! Emile BALEY, le Chateaulinois, pris pour un Juif à cause de son nez busqué, est rossé à coups de schlagues par une équipe de SS! Le lendemain, deux Juillet, après une nuit à la prison de Trèves, un premier tri s'opère parmi les quinze Finistériens, et les quatre femmes, c'est-à-dire Mme MOAL, Mme HASCOET, et les deux jeunes servantes de Treffry, sont séparées de leurs compagnons et envoyées à la prison de femmes de WITTLICH à 35 Km de là, sur la route de Coblenze. Quant aux hommes, ils seront dirigés sur HINZERT, un "Sonderlager" ou "camp spécial", situé à 25 km, plus au Sud-Est.

L'arrivée des hommes au sinistre camp de Hinzert.

C'est en train que François MOAL et ses compagnons quittent TREVES pour se rendre à HINZERT. De leur wagon ils découvrent les paysages du HÜNSRUCK, un plateau d'altitude moyenne (5 à 600 m.), qui s'étend le long de la rive droite de la MOZELLE, et que recouvrent des landes et des forêts de sapins. De TREVES à REINSFELD, la petite gare où doivent descendre nos onze Finistériens, il n'y a que vingt km à vol d'oiseau, mais en fait le parcours qu'ils vont effectuer sera deux fois plus long, étant donné tous les détours que le relief tourmenté impose au tortillard. Au fur et à mesure qu'ils approchent, le paysage perd de son romantisme pour devenir franchement sinistre: bien sûr le minuscule village de HINZERT, tapi dans une étroite dépression, a l'air inoffensif, mais ce n'est pas du tout le cas de l'établissement qui se dresse un peu plus loin, le camp lui-même, entouré de chevaux de frise, de treillis métalliques et de miradors! Comme nos malheureux déportés ont fait à pied les cinq km qui séparent la gare de leur nouvelle "résidence", ils ont eu tout le temps qu'il faut pour découvrir ce qui va être désormais leur paysage quotidien!

Après avoir franchi le portail gardé par une sentinelle, les onze hommes arrivent dans la cour, et ils sont tout de suite intrigués par un lugubre spectacle! Qui sont ces ombres, ces véritables spectres humains qui traversent le camp en courant? Qui sont ces prisonniers en loques et les yeux hagards, harcelés par des brutes hurlant des insultes et brandissant des triques? Ils se demandent d'abord s'il ne s'agit pas de "fortes têtes", de catégories spéciales subissant une période de dressage intensif! Ils ne tardent pas à comprendre qu'il s'agit tout simplement des déportés, des pensionnaires du camp!

" Bientôt, raconte François MOAL, on nous déshabille et on nous prend nos vêtements civils, et nous recevons à la place une nouvelle tenue! Pas une tenue rayée, - il n'y en avait pas sans doute -, mais une tenue militaire qui se réduisait en fait à une veste sur laquelle étaient peintes les lettres "N N" ("Nuit et Brouillard"). Comme il manquait de pantalons, nous resterons plusieurs jours en caleçon! Nous recevons également chacun un numéro matricule. Pour ma part je reçois le numéro 6897!! Puis on nous rase le crâne, et nous avons déjà l'aspect de ces "ombres" qui couraient à travers la cour.

Un personnage à l'aspect inquiétant se présente à nous peu après et nous dit ceci en guise de bienvenue: " Vous êtes ici dans un camp spécial d'éducation, d'éducation par le travail! Je vous préviens: vous n'avez plus rien et vous n'êtes plus rien! Vous n'avez plus de patrie, plus de famille! Vous n'êtes plus que des numéros, vous êtes venus ici pour crever, et vous allez bientôt disparaître dans les nuages! Je vous en donne ma parole"! C'est ce qui s'appelle parler "sans prendre de gants"!

C'était le "Kapo" du camp, explique François. Il s'appelait Eugène WIPF, mais il était lui-même un détenu. D'origine suisse et âgé de 27 ans, il avait été licencié de son apprentissage de forgeron au bout d'un an, pour ivrognerie! Il avait en plus sous ses ordres quinze à vingt "kapos" secondaires. Il y avait pourtant une centaine de gardes SS dans le camp, mais ceux-ci, comme cela se passait dans tous les camps de concentration, avaient délégué une partie de leurs pouvoirs à des repris de justice, les "kapos". C'est le "Kapo" en chef qui constituait la clef de voute de l'organisation du camp. Wipf contrôlait ainsi l'ensemble de la vie du camp à Hinzert, il veillait à l'exécution des punitions, et il disposait en fait d'un pouvoir répressif officieux sans limite.

Après son discours, poursuit François Moal, la Kapo passe à la seconde phase du scénario de l'accueil, et il nous soumet à une série d'exercices: marche, courses, demi-tours, marche à quatre pattes, marche en canard pendant une demi-heure, avec gifles, coups de pieds, coups de matraque! Ce rituel d'initiation avait pour but de nous mettre tout de suite en condition et de nous réduire à l'état de robots! J'ai acheté le livre de Jean de la MARTINIÈRE: "Nuit et Brouillard à Hinzert", et voici ce qu'il écrit à ce sujet: "Les SS voulaient que les arrivants soient très fortement impressionnés et en quelque sorte "assommés", aussitôt franchi le portail, afin de devenir dès ce moment plus malléables aux mains des gardiens. Il fallait les introduire sans le moindre ménagement dans un système totalement imprévisible pour eux, et aux antipodes de la vie en société. La détention carcérale ne les y avait nullement préparés, car dans les prisons de la Wehrmacht certains droits personnels leur étaient encore reconnus. Ici, ils devaient réaliser du premier coup d'oeil que l'autorité s'exerçait

par la terreur, et qu'on faisait tout pour anéantir leur capacité de résistance physique et morale"...

Le soir, en guise de dortoir, François MOAL dans une baraque équipée de lits à étage: Il était couché lui-même en bas et il y avait un autre déporté au-dessus de lui. Jean CROUAN, qui se trouvait dans le lit voisin, au même niveau que moi, n'arrivait pas à s'endormir à cause du froid! Ils se mettent alors tous les deux dans le même lit, et ils arrivent ainsi à se réchauffer un peu mutuellement!

A Hinzert, commencement de la vie de bagne.

" Le lendemain matin, raconte François, c'est le Dimanche 14 Juillet et notre seconde journée qui commence à Hinzert. Nous voyons monter bien haut dans le ciel un drapeau noir sur lequel se détachent deux grandes lettres blanches: S S ! Nous vivons dans une vraie terreur. L'après-midi nous assistons au passage à tabac d'un malheureux Polonais. Pendant une heure le "kapo" du camp, assisté de l'adjudant ne lâche pas sa victime. Et enfin, fatigué lui-même, il laisse sur le terrain un homme défiguré qui ne peut plus se trainer. Devant ce spectacle insoutenable, Jean-Louis LE BAUT est complètement démoralisé: "Nous sommes fichis", s'écrit-il. François-Louis LE BIHAN a le moral assez bas lui aussi. Mon père, lui, tient bon, et se fait violence pour ne pas se laisser abattre.

Le lendemain, grande nouvelle: un départ se prépare! Les invalides vont quitter le camp. Papa, Jean-Louis et François-Louis sont du nombre et je suis bien content pour eux. Emile BALEY, Mr de POULPIQUET et Jean-Yves HASCOET réussissent également à partir, mais pour l'instant nous ne savons pas où ils vont. De notre groupe ne restaient donc au camp que Jean CROUAN, Jean-René HASCOET et René, son autre fils, le Docteur COZANET et moi-même! Le docteur eut un poste de tout repos au "Revier" (infirmerie), tandis que René HASCOET allait bientôt à l'Hopital de HERMESKEIL, à huit km d'ici. René gardera un souvenir inoubliable de cet hopital et surtout des religieuses, Soeur Ernesta GILLES en particulier, qui y soignaient les déportés atteints de scarlatine. Elles ont risqué leur vie pour aider ces malheureux, les soustraire à la tyrannie des SS, disant qu'ils n'étaient pas assez guéris, faisant monter leur température, les entourant de leur affection et les faisant échapper pour quelques semaines à l'enfer de Hinzert!

Je restais moi-même quelques semaines à la "quarantaine", c'est-à-dire à la baraque où je venais de dormir. Tout les jours nous sortions faire l'exercice dans la cour. Les coups pleuvaient de tous les côtés, parce que nous ne comprenions pas les commandements donnés en allemand, et que nous avions parfois une certaine difficulté à apprendre notre numéro en langue germanique. J'avais donc personnellement le numéro " 6897", c'est-à-dire "acht und sechsig sieben und neunzig". Si nous avions le malheur de ne pas répondre "hier" à la première sommation, le nerf de boeuf faisait son office!

Un beau jour il nous fallut évacuer la "quarantaine" pour nous rendre à la baraque I, où la vie était intenable. Le chef de baraque, un Allemand du nom de HEINRICH, mettait son point d'honneur à nous battre le plus possible. Nous étions à 18 nations différentes. Souvent, le soir, le chef nous faisait sortir en chemise par une porte large d'un mètre, et nous cassait des bâtons sur le dos si nous ne sortions pas assez vite. Quand les bâtons faisaient défaut, les tabourets s'abattaient sur notre dos. D'autres fois il nous fallait rester des heures entières en chemise et au garde-à-vous.

Je couchais avec Jean CROUAN et le père HASCOET pour avoir plus chaud, car on n'avait pas le droit de dormir avec un caleçon. Le délinquant en effet passait un quart d'heure sous la douche froide et cette perspective ne nous souriait guère. Le matin, dès le premier "Aufstehen" (debout!); nous devions être rangés au garde-à-vous en chemise, en attendant l'arrivée du gardien. Après son passage, nous nous débarbouillions et faisions notre lit. Celui-ci devait être fait au carré. Souvent, je me suis vu privé de mon pain parce que mon lit était mal fait!

Notre travail consistait à casser du bois ou à porter des souches; de 6 h. du matin à 7 h. du soir nous trimions sans arrêt, récoltant des coups par-ci, des coups par-là! Les heures étaient interminables. Quand pour une raison ou pour une autre,

il nous fallait traverser la cour, nous devions toujours courir et, en passant devant un SS ou le "kapo" nous détourner, enlever notre calot, et, sans cesser de courir, regarder droit dans les yeux ces tyrans!

Au réfectoire nous étions à 3 ou 400 personnes ensemble. Nous prenions notre gamelle sur une table et allions nous assoir à une table. Là nous attendions que tout le monde soit assis et que le gardien nous dise "Anfang" (commencez!). On n'entendait alors que le bruit des cuillers et des machoires qui happaient plutôt qu'elles ne mangeaient. Nous avions en effet sept minutes pour manger une soupe bouillante, et au bout de ces sept minutes, finie ou pas finie, il nous fallait sortir, non sans essayer la douceur du bâton d'un SS posté à la porte! Nous sortions les uns sur les autres, et quand l'un de nous tombait, les dix suivants au moins s'épalaient sur lui.

Le régime de terreur au camp de Hinzert.

Le 31 Aout, continue François, par une belle après-midi, je travaillais avec quelques copins à la désinfection d'une baraque, lorsque nous entendons un petit bruit sec qui nous précipite aux fenêtres. Nous voyons alors un homme couché sur la cour avec un gardien à ses côtés. Intrigués, nous nous demandions ce qui se passait exactement, lorsque un coup de sifflet strident rassemble tout le camp au milieu de la cour pour assister à l'agonie d'un détenu baignant déjà dans une mare de sang. Le malheureux râlait et se tordait en proie à des souffrances horribles. Nous contem- plions sans mot dire cette scène inoubliable. Un de mes camarades tomba en syncope. Après que le garde eut achevé sa victime, SPORREBERG, le Commandant du camp, pronon- ce son oraison funèbre en ces termes:

" Messieurs, cet homme était un traître. Par ses propos il a voulu combattre le Grand Reich! Voilà comment il a été puni, voilà ce qu'il en coûte de faire de la propagande contre le Reich. Celui-ci a payé, et je vous donne ma parole que, dussè-je vous fusiller tous, je ferai taire ces mensonges..." Et enfin, en nous montrant un de nos camarades, un Alasacien qui était devenu son espion, il poursuit: " Quicon- que osera s'attaquer cet homme aura affaire à moi". Cet Alasacien, nommé ARNOLD, éta- un bandit et un escroc de la pire espèce. N'ayant aucune conscience, il prenait pl- sir à frapper les autres détenus, surtout les Français. Que de fois n'a-t'il pas dit " Ah, ces Français! Je vous ferai tous crever ici, bande putains"! Sa cruauté alla jusqu'au cynisme. Un jour, tout fier de ses performances, il vient se vanter devant nous: " Ah, dit-il, aujourd'hui je suis content! J'ai donné au moins 600 coups de nerf de boeuf à ces salauds de Français"! Et ses yeux brillaient d'un sinistre écl- il jouissait vraiment comme un sadique.

Pour en revenir à SPORREBERG, le commandant du camp, lui aussi était un persor- nage sinistre que personne n'aimait rencontrer. Ses yeux brillaient toujours d'une étrange façon; dans son sourire ironique se mêlaient la haine et le plaisir de fai- souffrir, et son regard nous glaçait d'effroi! C'était par ailleurs un homme bien tâillé, âgé de 47 ans, et qui fut l'un des premiers partisans de HITLER. Fils de café- tier et membre des Waffen SS, c'était un "pur", qui assumera jusqu'au bout et avec détermination le régime de terreur instauré à HINZERT.

A propos de terreur, je relate ici quelques autres faits horribles qui s'étaient passés avant mon arrivée, mais dont tout le monde parlait au camp!

- Un brave Hollandais commit un jour le crime de répondre par un coup de poing aux vexations d'un SS. Il fut aussitôt ligoté et décapité à la hâche, séance tenante!

- Bien souvent de malheureux déportés étaient condamnés à rester des jours et des nuits au garde-à-vous dans la cour; attachés deux par deux et dos à dos, ils ne pou- vaient faire un seul mouvement. Le matin, la neige couvrait leurs épaules et leurs têtes. Bientôt ils pliaient les genoux, l'agonie commençait sous le ricanement de: SS. Enfin ils glissaient doucement et tombaient, la mort en avait eu raison.

- Une autre fois, la mort d'un Juif fut décidée. Tandis que ce malheureux travail- lait, on vint lui apporter cinq ou six litres de soupe. Ensuite on lui offrit une cigarette et on lui demanda de chanter une chanson. Puis le "kapo" le prit et le plongea à plusieurs reprises dans l'étang, croyant le faire mourir de congestion. Mais il n'y avait rien à faire, le Juif se raidissait et vivait encore: " Ah! Ah! tu ne veux pas mourir, s'écriait le "kapo", attends un peu"! Il empoigne alors le

malheureux et le plonge à plusieurs reprises dans un bassin d'eau bouillante jusqu'à ce que mort s'ensuive! Entre temps, un médecin français qui venait d'assister, impuissant, à la scène, mourait d'émotion au "Revier" en prononçant ces paroles devant ses camarades: " Oh, je suis un lâche, je suis un lâche"!

Vers la fin du mois d'Aout on nous envoie au glanage. Toujours au pas cadencé! Il fallait faire des km et des km. J'avais les pieds en sang, mais il fallait marcher quand même. Pour entrer dans les champs nous devions grimper des talus avec les chiens à nos talons. Une fois dans le champ, nous nous mettions sur une même file, et là, courbés en deux, nous ramassions les épis de blé. La faim nous faisait manger de l'herbe ou des grains, mais si le gardien nous voyait remuer les machoires, les crocs des chiens dans nos mollets nous faisaient crier de douleur et nous otaiient l'envie de recommencer. Nous rentrions au camp épuisés, incapables du moindre effort, et pourtant il fallait se raidir et être encore présents à l'appel. Un jour cependant la faiblesse eut raison et je tombai en syncope. Le lendemain, je me présentais au "Revier" mais le "kapo" du camp me lançant un coup de pied me fit courir autour de la cour, ce qui me mit d'aplomb, je vous l'assure"...

De l'enfer de Hinzert au "paradis" de Wittlich.

" Un soir de Septembre, dit François MOAL en continuant son récit, je me trouvais à la baraque 4 où pendant une quinzaine de jours je couchais à même le plancher avec une seule couverture, lorsque le Kapo du camp vint nous trouver. Après une enquête minutieuse, il se mit en devoir d'administrer une correction à un malheureux Bordelais qui lui avait répondu: "Je ne dénoncerai jamais mes camarades"! Le Kapo, ne se contenant plus, devient une brute déchainée, et avec un nerf de boeuf, il se met à frapper notre camarade sur tous les points les plus sensibles du corps. En partant, il promet à sa victime de le faire mourir en quinze jours! Nous savions ce que cela voulait dire. Heureusement, nous ne devons pas rester quinze jours au camp.

Quand quelqu'un mourait, il était mis à nu. Les SS venaient lui arracher ses dents en or. Ensuite on l'entourait d'un morceau de carton, et dans une charrette à quatre roues on le conduisait à la sapinière. Un trou était vite creusé, et si le trou était trop petit le "kapo" montait danser sur le corps pour le tasser! Un peu de terre par dessus, et c'était tout! Il venait de disparaître dans les nuages, c'est-à-dire de s'évanouir comme une ombre. La famille ne saura jamais où a disparu ce mari, cette épouse, enlevée un beau jour à son affection pour avoir fait leur devoir.

Au début d'Octobre 43, je réussis à passer à la chambre IO où se trouvaient les malades et les invalides. Là nous avions affaire à un chef de chambre alsacien, pas commode lui non plus. Il nous fallait sortir en effet dès 8 h. du matin. A cette époque il faisait pourtant déjà froid; la gelée blanche avait fait son apparition et nous restions des heures entières assis sur un tabouret, sans pantalon, à claquer des dents. Un jour, quelques camarades poussés par la faim déroberent un chou-rouge! Mal leur en prit, car dénoncés par ARNOLD, ils essayèrent chacun 25 coups de nerf de boeuf, et passèrent toute la journée et une partie de la nuit au garde-à-vous dans la cour avec rien à manger. J'avais un camarade parmi ces malheureux, un gars de Clohars-Fouesnant. Jean CROUAN et moi, nous lui réservions un peu de notre pain, mais nous dûmes lui faire violence pour qu'il accepte! C'est que très fier et sachant que nous nous privions pour lui, il ne voulait d'abord pas accepter.

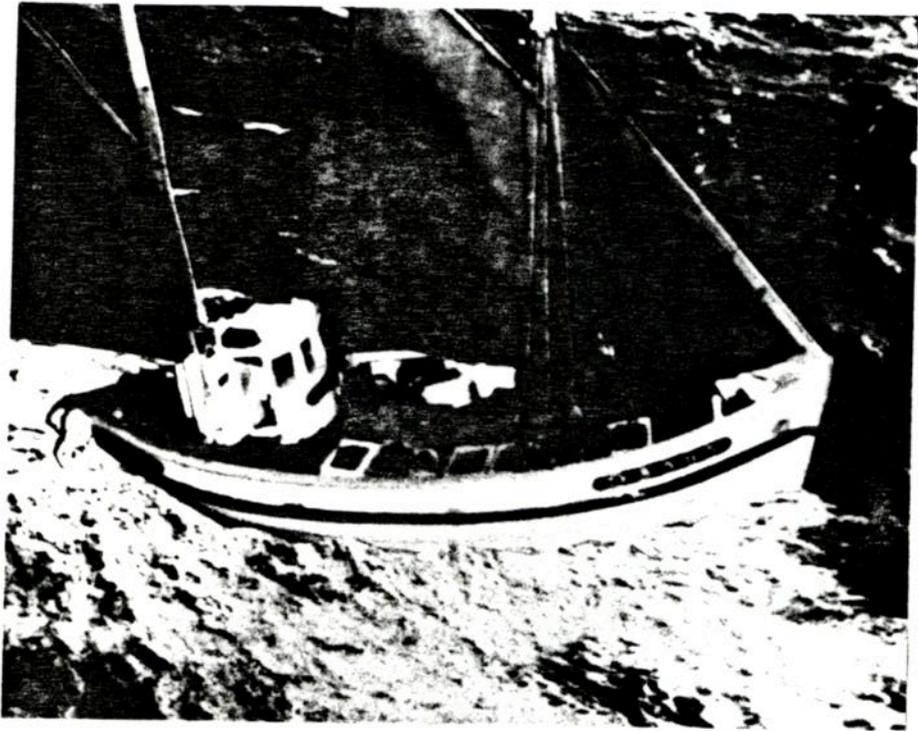
Enfin, le 14 Octobre 1943, rassemblement général de tous les déportés français! Nous nous demandions ce qui allait encore nous tomber sur el dos, et nous étions assez inquiets en nous rassemblant par rang de cinq. Le Kapo du camp fait l'appel de tous les numeros, et à chaque fois quelqu'un devait répondre "hier". Le commandant nous fait ensuite un petit lafus et beaucoup parmi nous voient déjà en perspective le retour en France. D'ailleurs comment ne pas y croire puisque le préposé à la garde des Waters affirmait avoir entendu dire par quelqu'un de sérieux que nous rentrions tous en France! La raison était facile à comprendre: l'Italie avait capitulé, les Alliés étaient au Col du Brenner, et bientôt l'Allemagne serait vaincue!

En quelques heures nous fûmes bientôt revêtus de nos costumes civils. En temps ordinaire nous aurions admiré la richesse de costume du défilé de ces 230 Français. Ceux-ci en effet avaient été enlevés brusquement de chez eux et n'avaient pas eu le temps de prendre des effets! Beaucoup étaient en tenue de travail, d'autres en tenue de sortie, d'autres en militaire, et dans le tas il y avait même un gendarme en tenue!

Ouest Eclair 3 mai 1943

8 quadrimoteurs américains abattus
dans un port de l'Ouest de la France
(St Nazaire)

un chasseur allemand abattu



Le "SAPIGNEUL", route pêche,
armé pour la palangre.

L'INCIDENT SYRIEN

Les Allemands sont en Crète, non loin de l'Irak. Rachid Ali en profite pour secouer le joug anglais, L'Allemagne a promis des avions à l'Irak. L'autorisation de transiter par les terrains d'aviation de Damas et de Beyrouth est accordée par le gouvernement de Vichy. Cette menace pour l'Égypte ne peut être acceptée par les Anglais. Le 8 juin 1941, des troupes venues du Caire remontent la côte protégées par l'artillerie d'une escadre anglaise qui les accompagne au large. La division navale du Levant commandée par l'Amiral Gouton, peut opposer les contre-torpilleurs *Guépard* et *Valmy*, les sous-marins *Caïman*, *Marsouin*, *Souffleur*. En renfort viendront les appuyer le *Chevalier Paul*¹ et ultérieurement le *Vauquelin*.

Des raids rapides ont lieu à partir de Beyrouth, au cours desquels le *Chevalier Paul* et le *Souffleur* seront coulés.

Le 14 juillet 1941, le Général Dentz, vaincu sur terre, signe l'Armistice. Les militaires sont renvoyés en France sur des transports, la flotte rejoint Toulon et Bizerte pour y grossir les unités déjà neutralisées.

L'incident de Syrie montrait, si on l'avait oublié, que la politique de défense de l'Empire était toujours vivace. Il devait en être de même à Djibouti et à Diégo.

1. *Chevalier Paul* sera coulé devant Chypre au cours du trajet Toulon-Beyrouth, par un avion torpilleur anglais.





Lancement du longonstien "JULIEN"
1936

Yves Riou
dit
Deduction

Eugène
Larvor

Julien
Celton
Père
et fils

Mme Celton
Eugène
LE NOUY
(Bernard
et Tompa)

Michel
LARGENTON
(chantiers
"Boldebeich")

Jean Marie
(Stevelan
Voz)

Henri
Celton
(Père
du patron)

François
FLOCH
(maître à
Ty Madem
après avoir
été ingénieur
de la Ville
de S. Brénez)

Antoine Celton, né en 22
disparu sur l'"Yvonne" en 47. (12. août).



"FRED" manipulait ses fréquences
radio à la verticale de NEWQUAY.
pendant que "LES" annotait ses
cartes.

(War Museum LONDON - Laura KNIGHT)

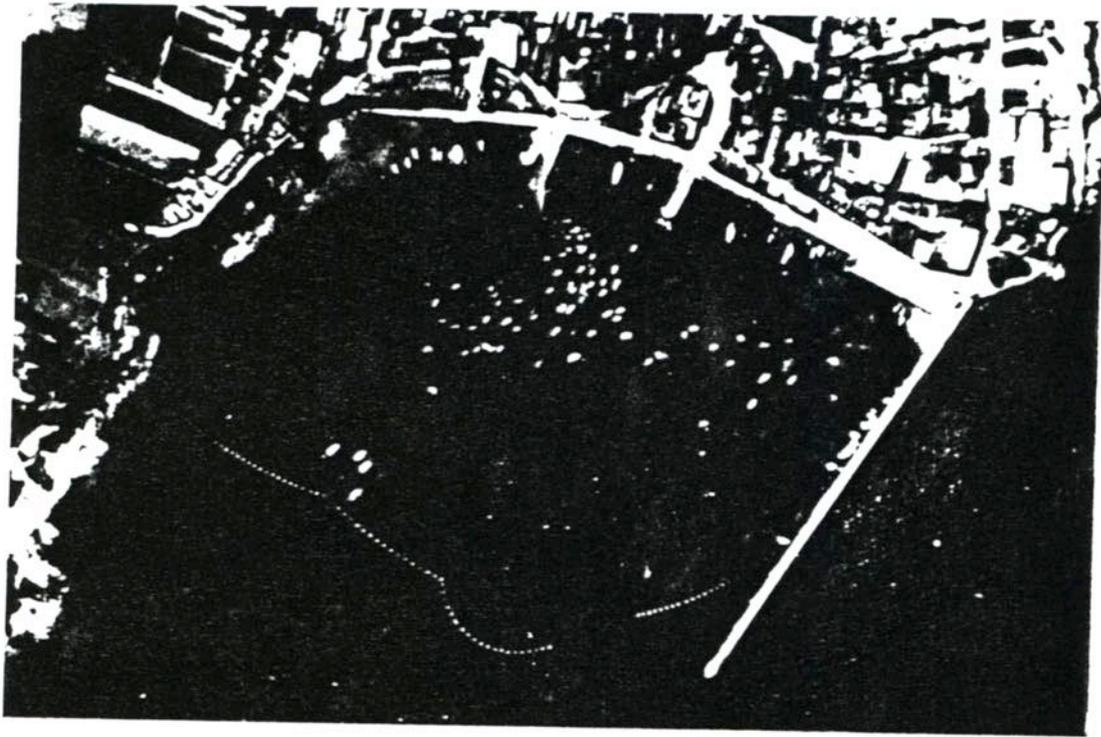




Devant eux, MAE fit tourner
la carte pour l'orienter...

(photo R.A.F. Museum)





Un barrage, que les Allemands
refermaient la nuit, contrôlait
l'accès du port de DOUARNENEZ



Détente pour les aviateurs de la
LUFTWAFFE, plongés dans la lecture,
un soir d'avril à PLUGUFFAN



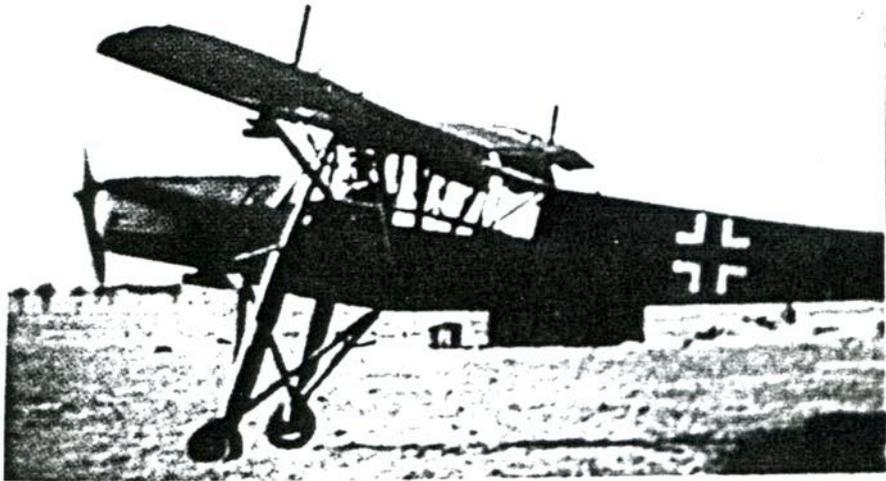
En prévision d'un survol maritime
l'Oberfeldwebel **ÖKRENTZ** a enfilé
son gilet de sauvetage .



Le feldwebel Kurt SCHMITT
rectifie soigneusement une carte de
navigation .



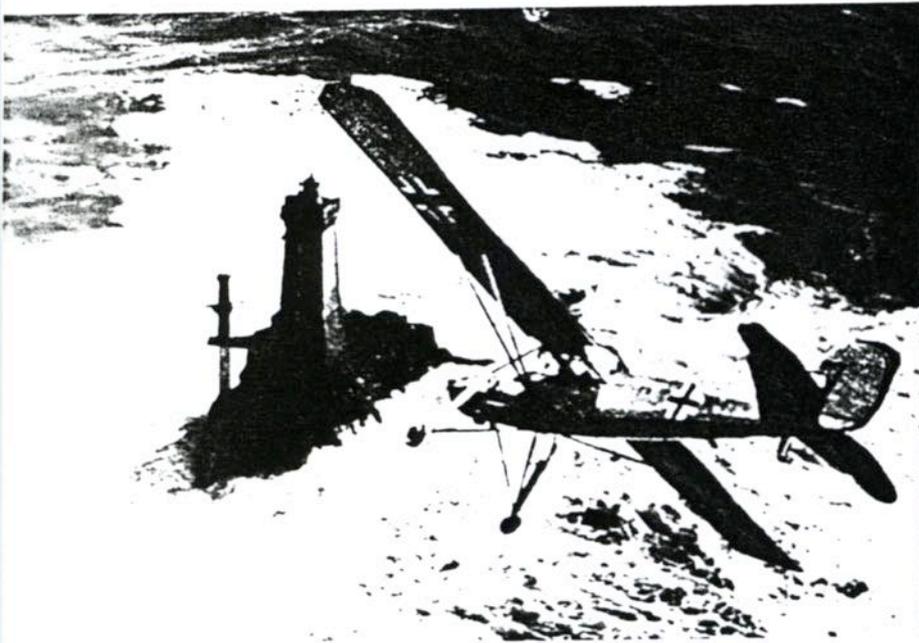
L'ILE de SEIN n'est qu'un petit point
sur la carte



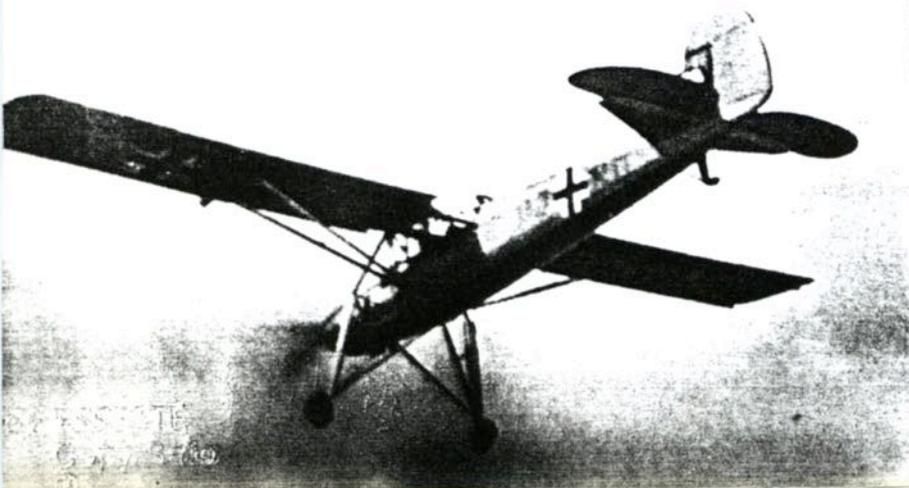
... Le "FIESELER-STORCH" décollé
rapidement sur la 35 pour prendre
le cap 290...



Le "FIESELER" longe
la côte de la baie
d'AUDIERNE à sa
vitesse maximum de
175 km à l'heure



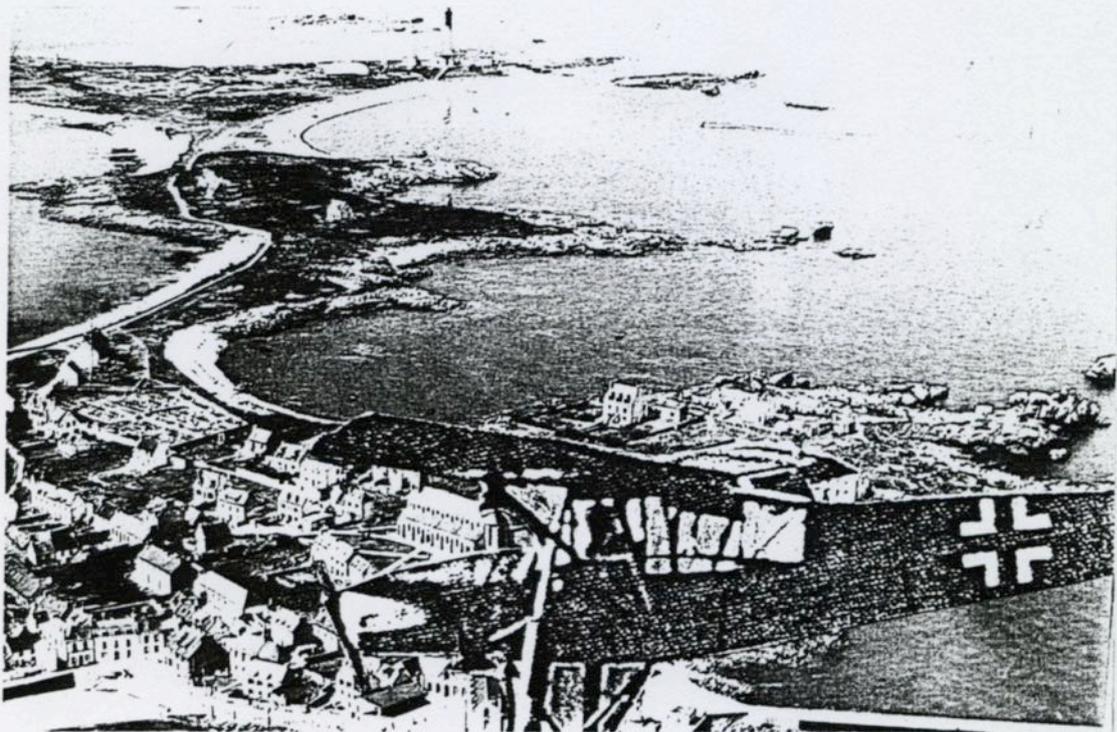
Le pilote allemand
passe le phare de
la VIEILLE autour
duquel le ressac
blanchit sur les brisants



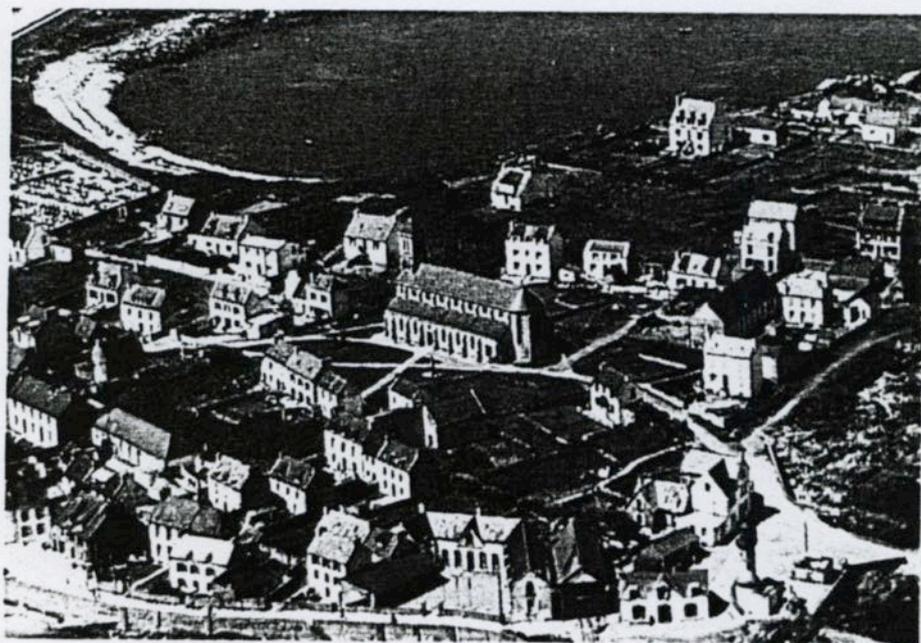
Re'duisant les gaz
le "FIESELER" engage
son approche vers
l'ILE où personne ne
s'est encore posé...



"L'ILE est déjà bien visible, toute plate au ras de l'eau, éclairée par le soleil."



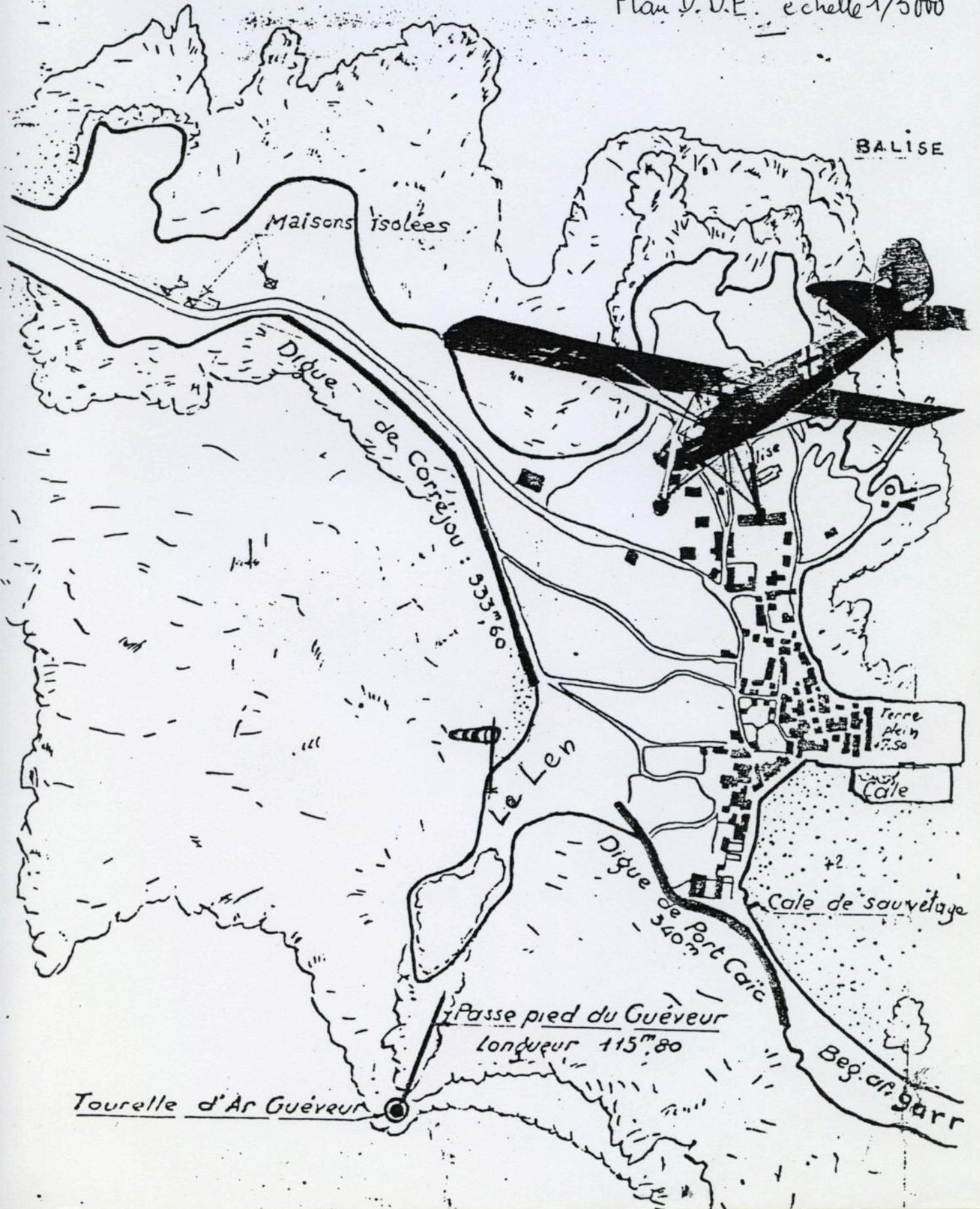
" Un premier passage est nécessaire ... "

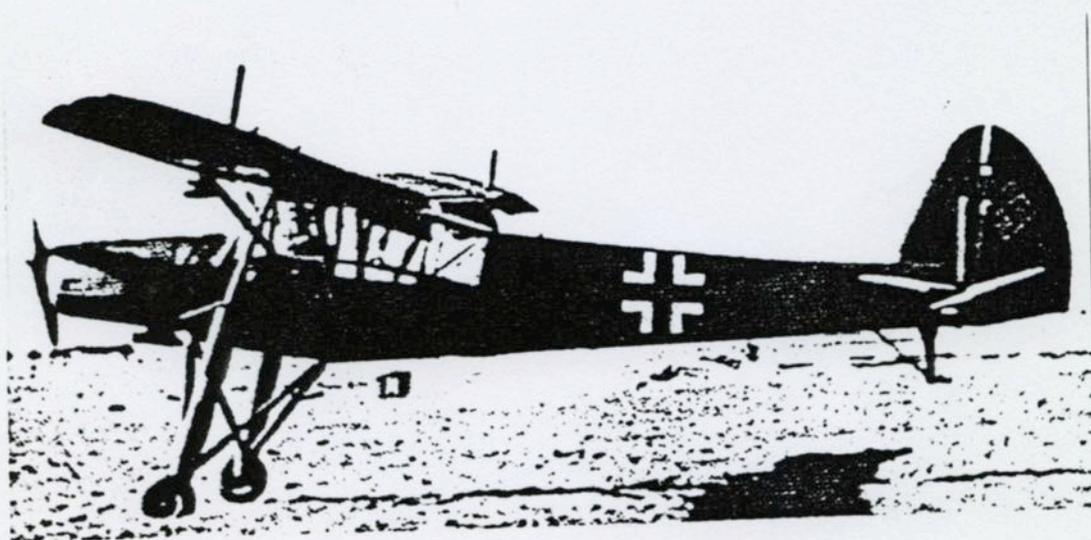


houissant l'église et les "Bregourien"
à ~~main~~ droite le "Fieseler" se
met dans l'axe du terrain du LEN
que le pilote a choisi pour atterrir.

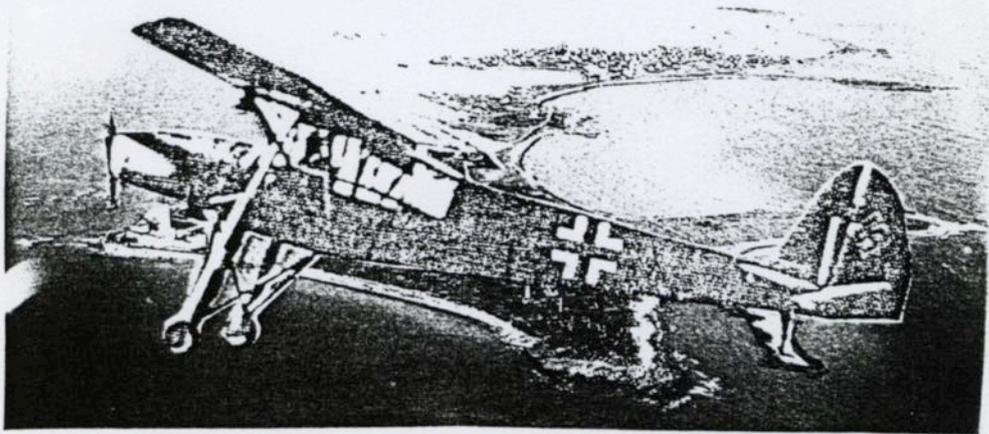
Le village de SEIN
et la bande du LEM

Plan D.D.E. échelle 1/5000



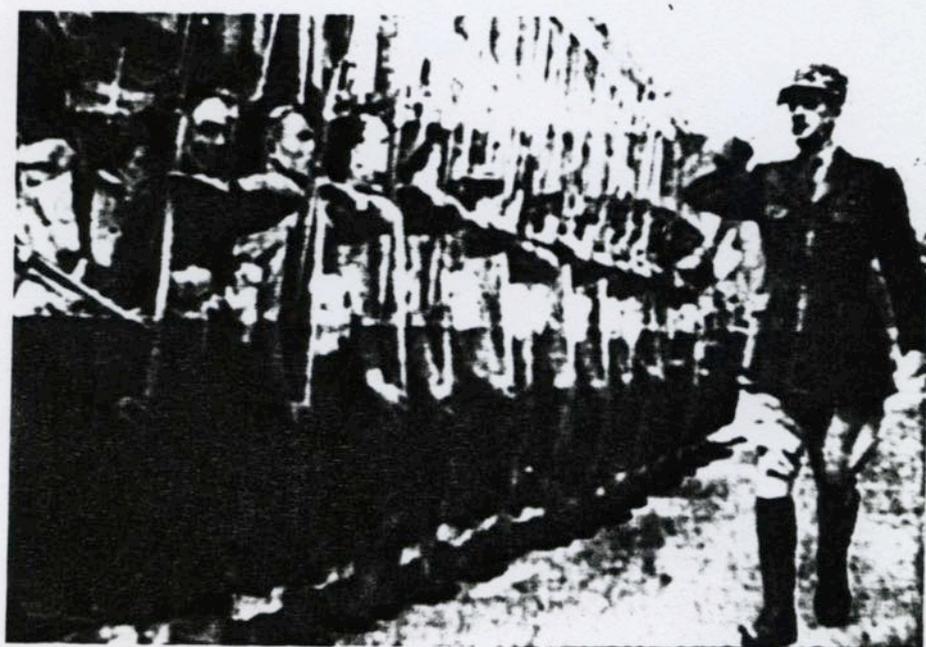


En douceur, sans rebond, les roues
touchent les galets du "LEN".



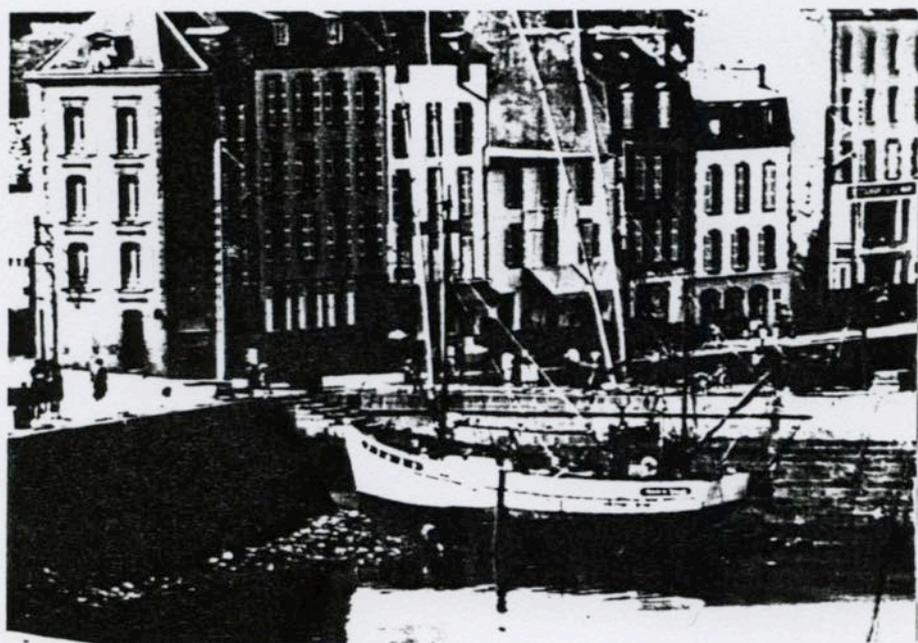


Près de 50 ans après, Maurice URCUN
se souvient encore... et raconte.



« ... L'ILE de SEIN, c'est le quart
de la FRANCE ! »

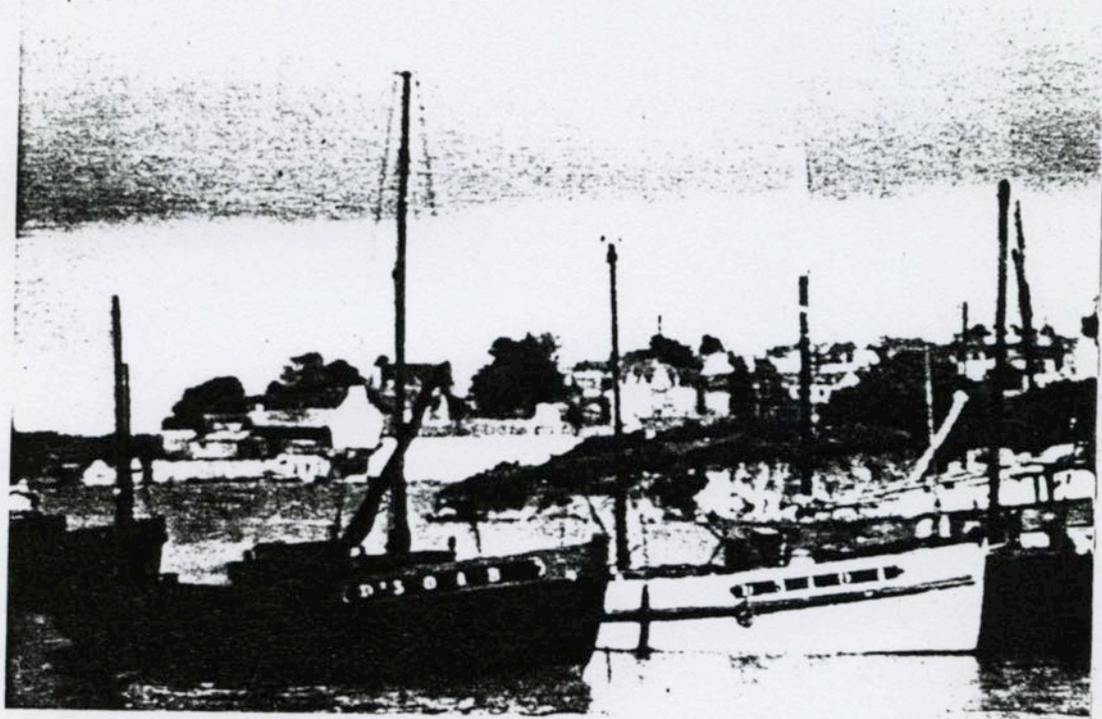
3429



Le "MAMM DOUE" de Jules BLAISE ,
accosté à la Cale Ronde . Le 30 juin 1943
il ramène les corps de René BARRIÖU et
d'Henri GONIDEC , victimes d'un
mitrillage de la LUFTWAFFE .



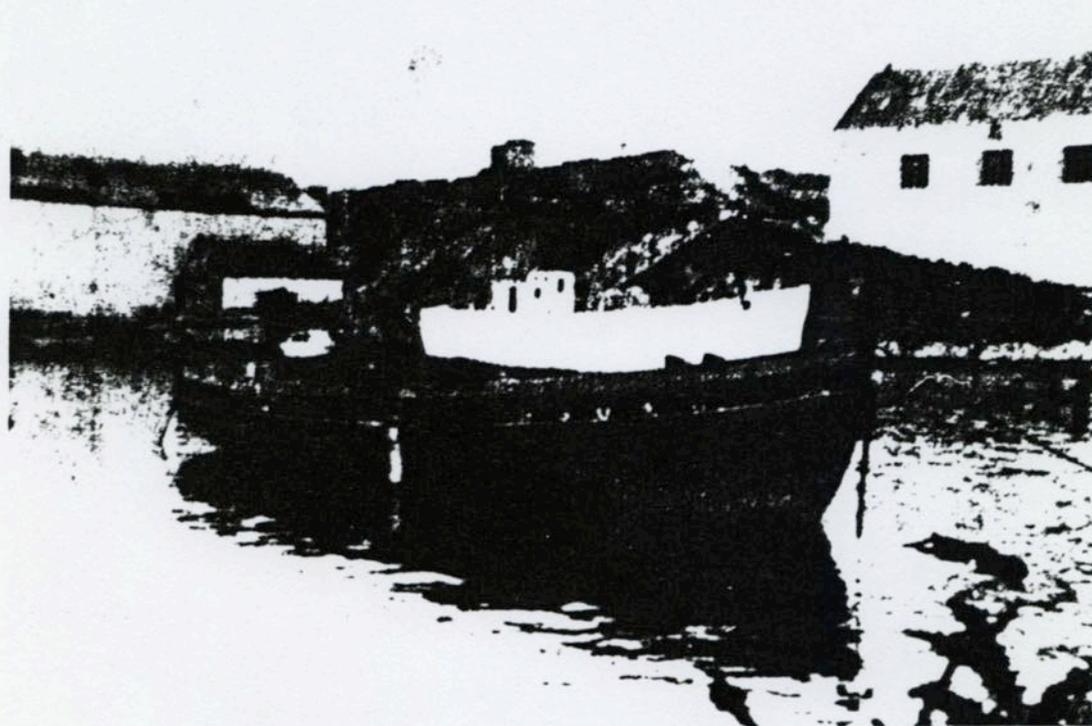
" Ils ont gardé quelques unes de
leurs habitudes et une vague nostalgie
des lieux où ils sont nés. »



Au mouillage à l'entrée du port
de TREBOUL, les pinasses attendent
les autorisations de sortie.

On peut reconnaître la "Sainte Thérèse
de l'Enfant Jésus" de Jos. PERROT et le
"Loir du Nid", de Yves LE GOFF

D2 3048



Le DALC'H MAD, désarmé, au fond
du vieux port de TREBOUL.

FATRON LILI MAREC



Lili MAREC après l'odyssée
du DALC'H MAD, qui rejoint
l'ANGLETERRE au début
d'avril 1943.



Après le départ du "DALC'H MAD" pour
l'ANGLETERRE, les Allemands établirent
un barrage supplémentaire entre le GUET
et l'ÎLOT SAINT MICHEL, qu'ils avaient
rasé pour dégager le champ de tir de
leurs mitrailleuses.



Par un bel été d'avant-guerre sur le PAX VOBIS.
Une touriste est montée à bord, le temps d'une photo...

Au centre JOS GUILCHER, le patron. Derrière lui,
Maurice GUILCHER, puis de gauche à droite, Prosper
COUILLANDRE, Ambroise FOUQUET, Clot CHEVERT. Les
cinq autres sont, en haut de la photo, Louis SPINEC,
~~Jean Pierre MENOU~~, Amédée ANSQUER, Désiré MILLINER,
en bas, Jean Pierre MENOU et Désiré FOUQUET.



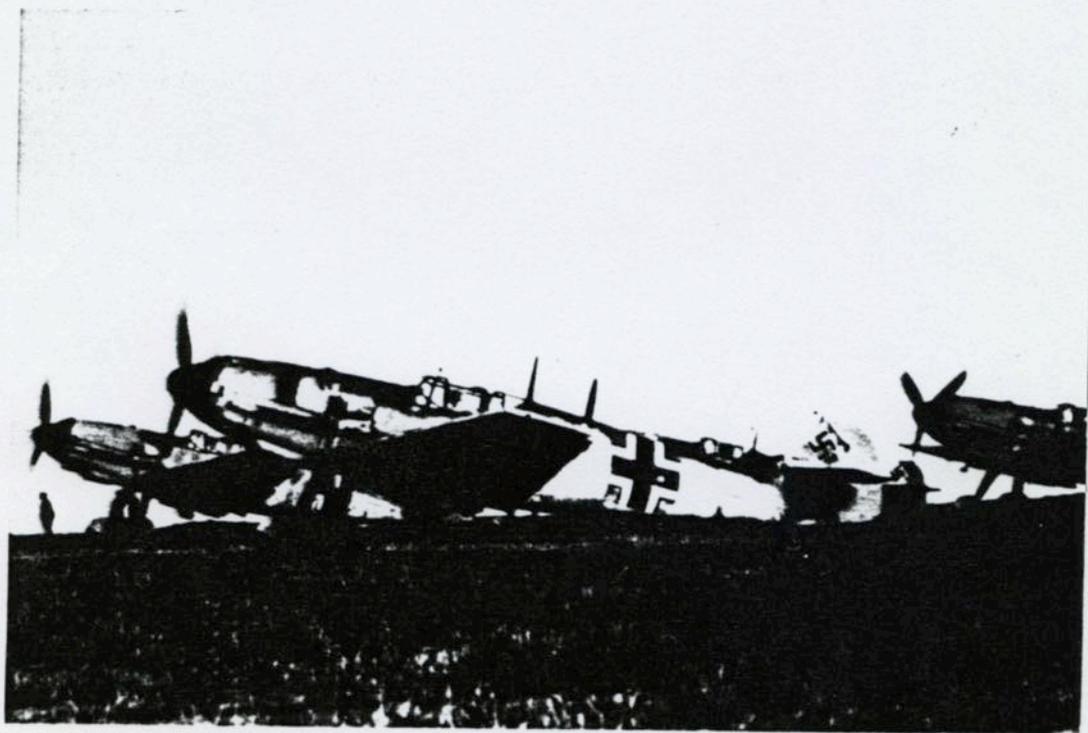
L'abbé MANDIN (lunettes noires) directeur de colonie
de vacances, appréciait beaucoup les sorties en mer
sur le "PAX VOBIS".



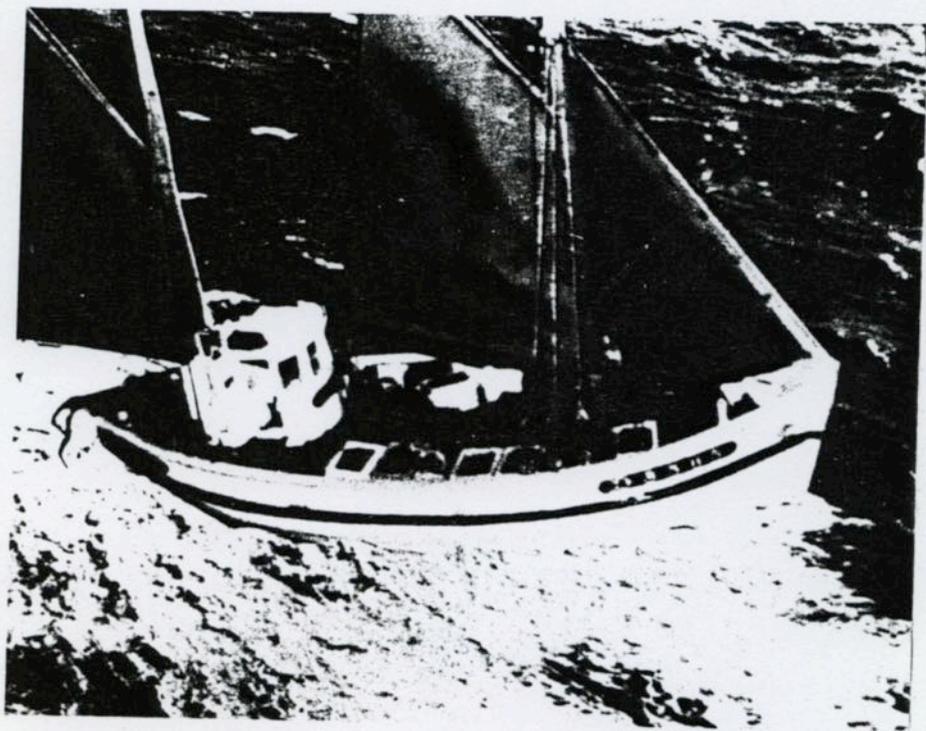
Le "PAX VOBIS" réarmé après la guerre .
Jos GUILCHER a fait monter une passerelle sur
l'arrière .



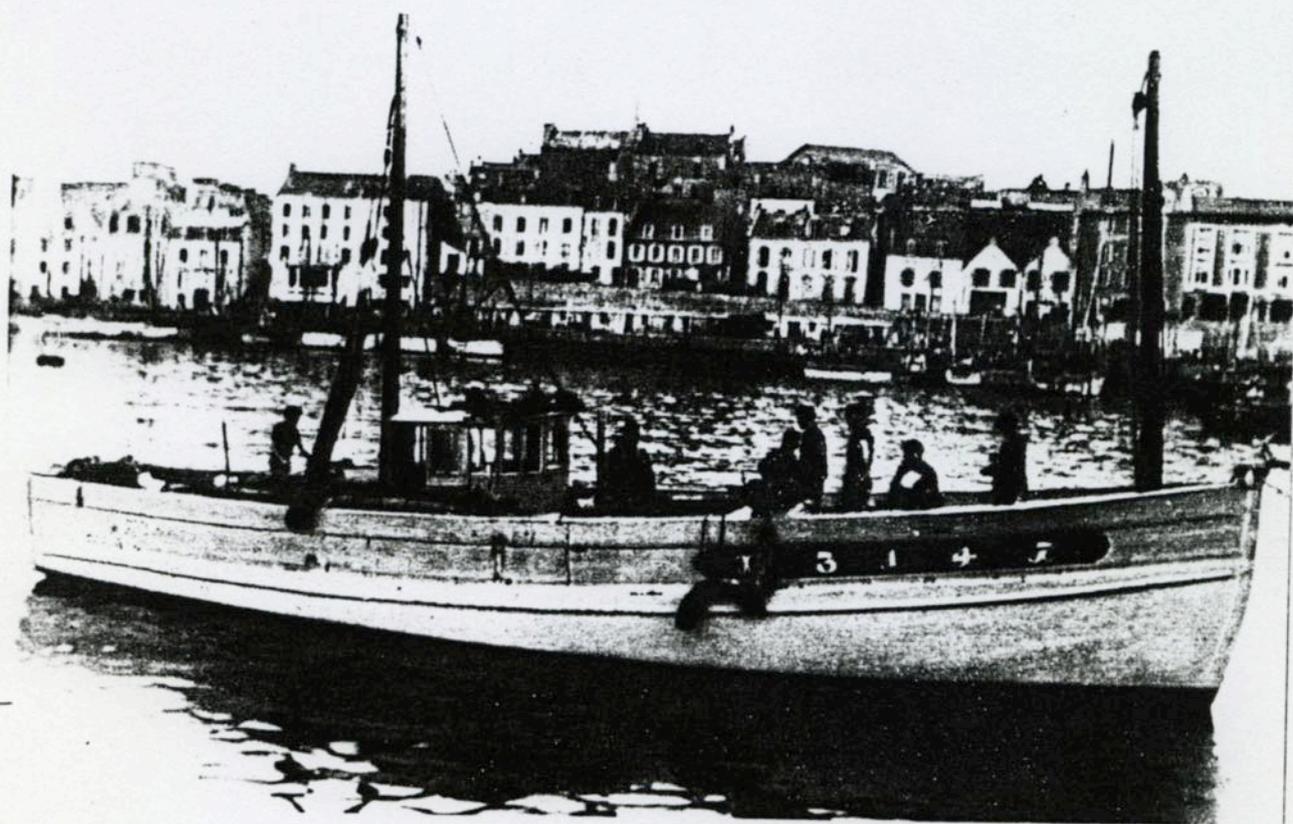
Ravitaillement en carburant, entre
deux missions pour un "Emil" de
la "PIKAS".



Les "Messerschmidt" de l'escadrille
"PIK AS" s'appêtent à décoller
pour une mission.



Le "SAPIGNEUL", route pêche,
armé pour la palangre.



Le "PIERRETTE et LILI", le palanquier de Jacques VIGOUROUX, dit "AN HINI GLAZ". (Le bateau disparaîtra en MANCHE, abordé par le cargo hollandais "JOZINA", après la guerre. Trois hommes périrent dans le naufrage : Henri PICHON, Nicolas MAZÉAS et Marius PENCALET, le 31 juillet 1958.)



Le "ZIG-ZAG" d'Eugène VIGOUROUX
de retour à DOUARNÈMEZ.



« Le "MICHEL NOBLETZ" de Louis MAGNAN, dit
"AA BONTON", était venu la veille à l'ILE
pour faire réparer un panneau de cale
endommagé par un paquet de mer. »



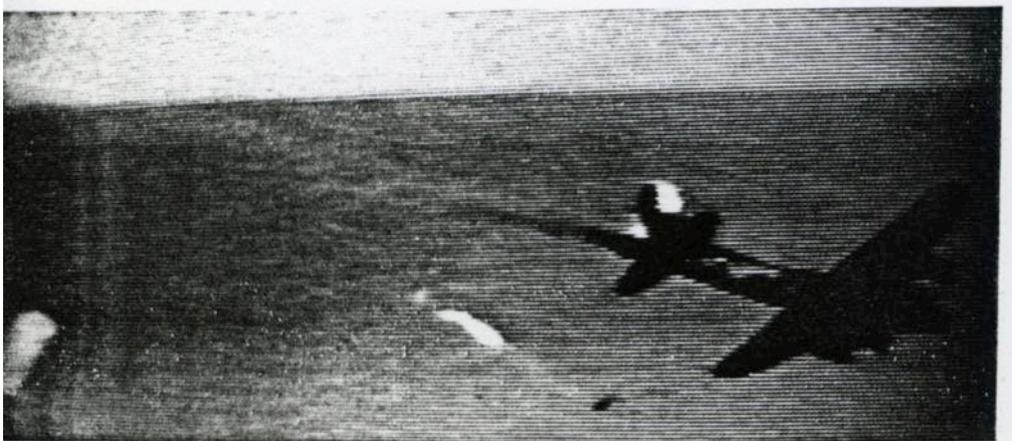
Louis MAZEAS, en 1939.
Tout le monde disait qu'il savait
parler aux fanaux à carbure...



Au-dessus de la Chaussée
des Pierres Noires, un
bombardier B 17 est
achevé par la chasse
allemande



L'équipage évacue
le bombardier.
Un premier parachute
s'ouvre ...



Puis un second, pendant
que le B 17 pique vers
la mer pour s'abîmer
dans les flots

Lentement, un parach
descend vers l'eau.

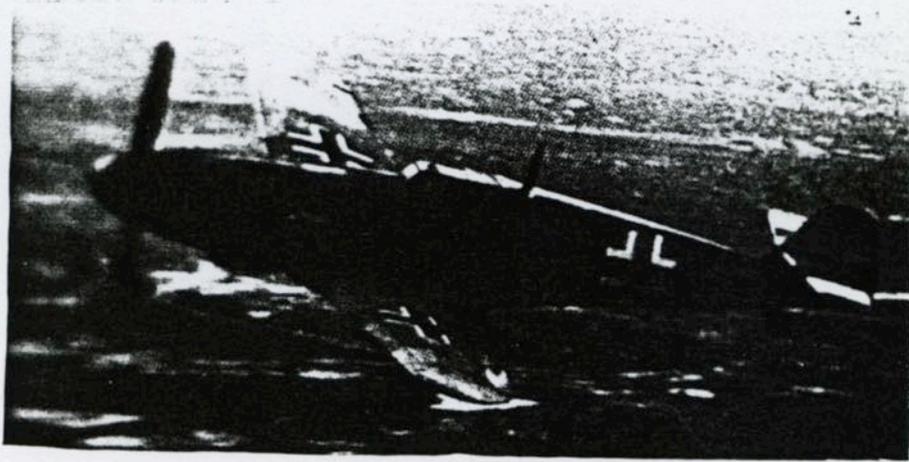


Le jeune Américain
regarde avec inquiétude
monter vers lui les
eaux agitées de la
Chaussée de ~~OD~~ESSANI



Mais un autre danger
survient soudain.
Anxieux, le jeune
parachutiste voit
foncer vers lui un
chasseur à croix
noire.



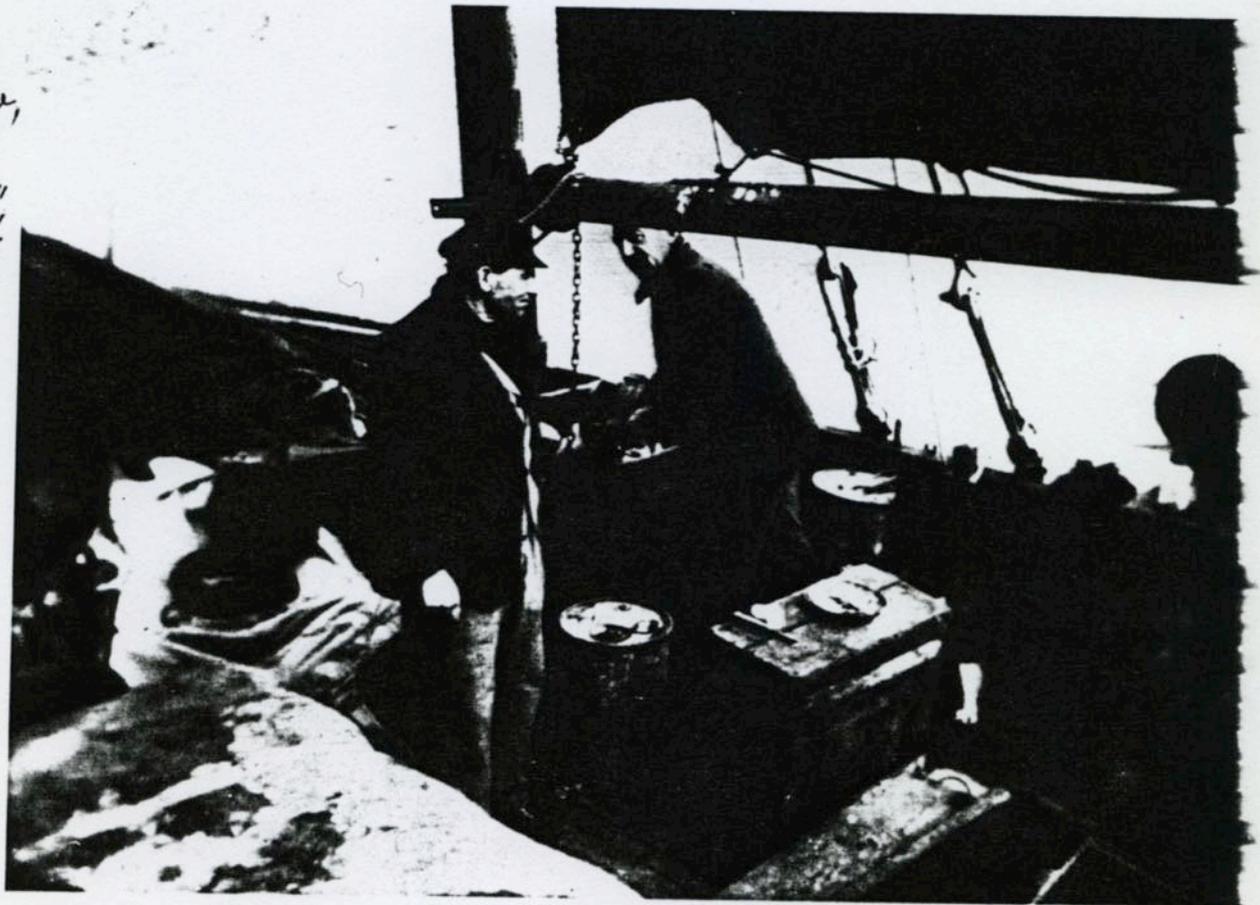


Une brève rafale, une rapide ressource,
le "MESSERSCHMIDT" dégage rapidement.
Le jeune Canadien pend, inerte, de ses
ses harnais...



~~Une brève rafale, une rapide
ressource, le MESSERSCHMIDT
dégage rapidement.
Le jeune Canadien pend, inerte,
dans ses harnais...~~

Jos GUILHER
et son équipage,
à bord du
"PAX VOBIS",
recueillent
les rescapés.



~~... Le "FIESELER" décolle
rapidement sur le 35
pour prendre le cap 290...~~

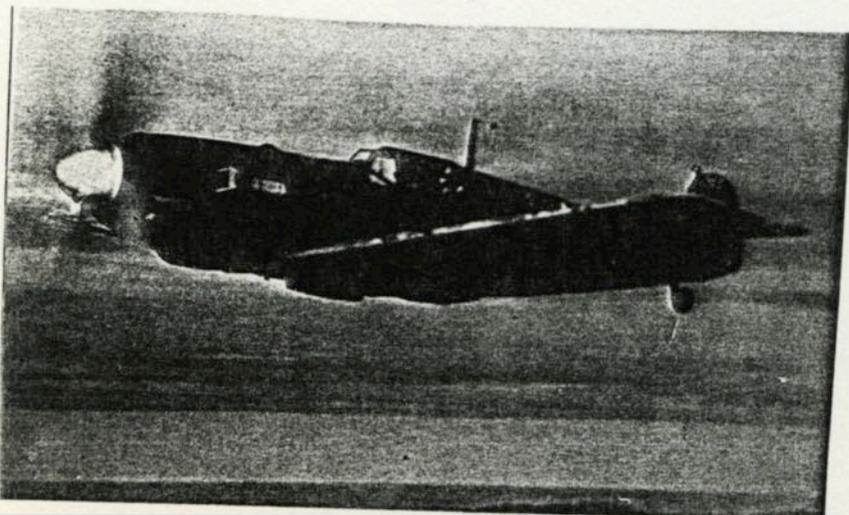


C'est un bel après-midi
de mai sur le terrain
de PLUGUFFAN.



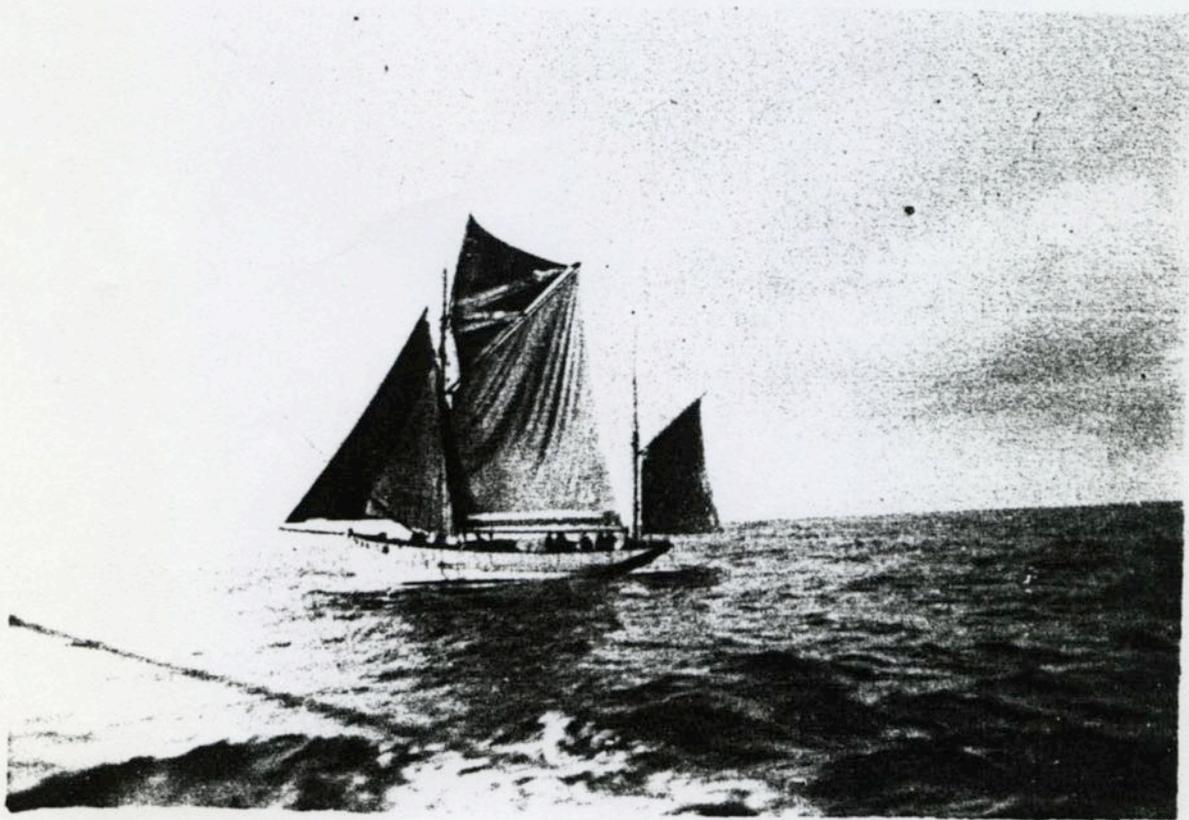
" Il y a aujourd'hui, à DOUARNENEZ,
presqu'autant d'Iliens qu'à L'ILE
de SEIN... »



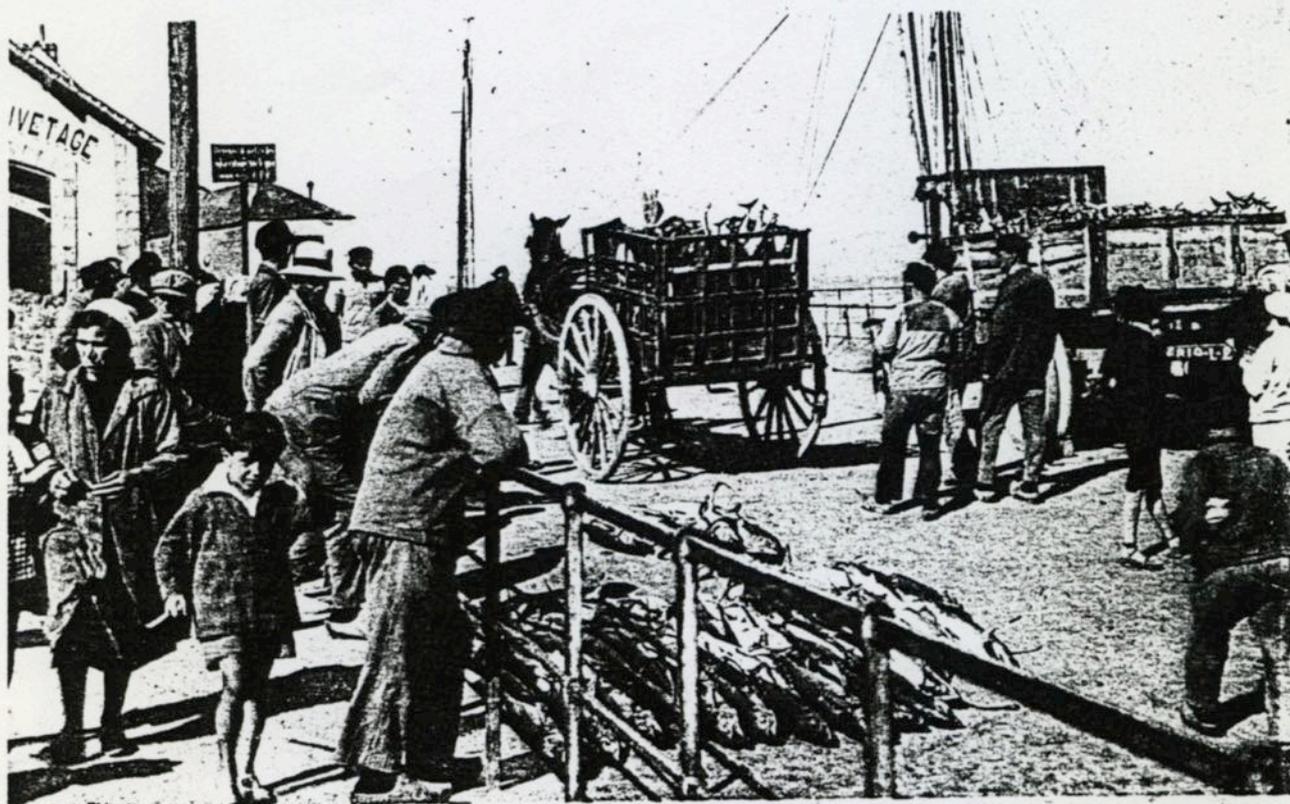




Toutes voiles dehors, pour économiser le gas oil,
les thoniers font route pêche.
C'est le dernier été avant la guerre ---



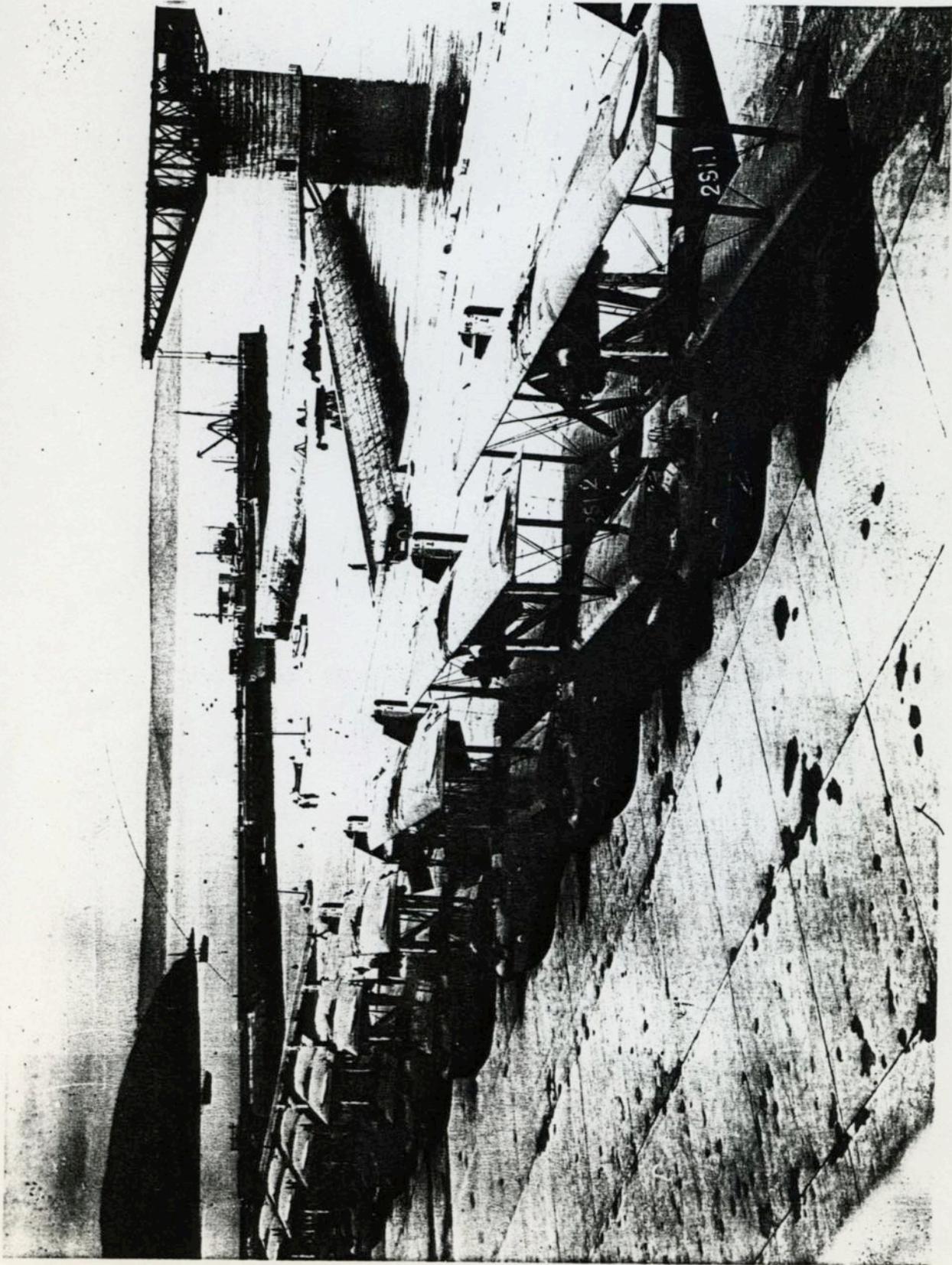
L'un de ces thoniers ligneurs qui faisaient
la réputation de DOUARNENEZ, avant la guerre,
vient ici de mettre en pèche.



61 DOUARNENEZ

Arrivage de Thons

«... ils ramenaient du thon, séché sur le pont, au soleil de la Grande Sole...»



Un alignement impeccable de
"CAMS" à LANVEOC-POULMIC